
3 1761 04116 2710

F. A. Rantzow Lehm.

ADÈLE

ET

THÉODORE.



ADÈLE
ET
THÉODORE,
OU
LETTRES SUR L'ÉDUCATION,
PAR MADAME DE GENLIS.

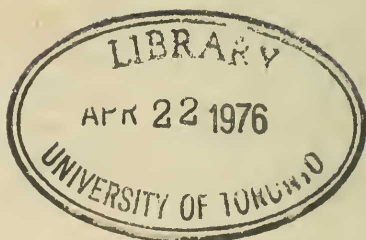
Dernière édition, revue, corrigée et augmentée.

I consider an human soul without Education like marble in the quarry, which shews none of its inherent beauties till the skill of the polisher fetches out the colours, makes the surface shine and discovers every ornamental cloud, spot and vein that runs through the body of it. Education after the same manner, when it works upon a noble mind, draws out to view every latent virtue and perfection, which without such helps are never able to make their appearance.

(*Spectator.*)

TOME TROISIÈME.

À STOCKHOLM ET À NORRKOEPING,
chez *F. D. D. Ulrich*, Libraire.
À LEIPSIC,
chez *P. J. Besson.*
AN 1804.


LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

ADÈLE

ET

THÉODORE.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame d'Almane à madame de Valmont

Se peut-il, Madame, que vous me demandiez sérieusement si Adèle se trouve chez moi les soirs, à l'heure où je reçois des visites? Pouvez-vous vous figurer ma petite Adèle au mileu d'un cercle, assise tristement sur le bord de sa chaise, écoutant une conversation bien décousue, bien frivole, et faisant elle-même tous les petits complimens d'usage?.... Non, non, Madame, Adèle est une charmante enfant, mais elle n'est encore qu'une enfant, et elle ne verra le monde que lorsqu'elle sera en état d'observer par ses yeux, et de réfléchir d'elle-même. J'ai une nouvelle histoire à vous fournir, Madame, qui peut entrer dans le recueil que vous faites de *toutes les épreuves subies par*

Adèle. Ce cours d'*expérience artificielle* ne finira que dans deux ans; lorqu'Adèle aura quatorze ans et demi, les événemens commenceront à naître naturellement, je ne serai plus obligée *de les créer.*

Mais revenons au recit de mon épreuve d'avant-hier: il faut vous dire que depuis quatre mois, Adèle reçoit chaque mois deux louis pour ses *menus plaisirs*, et sur lesquels elle est aussi obligée de s'entretenir d'épingles, de poudre, de pommade, de souliers, de gants et de papier à écrire. Le premier mois, les deux louis ont été dépensés en trois jours en superfluités, et Adèle fut obligée de porter des souliers percés et des gants sales; elle a senti qu'il étoit necessaire d'avoir plus d'ordre et d'économie, elle écrit exactement sa dépense, et elle a déjà appris à la regler sur son revenu. Avant-hier à midi, j'étois prête à sortir pour aller chez un ébéniste acheter quelques meubles dont j'avois besoin, lorsqu'Adèle, entrant dans mon cabinet, me demanda en grace de la mener chez le marchand: J'ai, me dit-elle, un peu d'argent de mon mois, et je voudrois faire emplette d'une petite table. J'y consens, répondis-je, d'autant mieux que je desire que vous commenciez à connoître le prix de toutes les choses que vous seres obligée d'acheter un jour, ce qui ne peut s'apprendre qu'en allant quelque fois chez des marchands. Nous partons; nous

arrivons dans nne belle boutique; Adèle demande des tables, et on lui en présente une charmante renfermant un pupitre, une écritoire, mais malheureusement elle coûte vingt-sept francs et Adèle n'en possède que douze: Cela est fâcheux, lui dis-je tout bas; si vous n'aviez pas dépensé dix-huit francs, le mois passé, en découpures, en coffres de paille, étuis de bergamotes, enfin, en babioles que vous avez dejâ perdues ou cassées, vous auriez pu acheter cette jolie table. Adèle soupire, je la laisse réfléchir à cet accident, je fais mes emplettes, ensuite je l'appelle, et nous partons. Quand nous sommes en voiture, je m'apperçois qu'Adèle tient sous son bras une grosse cassette de bois de rose: Comment, dis-je, vous avez acheté cela? . . . — Oui, maman. — Et combien! — Mes douze francs. — Mais c'étoit une table que vous desiriez? — Oui, mais je n'en ai point trouvé de jolies pour le prix que j'y pouvois mettre. — Et à cause de cela, vous achetez une chose dont vous ne vous souciez pas, et dont vous n'avez nul besoin? . . . N'eût-il pas été plus sage de garder vos douze francs pour vous aider à compléter la somme qu'il vous faut pour avoir uné table pareille à celle que vous venez de voir? — Cela est vrai, j'ai eu tort. — D'ailleurs, on ne doit jamais, pour satisfaire une fantaisie, se dépouiller entièrement de son argent, il peut survenir une cir-

constance qui le fasse regretter. — Maïs je toucherai *mon mois* dans trois jours. . . . — Il seroit très-possible que d'ici là, vous desirassiez avoir de l'argent. Le lendemain de cette conversation, un laquais entre dans la chambre d'Adèle, et lui remet une lettre à son adresse, en lui disant qu'une pauvre femme bien pâle et bien mal vêtue vient de l'apporter. Adèle surprise donne cette lettre à miss Bridget, qui l'ouvre au même instant, et lit tout haut ce qui suit:

"MADEMOISELLE,

" J'implore votre compassion, j'ai sept "enfans que je viens de laisser dans un gre-"nier prêts à expirer de misère; sachant "combien madame votre mére est charita-"ble je venois lui demander un secours; "mais en apprenant qu'elle n'étoit point "encore éveillée, je m'adresse à vous; je "vous écris dans votre cuisine, où je vois "du feu pour la premiére fois depuis huit "jours. Mais hélas! mes pauvres enfans "périssent peut-être en cet instant de froid "et de faim! . . . . Au nom du ciel, prenez "pitié d'eux!

"MARIANNE, femme DURAND"

Ah! grand Dieu, s'écrie Adèle, fondant en larmes, que ferai-je? . . . . Comment! Mademoiselle, reprit miss Bridget, pouvez-

vous hésiter à donner à cette malheureuse femme l'argent nécessaire pour lui avoir du pain? Envoyez lui un écu, ce secours lui suffira pour aujour-d'hui, et certainement vous ne doutez pas que madame votre mère ne la tire entièrement d'un état si digne de compassion..... Un écu répondit Adèle en sanglotant, un écu! Je ne l'ai pas!.... Ah! mes douze francs, si je les avois! .... Maudite cassette! Oh! miss Bridget! je vous en conjure, ma chère miss Bridget, prêtez-moi douze francs!....—Que dites-vous, Mademoiselle? Quoi! vous n'avez rien gardé de votre mois?....—Ah! prêtez moi douze francs!.... — Je ne le puis, madame votre mère m'a défendu expressement de vous jamais prêter d'argent..... — Oh! Dieu, Dieu! et cette pauvre femme!.... — Soyez tranquille; elle sera secourue.... Moi, je ne dépense point tout mon argent en bagatelles, je n'ai pas besoin de voir les infortunés pour songer à eux et pour les plaindre. En achevant ces mots, miss Bridget sort précipitamment, et laisse Adèle pénétrée de confusion et de remords. Un instant après, mademoiselle Victoire entre dans la chambre d'Adèle: Oh! Mademoiselle, s'écrie-t-elle, ne pleurez plus sur le malheur de cette pauvre femme, elle est maintenant bien heureuse; le louis que miss Bridget lui a donné vient de la rendre à la vie. Oh! combien vous seriez attendrie, si vous pou-

viez voir sa joie!... Elle s'est jetée aux genoux de miss Bridget..... elle est d'une reconnoissance!.... Ah! Mademoiselle, quelle bonne action vous venez de faire!... — Moi!.... Que voulez-vous dire? ... — Ce louis que vous aves chargé miss Bridget de lui donner.... — Miss Bridget a dit?. . Que c'étoit de votre part. O ciel! reprit Adèle, je ne dois pas souffrir..... Suivez-moi, mademoiselle Victoire. En achevant ces paroles, Adèle se lève, prend sa cassette de bois de rose, et prie mademoiselle Victoire de la conduire auprès de la pauvre femme. Adèle arrive dans la cuisine, elle y trouve tous les domestiques, et voit au milieu d'eux miss Bridget à côte de la pauvre femme: cette dernière, en entendant nommer Adèle, s'avance et se précipite à ses pieds en pleurant. Adèle, baignée de larmes, la relève et lui dit: "Je n'ai point été as-"sez heureuse pour pouvoir vous donner le "secours que vous avez reçu; vous le de-"vez entièrement à miss Bridget; mais ac-"ceptez cette cassette, vendez-la demain, "afin qu'au moins je puisse me flatter de "vous avoir été utile en quelque chose": La femme refusant de prendre la cassette: Oh! débarrassez-m'en, ajouta Adèle, c'est elle qui est cause que je n'ai pu vous sécourir; que je ne la voie jamais. Après cette action, Adèle remonta chez elle, beaucoup moins mécontente d'elle-même: un moment

après, miss Bridget vint la retrouver, et lui dit que la femme étoit partie dans un fiacre avec Brunel, qui s'étoit chargé de la reconduire. Adèle demanda pourquoi Brunel l'avoit suivie. C'est que je veux savoir, répondit miss Bridget, si tout ce qu'elle a dit est conforme à la vérité. Je n'ai pu refuser ce secours à une personne qui paroissoit aussi infortunée; mais en général, je ne donne l'aumône qu'après avoir pris les informations qu'exigent la prudence et même l'humanité bien entendue; car, pour être en état de soulager, autant qu'on le peut, les vrais pauvres, il faut tâcher de n'être pas la dupe des paresseux et des fripons. A mon réveil, Adèle et miss Bridget descendent chez moi, et la première, les larmes aux yeux me conte cette histoire: comme son cœur lui faisoit faire toutes les réflexions qu'une semblable aventure peut inspirer, je ne m'en permis pas une seule; une remontrance inutile est aussi révoltante qu'ennuyeuse, et souvent elle sèche tout-à-coup les pleurs du repentir le plus sincère. Je me contentai de plaindre Adèle: Que vous avez dû souffrir, lui dis-je, pauvre petite, quelle cruelle matinée!... Ah! reprit Adèle, cette peine si sensible, je ne l'éprouverai jamais, je suis guérie pour la vie des fantaisies qui peuvent causer de semblables chagrins, et priver du bonheur dont miss Bridget a joui ce matin.... — Ecoutez-moi, A-

dèle; je veux qu'en rien vous ne soyez extrême; avant de former un projet, consultez toujours la raison; et la raison n'exige pas le sacrifice total de vos fantaisies, elle se borne à vous demander que vous ne les satisfassiez pas toutes: la modération, cette vertu si belle, est bonne et même nécessaire en toutes choses; nous abusons de nos facultés dès que nous en jouissons dans toute leur étendue. Si vous marchez autant que vous pouvez marcher, vous serez excédée de lassitude; de même, si vous employez en superfluités tout le superflu que la fortune vous donne, vous manquez de modération, et vous perdez la satisfaction, le bonheur qu'on ne peut goûter sans elle. Ainsi, vous devez donc d'abord, par humanité et pour l'intérêt même de vos plaisirs (*), ne pas céder à toutes vos fantaisies, et donner du moins aux malheureux la moitié de votre superflu. — Mais comment savoir précisément quelle est la somme qui forme son superflu? — Rien n'est plus aisé. Vous recevez deux louis le premier de chaque mois, n'achetez que ce qui vous est absolument

---

(*) Montaigne a dit, en parlant de la vertu: "C'est "la mère-nourrice des plaisirs humains; les rendant "justes, elle les rend sûrs et purs; les modérant, "elle les tient en haleine et en appétit; retran- "chant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise en- "vers ceux qu'elle nous laisse".

nécessaire; et à moins d'une occasion semblable à celle de ce matin, gardez le reste de votre argent jusqu'au dernier jour du mois; alors cette somme, qui sera votre superflu, vous la partagerez en deux parties égales; l'une pour les pauvres, et l'autre pour vos fantaisies. — Mais vous, maman, vous donnez tout votre superflu aux pauvres, je ne me rappelle pas de vous avoir vu une fantaisie. — Dans quelques années, vous en aurez moins; à mon âge, vous n'en aurez plus. Vous avez quitté les joujoux de l'enfance, vous vous amusez maintenant de ceux de la jeunesse, vous ne vous soucierez plus un jour des porcelaines, des magots, des jolies petites tables, comme vous ne vous souciez plus des poupées; on se dégoûte d'une belle maison, d'un beau jardin, d'une parure de diamans, des grandeurs, d'un trône, de tout enfin, excepté du plaisir de faire du bien.... — Oui, les rois, les reines, les empereurs, dans tous les temps, ont abdiqué, et M. de Lagaraye, par exemple, se trouve tous les jours plus heureux dans l'état qu'il a embrassé. — Sans doute, car il y a une telle douceur à faire le bonheur des autres, que l'homme qui, seulement pendant six mois, seroit véritablement bienfaisant, le seroit pour le reste de sa vie. — Quoique je ne sois qu'un enfant, je sens cela.... Ah! maman, dès-à-présent je veux donner aux pauvres tout mon su-

perflu. — Non, vous n'en êtes point encore digne, bornez-vous à ce que nous avons dit; je desire, au contraire, que, pendant quelques années encore, vous vous amusiez à faire un amas de toutes ces jolies bagatellez qui voûs tentent, afin que vous connoissiez, plutôt combien facilement on s'en dégoûte.... — Mais sûrement; par exemple, je n'achèterai jamais de cassette de bois de rose, je les ai prises dans une aversion..... — Et les petites tables de vingt-sept francs?.... — Vingt-sept francs! ah! si je les avois de superflu, je les enverois à la pauvre bonne femme!

Le soir même, Adèle, en se couchant, vit auprès de son lit la charmante table qu'elle avoit marchandée chez l'ébéniste; après avoir témoigné sa joie: Ceci, dit-elle, doit m'interdire les fantaisies pour trois mois; ainsi, pendant ce temps, je ne partagerai point mon superflu *en deux parties égales*, il sera tout entier pour les pauvres. Vous concevez, Madame, si une semblable résolution, formée de premier mouvement, et qui, j'en suis sûre, sera fidèlement exécutée, doit me payer de mon attention.

Je ne vous parle point du chevalier de Valmont, car il m'a dit hier qu'il vous écriroit ce matin; ainsi, je me contenterai de vous dire qu'il passe sa vie chez moi, qu'il

ne paroît pas s'y ennuyer, et que je l'aime à présens, non pour vous, Madame, mais bien véritablement pour lui-même.

LETTRE II.

Madame de Germeuil à mad. de Valcé.

AH! ma chère amie, quel triste hiver je viens de passer! Et quand je pense que mon exil durera peut-être encore un an, je vous avoue que la tête me tourne.... Vivre à soixante lieues de Paris, est-ce vivre?.... Enfermée dans un vieux château avec une belle-mère qui me déteste, et qui est aussi ennuyeuse que dévote, sourde, aigre et grondeuse; ajoutez à cela *le supplice des voisins;* des hommes d'une tournure!.... des femmes mises!.... et un ton, des manières!.... La plus supportable de toutes appelle son mari, *mon ami*, devant tout de monde; juges des autres: d'allieurs, les divertissemens à la mode ici, sont la promenade *à pied*, la pêche, la lecture et le *loto;* vous voyez comme ils me conviennent, et si je dois m'amuser: aussi je suis d'un changement, d'une maigreur....

Si l'on veut me forcer à passer encore ici l'hiver prochain, je vous déclare qu'il n'y a point d'extrémités auxquelles je ne sois prête à me porter.... J'ai fait, il est vrai, quarante mille francs de dettes en deux ans; mais n'ai-je pas apporté cinquante mille livres de rentes à M. de Germeuil? Et lui-même n'a-t-il pas perdu au jeu plus de cinq cent mille francs? Croit-il avoir seul le droit de se ruiner?... Il vient d'avoir tout à-l'heure un procédé avec moi qui met le comble à mon ressentiment. Je me suis avisée de lui écrire, pour lui mander que je desirois qu'il retirât ma fille du couvent, et qu'il me l'envoyât; il m'a repondu sans détour que je devois renoncer à cette fantaisie; que *sa fille* étoit beaucoup mieux élevée dans un couvent qu'elle ne pourroit l'être sous mes yeux; en un mot, il m'a refusée nettement. Vous saves que naturellement je n'aime pas les enfans; d'ailleurs, une petite fille de six ans ne pourroit pas m'être d'une grande ressource; ainsi ce refus me touche foiblement quant à l'objet; mais vous conviendrez que le motif en est bien choquant.... Je vois, d'après cela, que non-seulement je ne disposerai jamais de ma fille, mais qu'il ne me sera même pas permis de présider à son éducation; aussi, je parie qu'à quinze ans, elle ne saura ni entrer dans une chambre, ni s'habiller de bonne grace, ni poser une fleur dans sa tête, car il est impossible qu'un

homme puisse élever une jeune personne, et lui tenir lieu de mère.

Croiriez-vous, mon cœur, qu'il y a plus de trois mois que je n'ai entendu parler d'une *certaine personne*; il est cependant cause, en grande partie, de l'esclavage où l'on me retient..... Ah! si j'avois pu prévoir.... Vous me défendez de revenir sur le passé . . . à quoi donc penserai-je? Le présent m'est insupportable; je n'ose envisager l'avenir, je n'ai même jamais conçu quel plaisir on trouvoit à s'y transporter; il renferme deux maux dont la seule idée me glace: la vieillesse et la mort....La vieillesse sur-tout, quelle horrible chose!.... Figurez-vous seulement ce que c'est que d'avoir quarante ans, et d'être grand'mère! . . . . Vous voyez, ma chère amie, les jolies pensées que m'inspire la solitude; je vous assure que si cela dure, je mourrai de la consomption. Adieu, mon cœur; mandez-moi de grace si les lévites sont toujours à la mode, et si l'on porte encore *des culs;* dans ce cas, je vous prierois de m'en envoyer deux.

LETTRE III.

Madame de Valcé à mad. de Germeuil.

QUE je vous plains, ma chère amie, et que je suis vivement affectée de votre situation!.... Mais imaginer que vous passerez peut-être encore l'hiver prochain à soixante lieues de moi.... c'est une idée que je ne puis fixer. Vous me manquez à chaque instant du jour; et sur-tout depuis trois mois, j'éprouve une succession de contrariétés, à laquelle je sens qu'il ne m'est plus possible de résister. Madame d'Almane est ici, c'est tout vous dire; vous croyez bien qu'elle dicte à ma mère au moins cinq ou six sermons par jour, qu'il faut avoir la patience d'écouter, le tout pour m'engager à prendre les manières et la tournure de madame d'Ostalis. Si l'on trouve ce modèle si parfait, que ne m'élevoit-on comme elle? . . . . Madame d'Ostalis et moi, nous sommes *ce qu'on nous a faites;* elle est bien prudente, bien raisonnable; je suis bien étourdie, bien légère; elle sait s'occuper, peindre, jouer de la harpe; je sais danser; nous avons également profité l'une et l'autre de l'exemple, des soins, et de l'éducation qu'on nous a donnés. Malgré mon aversion pour les ser-

mons, je pourrois me soumettre à les recevoir avec douceur, si l'on avoit le droit d'en faire....Mais je veux qu'on soit juste et conséquent, et tout prédicateur qui n'aura pas ces deux qualités, ne me convertira jamais. Par exemple, l'autre jour ma mère vient dans ma chambre, elle trouve sur ma table deux volumes de comédies *un peu gaies;* et là-dessus, petite remontrance d'une demi-heure, éloge très-éloquent de la *décence*, de la *modestie*, du *goût des bienséances*, &c. &c. Enfin, ce discours ne seroit peut-être pas encore fini, si, tout-à-coup, je n'eusse dit très-naïvement: "Il est vrai que ces comé-"dies sont assez libres, mais j'ai cru qu'il "n'y avoit pas plus de mal à les lire qu'à "les voir jouer". Or, il faut que vous sachiez, pour sentir tout le sel de cette réponse, que ces mêmes pièces ont été jouées plusieurs fois chez M. de Blézac, il y a quelques années, et que ma mère fut à toutes les représentations de ce spectacle. Je tiens cette petite anecdote de madame de Gerville, et je ne puis douter de sa vérité, car ma mère me comprit dans l'instant; elle rougit à l'excès, se mit en colére, et me quitta furieuse: enfin, elle prendra sa revanche avec ma sœur, elle en fera un *prodige;* en attendant, c'est bien la plus insipide petite créature que vous ayez jamais vue.

A propos de prodige et de *perfection*, il nous est arrivé ici un jeune homme qui

tourne la tête à tout le monde, il s'appelle le chevalier de Valmont: madame d'Almane le protége beaucoup; et, s'il avoit plus de fortune, je croirois qu'elle a des vues sur lui relativement à sa fille: au reste, il est véritablement d'une fort jolie tournure, mais il a le plus triste grand-père, le plus ennuyeux! . . . . d'ailleurs, un pédant, un savant, un dévot, un philosophe, enfin un personnage aussi déplacé dans le monde, qu'il est gênant pour son petit-fils, qu'il veille, qu'il obsède, et dont il est l'ombre. Pour revenir au chevalier de Valmont, on prétend qu'il est amoureux de moi; j'en serois fâchée, il m'intéresse, et je ne voudrois pas lui inspirer un sentiment dont mon cœur n'est plus susceptible.... Je ne perdrai plus cette paix si douce que j'ai su retrouver enfin après tant d'agitations. . . . Il est vrai que s'il faut éprouver une fois dans sa vie une grande passion, mon tribut n'est pas encore payé, car vous savez combien je m'abusai moi-même. . . . Ah! si j'aimois véritablement, ce seroit avec excès, je le sens. . . . Mais je ne veux point aimer; au moindre mouvement de préférence, je fuirai, j'irai vous trouver, vous confier ma foiblesse, vous m'en ferez triompher. . . . S'il est des préservatifs contre l'amour, l'amitié seule peut les donner. Adieu, mon cœur. Ah! que n'êtes-vous ici! que votre absence peut-être me coûtera cher!

LETTRE

LETTRE IV.

Madame d'Almane à madame de Valmont.

Oui, Madame l'aventure de la pauvre femme a eu des suites, nous avons appris son histoire, et nous savons qu'elle avoit dit l'exacte vérité, qu'elle a sept enfans, qu'elle est dans la plus grande misère; qu'elle étoit autrefois *marchande de modes*, que les crédits immenses qu'elle faisoit à un nombre infini de *jeunes personnes*, l'ont forcée à faire banqueroute, qu'enfin elle s'est dépouillée de tout ce qu'elle possédoit pour faire honneur à ses affaires, &c. Ce récit, fait par miss Bridget, qui venoit de chez la femme, a vivement ému Adèle. Mais, a-t-elle dit, toutes ces jeunes personnes qui prenoient à crédit ont fini par payer.... Point du tout, répondit miss Bridget, la plus grande partie se trouva dans l'impossibilité de s'acquitter... — Mais comment cela?.... — Un marchand qui vend à crédit, fait avec raison payer plus cher, parce qu'il veut retirer l'intérêt de l'argent qu'on lui retient; une femme qui achète de cette manière n'a pas le droit de marchander, et communément même elle prend la marchandise sans s'informer du prix; ce

qui fait qu'au bout d'un an ou deux, n'ayant souvent que six ou sept mille francs de pension, elle se trouve pour quinze ou vingt de mémoires.... Par conséquent elle ne peut payer....— Le marchand la fait assigner? — Le mari de la femme est obligé de payer les mémoires, mais il les fait réduire, il obtient de longs termes; et pendant tout ce temps, le pauvre marchand, pressé par ses propres créanciers, et ne pouvant rassembler ses fonds, se trouve bientôt ruiné.... — Il est cependant affreux pour une femme d'être la cause d'un semblable événement!.... — Tenez, vous connoissiez madame de Germeuil?.... — Oui, elle est en province.... et pourtant son mari est ici, cela m'a paru singulier.... — C'est qu'elle est brouillée avec ce mari, et pour avoir fait des dettes énormes, parce qu'elle ne payoit rien. — Mais comment peut-on être extravagante à cet excès?... — Quand on manque de justice et de reflexion, quand on s'accoutume à céder follement à toutes ses fantaisies, quand on a la sotte et ridicule prétention d'effacer toutes les femmes par la recherche et l'élégance de parure: avec une telle manière de penser, on a des mémoires extravagans chez sa marchande de modes, on est friponnée, volée, on se ruine, on se déshonore; et pour quelques pièces d'étoffes, des plumes, des fleurs, de la gaze et des rubans, on perd la confiance de son

mari, la douceur de son intérieur, et l'estime du public. — Ah! juste ciel, quel effrayant tableau! Et comment peut-on être tentée, pour des choses si frivoles, de s'engager dans de tels malheurs?.... Pour moi, la seule crainte de contribuer à la banqueroute d'un panvre marchand, suffiroit pour m'en préserver.

Ainsi, le danger des mémoires, l'obligation d'apprendre à résister à ses fantaisies, la nécessité d'être économe, si l'on veut être bienfaisante; voilà des idées à jamais gravées dans l'esprit et dans le cœur d'Adèle.

M. d'Aimeri vous a mandé, Madame, que le mariage projeté entre la petite Constance et Théodore n'est plus un mystère dans la société de madame de Limours. En effet, malgré toutes ses résolutions à cet égard, madame de Limours en parle ouvertement. La manière seule dont elle caresse Thodore, et dont elle le regarde, pourroit faire pénétrer facilement ce secret qu'elle m'avoit tant promis de garder. Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'elle a eu l'indiscrétion de le confier à sa fille même, un enfant de onze ans.... Madame de Limours, honteuse de cette foiblesse, veut en vain me la nier, je ne la pénètre que trop par le penchant extraordinaire que Constance témoigne déjà pour Théodore: elle ne le voit jamais paroître sans rougir à l'excès; elle ne lui parle qu'avec une voix basse, et presque toujours trem-

blante; et s'il s'éloigne, ou s'il est absent, elle est triste, distraite et rêveuse. C'est ainsi que son jeune cœur est déjà troublé par un sentiment dangereux dont elle devroit ignorer jusqu'au nom! Si, par une confidence imprudente, l'on n'eut pas exalté sa tête et enflammé son imagination, elle jouiroit de l'aimable et douce tranquillité faite sur-tout pour son âge, et elle verroit Theodore sans le remarquer plus qu'un autre. Hélas! qui sait jusqu'à quel excès cette indiscrétion de madame de Limours peut la rendre malheureuse!.... Adieu, Madame; dans un mois j'aurai le plaisir de vous revoir; mais malheureusement je ne resterai que bien pen de temps avec vous, car M. d'Almane veut absolument que nous soyons rendus à Toulon vers les derniers jours d'avril.

LETTRE V.

M. de Lagaraye à Porphire.

Quoi! Porphire, après un grand succès, vous êtes étonné de vous trouver des ennemis, et d'avoir perdu l'ami sur lequel vous comptiez le plus? .... Mais cette surprise fait honneur à ton ame; va, conserve toujours les nobles sentimens qui la produisent. O! puissent les années et la triste expérience de l'âge mûr, ne te ravir jamais entièrement cet étonnement profond que t'inspirent l'envie, la mauvaise foi, l'injustice et la méchanceté!.... Sois, s'il le faut, victime de la haine; qu'importe, si, même lorsqu'elle t'accablera, tu ne peux concevoir les fureurs qu'elle cause? .... Si jamais tu vois en noir l'espèce humaine, cesse d'écrire, laisse-là tes travaux, il faut aimer les hommes pour être capable de les instruire et de les éclairer, et ce sentiment sublime donne aux ouvrages qu'il produit un droit certain à l'immortalité. Pourquoi mépriserois-tu les rivaux qui t'envient, les ennemis qui te persécutent? Parce qu'ils sont méchans? .... Orgueilleux! es-tu bien sûr d'être né plus vertueux qu'eux? .... Et si l'education les a corrompus, s'ils n'ont jamais entendu la

voix persuasive de l'amitié fidelle, dis-moi, faut-il les haïr ou les plaindre? .... Et toi, penses-tu ne devoir qu'à la nature les qualités que tu possèdes?.... Ingrat jeune homme, aurois-tu déjà perdu le souvenir des jours heureux de ton enfance?..., Ah! mon fils, rappelle-toi l'école de Lagaraye, et tu seras plus modeste et plus indulgent! Dix brochures anonymes déchirent votre ouvrage, et cherchent à ridiculiser votre personne; quelques journalistes s'amusent et s'égayent en vous persifflant bien lourdement, semblables à certains conteurs de profession, qui seuls peuvent rire des histoires insipides, usées et rebattues qu'ils répandent dans la société. Eh quoi donc! prétendez-vous à l'empire universel? C'est trop de vouloir à-la-fois plaire aux gens d'esprit et aux sots; choisissez, car vous ne réunirez jamais en votre faveur ces différens suffrages.... Si vous ne méprisez pas toutes ces petites attaques, vous les multiplierez, vous leur donnerez de l'importance, et vous montrerez une foiblesse indigne de votre caractère. Imitez M.***; il donna au public un ouvrage utile, et par conséquent estimable; M. de V..... fit de cet ouvrage une critique très-injuste et très-mal fondée, mais également spirituelle et plaisante: un ami de l'auteur critiqué, allant le voir un matin, l'entendit rire tout seul dans son cabinet; l'ami surpris s'arrêta à la porte, il vit M.*** lisant une

brochure, et de temps en temps s'écriant, en éclatant de rire: *Ah! le drôle de corps! mon Dieu, qu'il est gai! &c.*. . . Cette brochure si plaisante, c'étoit la satire faite par M. de V.....L'homme qui rit d'aussi bonne-foi de la critique de son propre ouvrage, n'a certainement pas une ame commune; il est vrai qu'il est difficile que les critiques d'aujourd'hui puissent produire de semblables effets. Du moins ne répondez jamais à celles qu'on fera contre vous, excepté cependant si l'on attaquoit les principes moraux de vos ouvrages, alors seulement vous devez vous défendre simplement, avec noblesse, sans ironie et sans aigreur. Mais gardez-vous bien, mon cher Porphire, de confondre parmi des satires remplies de partialité, les critiques véritablement fondées; celles-là n'ont jamais le ton insultant du persifflage et de la moquerie. Dictées par la raison, le goût, et la vérité, elles vous éclaireront, vous enseigneront les moyens de perfectionner vos ouvrages, et vous devez les lire, non-seulement sans humeur, mais avec reconnoissance. Comme on se trompe facilement dans sa propre cause, envoyez-moi toutes les critiques qu'on a faites de votre ouvrage, je les lirai avec attention, et je vous dirai sincèrement ce que j'en pense: quand un ami ne seroit bon qu'à rendre un tel service, un homme de lettres feroit bien de s'en attacher un; heureux celui que l'or-

gueil n'empêcha jamais de consulter l'amitié, et de suivre les conseils salutaires qu'elle seule peut avoir le courage de donner(*).

LETTRE VI.

La Baronne à madame de Valmont.

Je pars demain, Madame, je m'arrêterai à D..... jusqu'au sept, mais j'aurai certainement le plaisir de vous embrasser avant dix jours. Madame de Limours est moins affectée de mon départ que vous ne l'imaginez, parce qu'elle part elle-même pour quatre mois; elle suit M. de Limours, qui commande cette année en ****; et faisant un voyage à quatre-vingt lieues de Paris, pour la

(*) Qu'on me permette d'observer que lorsque j'écrivois ceci, on n'avoit encore fait ni satire ni libelle contre moi, ni même une seule critique, car je n'avois publié que mon Théâtre; mais décidée à parler contre la philosophie moderne, déclarant à cet égard mes opinions dans cet ouvrage, je m'attendois à tout ce que j'ai éprouvé, et cette prévoyance, comme on sait, n'a pu m'intimider.

première fois de sa vie, elle est si occupée des préparatifs de son départ, qu'elle n'a guère le temps de songer au mien. Le chevalier de Valmont est venu me faire ses adieux cet après-midi. Il a serré bien fortement la main qu'il m'a baisée, et il s'est sauvé de ma chambre sans pouvoir dire une seule parole. C'est un charmant enfant; quel dommage s'il se gâtoit! .... Vous n'imaginez sûrement pas à quel point j'en serois affligée. Adieu, Madame; j'espère que vous voudrez bien me donner à dîner le quatorze ou le quinze.

LETTRE VII.

La même à la Vicomtesse.

D'Antibes, ce premier mai.

Nous sommes arrivés à Antibes hier, ma chère amie, et peut-être n'en partirons-nous pas demain, car les vents sont absolument contraires. Adèle a commencé hier à s'apprivoiser avec les précipices; nous avons été sept heures et demie en route pour faire

les douze lieues de Fréjus à Antibes, parce que les chemins sont également mauvais et dangereux; la montagne d'Estrel (*), entr'autres, est véritablement effrayante par les précipices qui la bordent. J'ai vu plusieurs fois Adèle s'étonner et pâlir, et me regarder fixement comme pour m'interroger sur le danger; elle auroit bien voulu que j'eusse découvert sa frayeur, mais elle n'osoit me l'avouer; j'ai toujours feint de ne remarquer aucun de ces mouvemens, et même, par quelques discours indirects, j'ai su (sans qu'elle pût m'en supposer le dessein) lui inspirer le desir de dissimuler la peur qu'elle éprouvoit; le soin de la cacher cause une distraction qui en diminue l'excès; aussi peu à peu Adèle s'est-elle remise, et elle a fini par avoir un assez bon maintien. Au reste, elle est toujours enchantée de voyager; tout ce qu'elle voit l'étonne et la charme, et rien, pour elle, n'est comparable au plaisir d'écrire son journal; si elle n'aquiert pas un peu plus de précision, ce journal aura au moins trente ou quarante volumes. Elle a déjà écrit huit pages sur Antibes; il est vrai qu'il y en a quatre qui ne contiennent qu'une nomenclature des fleurs et des plantes

---

(*) Cette montagne est d'une longueur extraordinaire, elle a quatre lieues: elle offre en plusieurs endroits de points de vue admirables.

qui se trouvent aux environs d'Antibes, car nous avons fait ce matin une longue promenade, et Adèle a été bien frappée de voir des champs remplis de fleurs de romarin, de thym, de marjolaine, de buissons d'althæa, de myrte, de jasmin jaune, de chèvre-feuille, &c.

Vous me demandez la manière dont nous voyageons, la voici: Nous sommes dans cette grande voiture que vous me connoissez, M. d'Almane, miss Bridget, Dainville, mes enfans et moi; nous avons une voiture de suite dans laquelle sont mes femmes et Brunel; nous nous arrêtons toujours quatre heures pour dîner et donner à nos enfans plusieurs leçons. Adèle écrit et dessine; pendant ce temps j'accorde sa harpe, ensuite elle en joue une heure. En voiture, nous tâchons que la conversation ne soit pas sans fruit pour eux: cet art d'instruire les jeunes gens, sans qu'ils s'en doutent, en causant familièrement avec eux, ce grand moyen si négligé dans les éducations communes, est peut être le plus efficace et le plus utile de tous. Pourquoi voyons-nous tant de gens qui, nés avec de l'esprit, ne savent cependant ni *causer*, ni écouter les autres? C'est qu'on les a mis de trop bonne heure dans le monde. Une jeune personne de quatorze ou quinze ans n'entend parler dans un cercle que de choses frivoles qui ne laissent rien dans sa tête, ou qui n'y peuvent faire naître que des idés fausses et dangereuses. Si la conver-

sation tombe sur des sujets intéressans et solides, on la traitera d'une manière à laquelle l'intelligence de quatorze ans ne peut atteindre; alors cette jeune personne s'ennuira mortellement, elle prendra et conservera l'habitude de ne point écouter, et toute conversation suivie lui paroîtra toujours une froide et lourde dissertation; elle les évitera soigneusement, ou, pour mieux dire, la distraction et l'indolence qu'elle y porteroit, suffiroient pour l'empêcher de s'y mêler ou même de la comprendre. Faites lire à une jeune personne des livres audessus de son intelligence, et elle n'aimera jamais la lecture; faites-lui écouter souvent des entretiens de gens raisonnables qui causeront pour leur propre plaisir et non pour elle, et jamais elle n'aimera la conversation; et voilà cependant la route que suivent les mères les plus spirituelles et les instituteurs les plus habiles! Pour revenir à nos occupations en voiture, nous contons beaucoup d'histoires, quelquefois nous récitons des vers, nous faisons quelques réflexions sur la poésie, nous critiquons les vers que nous avons déclamés, nous parlons alternativement anglais, italien, français, et puis nous avons chacun un livre, nous lisons tous à différentes reprises deux ou trois heures par jour; nous nous rendons compte mutuellement de ce que nous avons lu, ce qui produit de nouveaux sujets de conversation.

A présent, ma chère amie, que j'ai répondu à toutes vos questions, parlons de madame de Valcé, et parlons en avec détail. Tout ce que vous me dites relativement à elle m'afflige, et, je vous l'avoue, m'indigne au dernier point. Elle *est au désepoir de quitter Paris pour quatre mois, parce qu'elle y laisse ses amis et sa société*; elle a vingt ans, elle part avec son mari, et pour suivre son père et sa mère; elle pleure, et elle est au désepoir de *quitter ses amis et sa société.* Eh! devroit-elle avoir une autre société que la vôtre? .... Tout le mal vient de madame de Germeuil, de cette première amie contre laquelle je me déclarai si vivement dès le commencement de cette liaison. Madame de Valcé ne manqua pas d'adopter *les amis et la société* de son amie intime, et tout-à-coup dix ou douze ètrangers s'introduisirent chez vous et vous enlevèrent les préférences, la confiance et le cœur de votre fille! Je vois sans cesse madame de Valcé recevoir sans vous ses amies à déjeûner, et aller seule souper chez elles; figurez vous ce qui se passe dans ces comités dangereux: soyez bien sûre qu'on y cherche tous les moyens d'éloigner madame de Valcé de ses plus importans devoirs, celui d'aimer son mari et de révérer sa mère; là, elle se plaît, parce qu'elle est approuvée, louée et admirée; on y tourne en ridicule toute autre société, et certainement on n'y épargne pas

la vôtre, composée en général de gens sages et d'un âge mûr. Ces plaisanteries, cette liberté, s'établissent sous le mon de la confiance et de l'amitié qui permettent de tout dire, et de cette manière on en vient facilement au point de traiter de préjugés les choses les plus respectables, et quelquefois même les plus sacrés.

Je crois qu'il vaut mieux s'adresser à l'esprit de madame de Valcé qu'à son cœur; je vous conseille de l'observer avec soin, et à la première occasion de mécontentement qu'elle vous fournira, de lui parler avec la plus grande fermeté, et, quand vous partirez de****; de l'emmener pour six mois dans votre terre en Anjou, où vous savez bien que M. de Limours desire depuis long-temps d'aller passer un automne; d'ailleurs, ce voyage peut servir aussi à vous rapprocher de votre mari; et certainement il sera très-utile à madame de Valcé. Vous la verrez d'abord triste, abattue, elle se croira malheureuse, traitera avec dédain les provinciaux qui s'efforceront de lui plaire; elle les regardera comme une espèce particulière, indigne de juger de ses agrémens et de les apprécier; elle trouvera qu'elle est bien à plaindre d'être obligée de vivre avec des femmes mises de mauvais goût et des hommes qui n'ont pas le ton et les manières de la Cour; mais peu à peu ces idées s'affoibliront, elle deviendra plus traitable, plus juste,

plus obligeante; elle pourra connoître enfin que l'esprit et le bon cœur sont de tous les pays; que les formes toujours variées suivant les lieux, sont aussi toujours frivoles et indifférentes aux yeux de la raison. Rien n'est plus fatigant à la longue, que le dédain pour celle qui l'éprouve; on finit bientôt par s'en lasser; l'orgueil qui le donne en devroit aussi corriger, car on n'est pas toujours mécontent sans déplaire, et cette réflexion en peut guérir. Enfin, madame de Valcé, dans cette solitude, éloignée de tous *ses amis*, livrée entièrement à vous, auroit le temps de faire quelques réflexions utiles; vous la rameneriez à Paris, corrigée d'une partie de ses travers; elle auroit sûrement moins de caprices, moins d'humeur; elle se feroit moins d'ennemis; elle auroit plus de réserve et de prudence; et si elle a réellement de l'ésprit, elle sentiroit combien il importeroit à son bonheur de conserver votre amitié, et de regagner celle de son mari.

Voilà, ma chère amie, le parti que je prendrois à votre place: aussi-tôt que vous vous serez arrêtée à une décision à cet égard, je vous prie de me le mander. Adieu, je vous écrirai de Nice. Adressez-moi toujours vos lettres à Gènes.

LETTRE VIII.

La même à la même.

De Nice.

Nous cheminons lentement, car depuis ma dernière lettre nous n'avons fait que quatre lieues (*). Nous avons tous été horriblement malades sur mer, excepté M. de d'Almane et Dainville. Adèle et Théodore souffroient cruellement, mais, ainsi que moi, vomissoient sans se plaindre; on avoit mis dans la felouque des matelas sur lesquels les malades s'étoient couchés. Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane a dit à son fils que cette délicatesse étoit ridicule dans un homme, et qu'il vomiroit aussi bien étant assis que couché; Theodore, au même moment s'est levé; alors j'en ai fait autant, en disant que le courage étoit aussi nécessaire à une femme qu'à un homme, et que d'ailleurs, quand il nous seroit moins utile, il suffiroit qu'il fût une vertu, pour qu'on dût rougir de paroître en manquer un moment. A ces mots, la triste Adèle s'est traînée vers moi et s'est assise à mes côtés. Cette action

(*) D'Antibes à Nice.

action a piqué d'èmulation Théodore, qui, voulant absolument surpaser *des femmes* en courage, s'est mis à causer de l'air du monde le plus dégagé; il s'interrompoit souvent pour vomir, ensuite il reprenoit la conversation comme s'il eût été en parfaite santé. M. d'Almane triomphoit, la joie pétilloit dans ses yeux qui sembloient me dire: *On n'obtiendroit pas cela d'une femme.* Je me suis penchée vers l'oreille d'Adèle: Voulez-vous, lui dis-je, prouver à votre père que vous avez tout autant de force que Théodore? chantons un duo. Adèle m'a serré la main, et dans l'instant nous avons commencé un duo que nous avons chanté un peu faux, mais à tue-tête, et avec une mine extrêmement gaie. M. d'Almane est venu embrasser sa fille: Conservez, mes enfans, a-t-il dit, ce louable desir de vous égaler mutuellement en vertus; une semblable émulation ne peut établir de rivalité entre vous, car, en vous perfectionnant, mutuellement, elle vous rend tous deux plus dignes de notre affection et de la tendresse que vous avez l'un pour l'autre. Comme M. d'Almane finissoit ces paroles, Théodore est venu se mettre à genoux devant moi; il a pris une main de sa sœur et une des miennes, et les unissant ensemble, il les a baisées avec cet air ouvert et sensible que vous lui connoissez, et qui rend tous ses mouvemens si

obligeans et si agrèables. Nous sommes toujours décidés à aller à Gènes par *la Corniche*, c'est-à dire, par terre, dans des espèces de litières portées par des hommes. Ce petit voyage sera de quatre ou cinq jours. M. d'Almane dit qu'il est très-intéressant, très-peu connu, et qu'enfin il achèvera enentièrement d'aguerrir nos enfans sur les précipices et les mauvais gîtes. Nous partons après demain à six heures du matin. Nice est une très-jolie ville, et l'air en est si pur et si bon pour les nerfs, que des malades viennent de fort loin le respirer sans faire d'autres remèdes; les montagnes qui environnent Nice produisent beaucoup de plantes et de simples. Nous avons *herborisé* hier et aujourd'hui une partie de la journée; Adèle a dessiné et peint plusieurs plantes, entr'autres, *l'asperge sauvage*, arbuste dont le feuillage épineux d'un vert d'émeraude, est charmant par ses formes et sa délicatesse. Elle vous destine ce petit tableau, que je vous enverrai quand nous serons à Gènes.

LETTRE IX.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Nice.

Oui, Monsieur, la confiance que vous me temoignez m'honore et me touche également, votre franchise doit exciter la mienne, et je vais vous répondre sans détour. Le mariage que madame d'Olcy vous propose pour le chevalier de Valmont, est trop avantageux (relativement à la fortune) pour que je vous laisse le moindre doute sur ma façon de penser; ainsi, je vous avouerai que vous ne vous abusiez point dans vos conjectures, et qu'il est très-vrai que si le chevalier de Valmont répond à vos soins et aux espérances qu'il donne, madame d'Almane et moi, nous le préférons à tout autre. Mais je dois vous prévenir en même temps que nous voulons que ce projet (qui ne peut être que bien vague encore) soit absolument ignoré de ma fille; ainsi, je vous demande votre parole, de ne confier à personne, pas même à madame de Valmont, l'aveu que je vous fais; je connois votre prudence et votre parfaite discrétion, et je suis sans inquiétude sur un secret auquel j'attache la plus grande importance. Vous sentez qu'un semblable projet, quelque cher qu'il puisse nous être,

dépend entièrement de la conduite du chevalier de Valmont. Adèle n'a que douze ans et demi; madame d'Almane est décidée à ne la marier que lorsqu'elle en aura dix-huit: d'ici-là, nous pourrons juger avec certitude du caractère et des principes du chevalier de Valmont; et si, pendant cet espace, il ne fait rien qui puisse détruire l'opinion que nous avons de lui, je suis bien certain que madame d'Almane lui donnera sa fille avec transport; je dis *madame d'Almane*, car elle seule disposera du destin d'Adèle, c'est un droit que la justice et ma tendresse lui assurent également; sa conduite avec moi, les soins qu'elle a consacrés à ses enfans, méritent en effet cette preuve de mon estime et de ma reconnoissance: d'ailleurs, puis je mieux travailler au bonheur de ma fille, qu'en remettant son sort entre les mains d'une mère si tendre et si éclairée? Voyez, Monsieur, si cet engagement conditionnel doit vous faire rejeter la proposition de madame d'Olcy. Mademoiselle de V..., il est vrai, n'est point une fille de qualité, mais elle est beaucoup plus riche qu'Adèle ne le sera jamais. Ne la refusez donc qu'après une mûre réflexion, et, de grace, ne vous pressez point de me répondre.

Je sens, comme vous, toutes les inquiétudes que doivent vous causer, pour le chevalier de Valmont, les deux années qui vont s'écouler; car elles décideront peut-être

sans retour de ce qu'il sera tout le reste de sa vie. Vous ne devez pas juger de l'année prochaine par l'expérience de l'hiver passé. Le Chevalier n'avoit que dix-huit ans; il trouvoit fort simple d'être encore dans une entière dépendance; il débutoit dans le monde, son défaut d'usage et sa timidité lui faisoient sentir à chaque instant combien il avoit besoin d'un mentor et d'un guide; enfin, il étoit amoureux d'une femme aussi vertueuse qu'elle est charmante: ainsi, il devoit être insensible à tout le manége que la coquetterie employoit pour le séduire. Mais l'hiver prochain il aura un an de plus; il sera familiarisé avec le monde; il y verra tous les jeunes gens de son âge aller seuls et livrés à eux-mêmes, il sera guéri de sa passion pour madame d'Ostalis, car l'amour s'éteint bientôt avec l'espérance: alors, à combien de dangers ne sera-t-il pas exposé? Si vous le quittez, il y succombera; si vous le suivez malgré lui, vous ne l'en préserverez pas mieux; il faut que ce soit lui qui vous retienne, qui vous desire, qui ne puisse se passer de vous; et voilà ce qu'on ne peut obtenir que d'une confiance sans bornes, et de l'habitude de ne s'être jamais quittés. Vous n'avez pas élevé le chevalier de Valmont dès sa plus tendre enfance; depuis même qu'il a l'âge de raison, vous vous en êtes séparé quelquefois pour plusieurs mois; vous ne l'avez point accoutumé

à penser qu'à moins de circonstances extraordinaires, vous éties nés l'un et l'autre pour être à jamais inséparables; il ne seroit donc pas étonnant (quelque bien né qu'il puisse être) qu'il desirât bientôt une dangereuse indépendance; il faut même s'y attendre, il vous échappera; mais si son cœur est bon, il reviendra vous chercher, vous le regagnerez facilement, et du moins vous le préserverez de ces égaremens que le repentir même ne peut ni réparer, ni expier. Passons-lui donc quelques écarts, pourvu qu'il conserve de la décence, le goût des mœurs, une ame sénsible et des principes.

Vous me demandez comment vous le garantirez de la passion du jeu; il a de l'esprit, des connoissances, de l'instruction; du moins le désœuvrement et l'oisiveté ne lui feront pas faire des folies, c'est beaucoup; mais vous devez toujours redouter l'occasion et l'exemple: pour l'arracher à ce danger, je n'ose vous conseiller le moyen que j'emploierai avec mon fils, parce qu'il peut avoir les plus grands inconvéniens, si votre élève n'a pas de l'empire sur lui-même, et si vous n'êtes pas certain qu'il est incapable de manquer à une résolution raisonnable sérieusement prise. Pour moi, quand Théodore entrera dans le monde, je lui demanderai sa parole d'honneur de ne jamais jouer aux jeux de hazard, et je serai sûr qu'en effet il n'y jouera de sa vie. Je compterois beau-

coup moins sur sa raison, si j'en exigeois moins, c'est-à-dire, si je me bornois à lui demander de ne jamais jouer gros jeu. Un sacrifice absolu est plus facile à obtenir qu'un demi-sacrifice, qui ne soustrait ni aux tentations, ni aux dangers de l'occasion; car il est plus aisé de renoncer aux choses qui plaisent, que d'en user modérément. Mais si vous n'êtes pas parfaitement sûr que le chevalier de Valmont ait assez de force pour tenir une semblable promesse, ne l'exigez pas de lui, laissez-le plutôt s'instruire et se corriger à ses dépens par l'expérience, que de l'exposer à manquer à sa parole.

Quand j'aurai reçu votre réponse à cette lettre, je vous ferai part d'un autre moyen que vous pouriez sans inconvénient employer comme un excellent préservatif contre tous les dangers qui vont environner le chevalier de Valmont. Adieu, Monsieur; permettez-moi de vous recommander encore de ne me répondre qu'après avoir bien mûrement réfléchi à la proposition de madame d'Olcy.

LETTRE X.

La Vicomtesse à la Baronne.

TANDIS que vous courez les chemins et les grandes aventures, que vous traversez les mers, que vous étendez vos idées, que vous acquérez de nouvelles connoissances; tandis que vous couchez dans de mauvais lits, que vous mangez des côtelettes bien dures et des soupes à l'ognon, moi je végète tristement tous les jours au milieu de cinquante personnes, ne pensant à rien, ne disant que des lieux communs, faisant des nœuds, ou jouant au *loto*, et passant trois heures à table. Vous savez que j'ai desiré suivre M. de Limours, je m'étois fait de ce voyage une idée délicieuse; premièrement j'imaginois que je représenterois en***** d'assez bonne grace, et la représentation ne me déplaît pas; et plus je me flattois que quatre mois passés à quatrevingts lieues de Paris et de madame de Gerville, pourroient apporter un grand changement dans mon sort et dans les sentimens de M. de Limours. D'ailleurs, emmenant avec moi madame de Valcé, j'espérois encore reprendre dans son cœur des droits auxquels je n'ai pu renoncer sans une extrême douleur; mais ces espérances si douces sont absolument anéan-

ties. J'ai été fort heureuse les quinze premiers jours que j'ai passés ici, j'avois le plus grand desir d'y plaire et d'y réussir; tous les militaires, tous les gentilshommes des environs, toutes les dames de la ville, exaltoient à l'envi ma *grace*, ma *politesse* et mon *égalité;* et M. de Limours lui-même daigna plusieurs fois me louer sur la manière dont je faisois les honneurs de sa maison. J'étois dans cette situation, lorsqu'un beau matin madame de Gerville arrive de Paris, sous prétexte de voir une de ses tantes établie ici depuis vingt ans, et à laquelle, dans tout cet espace de temps, elle n'a peut-être pas écrit quatre lettres. Cette subite arrivée m'a d'autant plus déconcertée, que j'ai appris en même temps que madame de Gerville comptoit ne retourner à Paris que dans deux mois. Elle vient régulièrement diner chez moi tous les jours; elle donne des bals, des fêtes, elle fait les délices de la ville. M. de Limours affiche publiquement ses sentimens pour elle, et madame de Valcé elle-même lui témoigne la plus vive amitié. Tout ce redoublement d'intimité vient surtout de ce que madame de Gerville a su persuader à M. de Limours qu'il lui doit le commandement qu'il a obtenu; et il est juste de payer, de son estime et de sa tendresse, de si rares talens pour l'intrigue. Vous imaginez bien que tout ceci a nui beaucoup à mon *égalité*, à mes *graces*, et même

à ma *politesse:* d'abord, j'ai pris de l'humeur, ensuite j'ai eu l'ambition de me former un parti: je commençois à y réussir; un assez grand nombre de personnes préféroient ma maison et ma société à celle de madame de Gerville, quand tout-à-coup je me suis ennuyée de mes partisans, et j'ai fait tout ce qu'il falloit pour m'en débarrasser. Je suis maintenant entièrement délaissée, je ne vois du monde qu'à dîner et à souper, et je passe le reste du jour avec ma petite Constance, mon unique ressource et ma seule consolation. Après avoir éprouvé beaucoup de dépit, de chagrin et d'humeur, je me trouve enfin dans une situation d'esprit assez tranquille; j'ai pris mon parti philosphiquement; une parfaite indifference m'a rendu le repos et même une sorte de gaîté je suis enchantée de moi-même, de ma résignation, de ma douceur; je devrois être fort à plaindre, et je suis calme et raissonnable!.... C'est une bonne chose que le dépit, du moins pour moi; il m'agite d'abord, mais ensuite il me guérit.... car je ne puis ni haïr ni me désespérer longtemps...., Ah! certainement, si j'étois capable de haine, je haïrais, non madame de Gerville (je ne lui ferois pas cet honneur), mais M. de Limours.... N'en parlons plus, le *dépit* pourroit bien me reprendre si je m'arrêtois à cette idée. Je vous avoue que je m'ennuie ici mortellement, je brûle de re-

tourner à Paris, et certainement je n'aurai de long-temps la fantaisie de voyager.

Adieu, ma chère amie; écrivez-moi, parlez-moi avec détail de tout ce qui vous intéresse, de vos aimables enfans, des lieux que vous parcourez, des gens que vous voyez; pensez à moi, aimez-moi toujours: ah! votre amitié m'est si nécessaire!.... Croyez qu'au vrai je suis plus malheureuse que je ne parois l'être et que vous ne pouvez l'imaginer. Le fond de mon cœur est bien triste et bien blessé!.... Adieu; je vous envoie une lettre de mon frère pour le Baron; et d'après votre itinéraire, j'adresse mon paquet à Nice; mandez-moi toujours votre marche avec la plus grande exactitude.

LETTRE XI.

Le comte de Roseville au Baron.

Oui, mon cher Baron, mon jeune Prince a conservé pour le comte de Stralzi, ce penchant dont je vous ai parlé, et même, depuis le départ du chevalier de Valmont, cette amitié paroît fort augmentée. Le comte

de Stralzi a été malade, le Prince envoyoit savoir de ses nouvelles dix fois par jour, et témoignoit la plus grande inquiétude. Un soir qu'il m'en parloit avec le ton de l'intérêt le plus tendre: Je ne croyois pas, lui dis-je, que vous l'aimassiez à cet excès....— Il est aimable, je crois qu'il a beaucoup d'attachement pour moi, et ainsi il est tout simple que j'aie de l'amitié pour lui.... — Et quelles preuves vous a-t-il données de son attachement? — Il vient me voir souvent, il ne me flatte jamais.... — Etes-vous bien sûr de cela? — Oh! très-sûr.... — Il a de l'esprit, il sait que vous en avez, que vous êtes bien élevé; ainsi, il ne vous louera pas ouvertement, mais il a une manière de vous écouter, et un certain sourire d'approbation dont, à votre place, je me défierois quelquefois; et puis, je me défierois aussi des éloges généraux qu'il donne à toutes les qualités que vous annoncez. — Il faut donc qu'un Prince ait une défiance continuelle?... — Il faut qu'il craigne d'être trompé, parce qu'une nation entière seroit la victime de son aveuglement. Il doit donc n'accorder sa confiance et son amitié qu'à l'homme dont il connoîtra parfaitement le caractère. — J'ai bonne opinion du comte de Stralzi, j'ai de l'inclination pour lui; cependant, si j'avois des secrets; je ne les lui dirois pas, et je n'aurois de confiance en lui que lorsque le temps et les circonstances m'auroient fait

connoître qu'il en est véritablement digne. — Pourquoi attendre du temps et du hasard ce que vous pouvez découvrir par vous-même beaucoup plus sûrement? — Comment? — Je vous en fournirai les moyens si vous le desirez, et je vous les détaillerai dans quelques mois.

Depuis long-temps j'ai fait sentir au Prince combien il étoit important qu'il aquît une exacte connoissance de l'état du royaume en général, des provinces en particulier, et même des personnes de mérite qui s'y trouvent. J'ai conseillé au Prince d'envoyer le jeune Sulback voyager secrètement dans toutes les provinces, avec ordre de faire les mémoires les plus détaillés sur l'état de ces provinces. Le jeune Sulback doit partir dans huit jours, il voyagera sous un nom supposé, et dira, en prenant publiquement congé du Prince, qu'il va passer six mois en France; quand il reviendra, j'engagerai le Prince à proposer le même voyage au comte de Stralzi, qui certainement acceptera cette commission avec d'autant plus de plaisir, qu'il ignorera que le baron de Sulback en avoit été chargé avant lui. Vous imaginez bien qu'au retour du Comte, nous confronterons ses mémoires avec ceux du baron de Sulback, nous trouverons sûrement peu de rapport dans les relations des deux voyageurs; alors pour connoître quel est celui des deux qui a le mieux vu, et qui a dit la vérité avec le plus d'ex-

actitude, nous ferons, le Prince et moi, ce même voyage, et le Prince verra par ses propres yeux auquel de ces deux hommes il doit donner son estime et sa confiance.

Vous croyez avec raison, mon cher Baron, que je n'ai rien épargné pour inspirer à mon élève *l'aversion des impôts*; j'ai commencé par émouvoir sa sensibilité en faveur des pauvres; et après lui avoir donné l'humanité et la compassion, je lui donne maintenant les lumières sans lesquelles des vertus si précieuses ne pourroient ni contribuer à sa gloire, ni à la félicité de ses peuples. Les circonstances présentes viennent de forcer le ministre à établir un nouvel impôt, mais qui ne tombe en aucune manière sur le peuple; cependant ce mot *impôt* a produit une fâcheuse impression sur le jeune Prince; il m'en a fait part; je lui ai facilement prouvé que le ministre ne démentoit point dans cette occasion sa sagesse et sa modération ordinaires: enfin, ai-je ajouté, il est des cas où le meilleur des Princes est absolument forcé d'établir des impositions nouvelles, et alors il ne peut rien faire de plus équitable que de les mettre sur les gens riches, car il vaut mieux prendre une légère portion du superflu de quelques particuliers, qu'une partie du nécessaire d'une multitude de malheureux.... Et cependant on a vu souvent le dernier parti préféré au premier.... — O ciel! et par quelle raison?... — C'est que

les murmures des gens riches font du bruit, et que les gémissemens du pauvre ne peuvent être entendus. — Et comment un Prince peut-il se résoudre à priver ses sujets de leur subsistance?... — Son ignorance seule cause un si grand mal. On lui dit que l'impôt qu'on lui propose, non-seulement ne ravira point au laboureur, à l'artisan, l'absolu nécessaire, mais qu'il lui laissera même de l'aisance; il le croit, et il est trompé. — Il faudroit donc qu'un jeune Prince sût positivement jusqu'à quel point on peut taxer le peuple sans le fouler et le rendre malheureux; et, de cet instant, voilà ce que je brûle d'apprendre. — Je ne puis rien vous enseigner de plus véritablement utile: pour acquérir cette connoissance, il faudra que vous éntriez dans beaucoup de petits détails très-minutieux, mais le motif qui vous anime saura vous les rendre tous intéressans. Deux jours après cette conversation, nous causions un soir, le Prince et moi, sur ce même objet, quand tout-à-coup, jetant les yeux sur sa pendule, il s'écria: "Il est onze "heures, j'ai dans cet instant quinze ans; "embrassez-moi, et souvenez-vous de votre "promesse". — Que voulez-vous dire?... — Vous m'avez toujours dit que lorsque j'aurois quinze ans si vous étiez content de ma raison, vous me donneriez ce livre que je desire depuis si long-temps.... Etes-vous satisfait de moi?... — Oui, beaucoup —

Eh bien! donnez-moi donc Télémaque.... — Télémaque! Quoi! déjà.... Si vous vouliez attendre encore un an, vous me feriez plaisir.... — Un an! ô ciel! — Allons, ne vous fâchez pas, demain, à votre réveil, vous aurez Télémaque. Le lendemain le Prince étoit éveillé avant sept heures: j'entrai dans sa chambre avec Télémaque sous mon bras, et m'approchant du Prince: Tenez, Monseigneur, lui dis-je, voici le livre immortel dans lequel vous trouverez tous vos devoirs tracés par un homme qui, vivant à la cour, osa dire la vérité, et ne craignit point de dévoiler les artifices les plus profonds de l'intrigue et de la flatterie. Si vous lisez cet ouvrage, aussi touchant que sublime, sans être ému, sans être attendri à chaque page, ah! rendez-le-moi, ne l'achevez pas, vous ne seriez pas encore digne de le lire.... — Ah! reprit le Prince, donnez-le-moi; s'il ne faut qu'être sensible pour l'apprécier, que craignez-vous?.... Un cœur que vous avez formé pourroit-il n'en pas connoître tout le prix?... Vous devinez bien, mon cher Baron, qu'à ces mots je donnai enfin Télémaque. qui fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été desiré vivement.

J'attends avec impatience les détails que vous m'avez promis sur votre voyage. Adieu, mon cher Baron; n'oubliez pas *le petit Journal de la Corniche*, car je n'ai nulle connoissance de cette partie de l'Italie.

LETTRE XII.

La Baronne à la Vicomtesse.

De l'Hospitaletta.

Nous sommes partis de Nice ce matin à cinq heures, Adèle, une de mes femmes et moi, en chaises portées par des hommes, et M. d'Almane, Dainville, mon fils et Brunel, sur des mulets. Miss Bridget a préféré d'aller à Gènes par mer, dans les felouques, avec le reste de mes gens. En sortant de Nice, on trouve le vieux château de Montalban, pris par les Français en 1744. A deux lieues de Nice, Dainville me pria d'arrêter à la vue de la tour d'Eze, dominant sur la mer, et dont la situation est admirable. Dainville, Adèle et Théodore ont dessiné ce point de vue. Pendant ce temps, M. d'Almane et moi, nous lisions et nous causions alternativement; et au bout d'une heure, nous avons repris notre marche. Cette route est parfaitement bien nommée *Corniche*: c'est en effet presque toujours une vraie corniche, en beaucoup d'endroits si étroite, qu'une seule personne y peut à peine passer: d'un côté, d'énormes rochers forment une espèce de muraille qui paroît s'élever jusqu'aux

cieux; et de l'autre, on se trouve exactement sur le bord de précipices de cinq cents pieds, au fonds desquels la mer se brisant contre des rochers, produit un bruit aussi triste, qu'effrayant. Dans tous les passages véritablement dangereux, M. d'Almane nous a fait mettre pied à terre, et nous les a fait passer en nous donnant le bras. Depuis Monaco jusqu'à Manton, l'on respire, le chemin est très-beau; cette dernière ville est agréable, elle est située sur le bord de la mer, et l'on y trouve une quantité de citronniers et d'orangers dont l'air est embaumé. Après Manton, le chemin redevient effroyable; cependant nous commencions à nous y accoutumer, et la vue d'une prodigieuse quantité de jolies cascades naturelles charmoit tellement Adèle, qu'elle en oublioit presque les précipices. Arrivés à la Bourdeguierre, petite ville où l'on trouve de superbes palmiers dispersés parmi des ruines d'un très-bel effet, il a fallu s'arrêter encore pour dessiner le plus ravissant point de vue que nous ayons rencontré. Enfin, à sept heures, la nuit tombante nous a forcés de nous arrêter et de coucher à l'Hospitaletta, le plus affreux gîte où l'on ait jamais donné l'hospitalité, et qui n'est qu'à dix lieues de Nice; les pauvres gens chez lesquels nous sommes ne logent point ordinairement; aussi n'avons-nous trouvé, ni souper, ni lits. Adèle et son frère mouroient de faim. Après

beaucoup de peine, Brunel est parvenu à obtenir des œufs et du beurre fort dont il a fait une omelette qu'il nous a apportée d'un air triomphant dans notre grenier, où j'écris depuis que nous y sommes; l'odeur de l'omelette, qu'on pouvoit sentir de très-loin, a transporté de joie Adèle et Théodore; mais la vue de ce mets si desiré les a fort attristés, non parce qu'il étoit bien noir et bien brûlé, la faim n'est pas délicate, et les passions sont aveugles, mais parce que l'omelette n'étoit que de cinq ou six œufs. j'ai remarqué leur inquiétude; et quoique j'eusse aussi quelqu'envie de l'omelette, j'ai dit que je ne voulois pas souper. M. d'Almane, par l'effet du même sentiment, a dit la même chose: alors Adèle et Théodore se sont jetés sur l'omelette, et l'ont mangée avec une avidité qui m'a causé un des plus singuliers mouvemens que j'aie éprouvé de ma vie. Je regardois mes enfans mangeant d'un air affamé dans ce triste grenier, éclairé seulement par une lampe, et je me disois: "Combien de mères infortunées sur la sur-"face de la terre, dans ce même moment, "subissent le sort affreux dont la seule image "me fait frémir! . . . . et voyent leurs mal-"heureux enfans partageant un foible repas "qui ne peut suffire à leur subsistance! . . . "De telles calamités existent, et l'on y est "peut-être insensible! . . . ." Ces réflexions remplissoient mon ame d'une amertume in-

exprimable; les yeux fixement attachés sur Adèle et sur Théodore, j'éprouvois un attendrissement, une pitié qui déchiroient mon cœur; mes larmes couloient, et je ne m'en appercevois pas, tant j'étois profondément absorbée dans cette triste rêverie: enfin, Adèle tourne la tête de mon côté, me regarde, tressaille, et vole à moi; Théodore la suit, je les serre l'un et l'autre dans mes bras; jamais je n'ai senti, comme dans cet instant, à quel point ils me sont chers! Je veux répondre à leurs questions, je ne le puis, mes larmes redoublent, ils pleurent aussi tous deux. Monsieur d'Almane, confondu de cette scène, demande en vain une explication: ce n'est qu'au bout d'un quart-d'heure que je suis en état de la donner. Après une conversation qui nous conduisit jusqu'à neuf heures, M. d'Almane s'est retiré avec son fils et Dainville, dans une chambre à côté de la nôtre; alors on apporte de la paille dont on forme trois lits pour Adèle, mademoiselle Victoire et moi; je fais étendre des draps sur cette paille; Adèle s'y couche très-gaîment, et s'y endort bientôt aussi profondément que si elle étoit dans le meilleur lit du monde: tandis qu'elle dort, j'écris ce journal; il est près d'onze heures, il est temps de me reposer aussi. . . .

Continuation du Journal de la Baronne.

De Saint-Maurice.

Cette journée a été très-fatigante, quoique nous n'ayons fait que cinq lieues et demie; mais nous avons trouvé de si mauvais chemins, que nous avons fait presque toute la route à pied, toujours, comme hier, côtoyant la mer, tantôt au haut d'un précipice, tantôt sur un rivage fort étroit, et marchant sur de gros cailloux pointus; d'ailleurs, tout le pays que nous avons parcouru est aride et affreux: nos porteurs sont les plus vilaines gens du monde, ils n'entendent ni le français ni l'italien; ils parlent un jargon inintelligible; ils s'enivrent, jurent et se querrellent sans cesse; il est difficile de ne pas s'intéresser à leurs disputes, quand, porté par eux, on les voit sur le bord d'un précipice, tout-à-coup trembler de colère, s'agiter, chanceler, et ne porter la litière que d'une main, afin d'avoir la liberté de faire des gestes menaçans de l'autre (*). Ces litières ne resem-

(*) Les porteurs suspendent les chaises à leurs épaules, par le moyen de longues courroies; mais il est toujours nécessaire qu'ils tiennent les bâtons qui les portent.

blent nullement à des chaises à porteurs ordinaires, ce sont des espèces de *chaises longues*, étroites et peu alongées: l'endroit sur lequel on est assis est couvert d'un petit berceau en toile cirée, fait pour garantir de la pluie. On a les jambes etendues, sans avoir la liberté de les plier, et moi, comme je suis grande, mes pieds passent la chaise. Nous sommes assez bien logés à Saint-Maurice, petit port de mer, et nous irons demain coucher à Piétra.

Continuation du Journal.

D'Albenga, ce mardi.

ENFIN mon journal devient intéressant, et sûrement; ma chère amie, tout ce que je pourrai vous mander de Venise et de Rome, ne vous causera pas autant de plaisir que la relation que je vais vous faire. Je ne veux point vous prévenir, afin qu'en lisant ce journal vous ayez une partie de la surprice que j'ai éprouvée moi-même. Le chemin de Saint-Maurice à Albenga est rempli de passages très-effrayans; mais cette route offre des points de vue admirables, entr'autres celui qu'on trouve au haut de la montagne qui domine la ville de Languella; la descente de cette montagne est très-escarpée et fort dangereuse. Nous l'avons descendue à pied, et nous pouvons même dire à pieds

nus, car les rochers que nous gravissons depuis trois jours, ont tellement usé et percé nos souliers, que les semelles en sont presqu'entièrement emportées; et ne prévoyant pas que nous dussions autant marcher, nous n'avons pas eu la précaution d'en prendre plusieurs paires. A dix heures du matin, nous faisons arrêter nos porteurs sur le sommet d'une montagne, de laquelle nous découvrons la ville d'Albenga, au milieu d'une plaine délicieuse; ce qui est une singularité très-remarquable sur cette côte, toutes les autres villes étant situées sur des rochers. Nous descendons la montagne, et nous nous trouvons dans une plaine immence et fertile, entourée de rochers et de montagnes majestueuses, dont quelques-unes sont couvertes de glaces. L'aridité des rochers, l'aspect imposant des montagnes, forment un contraste singulier avec la beauté riante et la fertilité de la plaine; les prés y sont émaillés de pensées et de lys; le laurierrose y croît sans culture; on y voit tous les champs entourés de longs berceaux de vigne, et à travers ces charmantes galeries à jour, on découvre la verdure, les fleurs et les fruits renfermés dans l'enceinte de ces légers treillages, dont toutes les arcades sont ornées de guirlandes de pampres élégantes et flexibles, et que le moindre vent fait mouvoir; il semble, dans ce délicieux séjour, que la terre y soit cultivé, non pour les besoins de

l'homme, mais seulement pour ses plaisirs. Tous les objets qu'on y rencontre son agréables; c'est-là, ma chère amie, que vous verriez de véritables *bergères*, au lieu de ces paysannes dont *les bonnets de nuit* vous font tant de peine. Toutes les jeunes filles sont coiffées en cheveux avec un bouquet de fleurs naturelles placé sur la tête du côté gauche: elle sont presque toutes jolies, et sur-tout remarquables par l'élégance de leurs tailles (*).

Figurez-vous les transports d'Adèle et de Théodore, en voyant des objets si charmans et si nouveaux pour eux. Ils nous demandèrent la permission de courir dans la plaine, et d'aller se promener sous les berceaux; et presque au même instant, ils se trouvèrent à deux cents pas de nous. Thèodore s'arrêta pour cueillir un bouquet, et sa sœur, continuant sa course, entra dans un petit sentier où je la perdis de vue; je l'appelai deux ou trois fois, elle étoit trop éloignée pour m'entendre; j'envoyai Dainville la chercher, il revint un moment après et sans elle; mais en me criant qu'il l'avoit trouvée, et qu'elle alloit revenir. Je doublai le pas, et Dainville s'approchant de moi, me dit

---

(*) Cette description n'est point exagérée, elle est absolument conforme à la vérité, et prise du Journal que l'auteur a écrit à Albenga même.

en riant que nous ne partirions point d'Albenga sans pouvoir écrire sur notre journal une charmante aventure. Mais où est ma fille, interrompis-je? A deux pas d'ici, reprit-il, avec une dame belle comme le jour.... Comme Dainville achevoit ces mots, Adèle parut en courant, elle nous rejoignit; mais elle étoit si émue, si essoufflée, si transportée de *son aventure*, qu'elle ne pouvoit répondre qu'en bégayant et par monosyllabes. Enfin, quand elle fut remise de son trouble, nous nous assîmes sur l'herbe, et elle nous conta qu'aussi-tôt après nous avoir perdus de vue, elle avoit apperçu de loin, dans une espèce de bosquet sur la gauche du chemin où elle étoit, une femme seule couchée sur le gazon: la curiosité ayant fait approcher Adèle, elle vit distinctement une belle femme lisant avec beaucoup d'attention, elle étoit vêtue d'une robe de gaze blanche; elle avoit l'air triste, mais une physionomie pleine de douceur et de majesté; une jeune personne, qui paroissoit une femme-de-chambre, étoit assise à dix pas d'elle. L'*héroïne*, au bruit que fit Adèle, leva les yeux, et parut très-surprise en la regardant: Adèle lui fait une *profonde révérence*, et reste debout à sa place sans oser avancer. L'inconnue la regarde toujours, et lui sourit: alors Adèle enhardie s'approche; l'inconnue lui dit en italien qu'elle la trouve charmante, en ajoutant: *Vous ne m'entendez sûrement pas.*

Adèle lui répond en italien. Nouvelle surprise de l'inconnue, qui fait à Adèle quelques questions, l'embrasse tendrement plusieurs fois, ensuite se lève, appelle sa femme-de-chambre, et s'en va. Adèle ajouta que l'inconnue n'étoit pas de la *première jeunesse*, mais qu'elle étoit d'une beauté parfaite; et Dainville dit que, quoiqu'il ne l'eût vue que de loin, sa figure l'avoit en effet singulièrement frappé. Après ce récit, Adèle me conjura de coucher à Albenga, au lieu d'aller à Piétra, comme nous en avions le projet, et M. d'Almane y consentit. Nous sommes établis dans une assez jolie maison, nous avons pris des informations sur notre inconnue; et d'après le portrait qu'en fait Adèle, on assure que ce ne peut être que la duchesse de C...., une personne aussi distinguée et aussi extraordinaire par ses vertus et ses malheures, que par sa naissance et sa beauté. Elle est depuis quatre ans a Albenga, retirée dans une maison qu'elle a fait bâtir dans la partie la plus solitaire de la plaine; elle vit dans la plus grande retraite, et l'on ajoute que sa bienfaisance et sa piété la rendent l'objet de l'admiration de tout le pays. Quant à son histoire, on ne la sait que très-confusément, et les détails que j'ai pu recueillir sont si extraordinaires et si peu vraisemblables, que je ne les écrirai point encore. Vous croyez facilement que nous avons quelque curiosité de connoître plus

particulièrement la duchesse de C.... Adèle sur-tout le desire avec passion. Ne sachant comment engager la Duchesse à nous revoir, nous avons enfin suivi le conseil de M. d'Almane, qui étoit d'avis qu'Adèle lui écrivît à ce sujet; nous espérons quelques succès de la grace infantine et de la naïveté du billet d'Adèle; il y a environ une heure qu'il est parti, et nous n'avons point encore de réponse.

Bonne nouvelle et grande joie. La réponse arrive dans l'instant, la duchesse de C..... consent à nous recevoir et nous invite à souper. Comme elle mande à Adèle qu'elle soupe à sept heures, et qu'il en est près de six, nous allons partir dans l'instant.

Ah! Dainville avoit bien raison de nous annoncer une charmante aventure.... Nous ne savons plus quand nous partirons d'Albenga, nous y resterons jusqu'à ce que nous ayons pu obtenir une connoissance un peu approfondie de l'histoire de la plus intéressante personne que j'aie jamais vue..... Jugez vous-même, par le détail de notre première entrevue, si notre curiosité est fondée et doit être vive. Nous sommes arrivés ce soir chez elle à six heures un quart; sa maison est de la simplicité la plus élégante: après avoir traversé deux antichambres et

une assez longue galerie, nous entrons dans un petit cabinet. Adèle appercevant la Duchesse, me quitte et court à elle; la Duchesse la prend dans ses bras, l'embrasse deux ou trois fois; je m'approche, je prie Adèle *de me présenter*, et madame de C..... nous reçoit tous avec la grace la plus obligeante. Nous nous asseyons; et pendant que M. d'Almane parle de notre voyage, et répond aux questions de la Duchesse, j'examine cette dernière avec autant de plaisir que d'étonnement. Elle a trente-huit ou quarante ans, mais elle est en effet d'une beauté aussi régulière que frappante; elle a des yeux noirs qui, par leur grandeur et leur forme, ressembleroient aux vôtres, si le regard en étoit moins languissant; sa taille est de la plus belle proportion; quoique loin d'avoir la tête haute, elle ait au contraire l'habitude de la tenir un peu penchée en avant; elle a cependant l'air infinement noble, et elle paroît véritablement majestueuse, quand, par hasard, elle tourne ou relève sa tête: elle n'a rien de la vivasité italienne, tous ses mouvemens sont lents; elle parle doucement et s'exprime même avec quelque difficulté. On s'apperçoit au bout d'un quart-d'heure qu'elle est d'une extrême distraction; tout-à-coup elle tombe dans une rêverie qui a quelque chose de sombre et de frappant; et lorsqu'elle en sort, elle regarde avec un étonnement stupide

tout ce qui l'entoure..... Sa physionomie est également douce, intéressante et triste; elle a habituellement l'air souffrant, ses manières sont affectueuses et caressantes; et autant qu'une visite de deux heures peut en faire juger, je crois qu'elle est d'une excessive sensibilité, que son imagination est très-vive, et qu'elle à beaucoup d'esprit. Pendant le souper, elle m'a fait plusieurs questions sur ma fille, elle m'a dit qu'elle en avoit une aussi qui faisoit son bonheur, et que je la verrois à Rome. Je lui ai témoigné ma surprise de la distance qui l'en séparoit; elle m'a répondu que sa fille venoit tous les ans passer deux ou trois mois avec elle; et après cette réponse, elle a soupiré et changé de conversation.

En sortant de table, j'ai remarqué que sa maison étoit plutôt illuminée qu'éclairée, car tous les appartement sont remplis de lustres, de torchères et de girandoles. Ah! Madame, m'a dit la Duchesse, si vous saviez combien je dois apprécier la clarté, et à quel point je dois haïr l'obscurité et les ténèbres!..... En prononçant ces mots, ses yeux se sont remplis de larmes, et au même instant elle est tombée dans la plus profonde rêverie. Nous avons pris congé d'elle à neuf heures. Quand je l'ai quittée, elle m'a dit qu'elle pensoit avec peine que je partirois le lendemain; alors j'ai répondu que si elle vouloit me recevoir encore, je resterois, elle m'a

serré la main, et m'embrassant: Albenga, dit-elle, attire peu de voyageurs; cependant, depuis quatre ans, j'ai su que plusieurs étrangers s'y sont arrêtés; j'ai refusé de les voir, mais je voudrois, Madame, pouvoir vous fixer ici: ainsi, du moins promettez-moi donc de venir demain dîner chez moi. Vous jugez bien que j'ai accepté avec plaisir, et que je serai exacte à me trouver au rendez-vous. Oh! si je pouvois obtenir d'elle quelques détails sur son histoire!..... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne quitterai point Albenga, sans avoir fait à cet égard toutes les tentatives imaginables.

Continuation du Journal de la Baronne.

D'Albenga, ce mercredi au soir.

JE la possède enfin cette histoire si desirée, si intéressante, si extraordinaire!.... Ce précieux manuscrit, écrit de la main même de la duchesse de C.... il m'est confie pour vingt-quatre heures, et j'ai la permission de le traduire et d'en prendre une copie!.... Je l'ai lu.... et je ne quitterai sûrement pas, sans un regret inexprimable, l'héroïne d'une semblable histoire!..... Cette femme aussi vertueuse, aussi touchante, qu'elle fut infortunée!.... Oh! quelle destinée que la sienne!..... Mais reprenons le fil de mon

récit. Pendant que M. d'Almane et Dainville sont enfermés et traduisent en français l'histoire de la duchesse de C..... je vais vous rendre compte de la journée qui nous a valu cet inestimable présent. Nous sommes arrivés ce matin chez la Duchesse à onze heures, elle nous a proposé un tour de promenade avant le dîner, et nous a conduits à un petit belvédère duquel on découvre un point de vue si charmant, que mes enfans et Dainville ont eu envie de le dessiner; ils en ont fait une légère ébauche, et la Duchesse desirant voir des ouvrages d'Adèle, j'ai envoyé chercher son porte-feuille. La Duchesse étonnée qu'un enfant de douze ans et demi sût plusieurs langues et dessinât d'après nature aussi bien, j'ajoutai qu'elle chantoit et jouoit de la harpe, il fallut faire venir sa harpe. Adèle avoit grande envie de plaire, elle y réussit, et réellement la Duchesse parut enchantée d'elle. Après le dîner, elle me proposa une nouvelle promenade, c'est-à-dire, de sortir hors de la maison, car elle ne peut marcher ni long-temps, ni vîte. Nous nous assîmes toutes deux seules sur un banc de gazon, et elle me parla encore d'Adèle. Elle me paroît bien sensible, me dit-elle; oui, répondis je, elle l'est extrêmement. Ah! Madame, reprit la Duchesse, mettez tous vos soins à garantir son cœur des funestes impressions de l'amour; qu'elle ne connoisse jamais cette pas-

sion fatale qui peut produire tant de malheurs et tant de crimes!..... Elle prononça ces paroles d'un ton qui me fit frémir; elle s'en apperçut, et prenant affectueusement ma main: Je ne sais, dit-elle, si l'on vous a parlé de mon histoire..... Ah! repris-je vivement, quel seroit mon bonheur si je la tenois de votre bouche!..... De ma bouche, s'écria-t-elle: ah! Madame, elle est si terrible, qu'il me seroit impossible d'avoir le courage de la conter, mais j'ai eu celui de l'écrire; j'ai desiré laisser à mes petites-filles, encore dans la tendre enfance, un détail qui peut leur être utile un jour, une leçon frappante qui leur apprendra deux importantes vérités: la première, que les passions peuvent nous précipiter dans le plus profond abîme des misères humaines, et la seconde, qu'il n'est point de maux que la religion ne puisse faire supporter. O ciel! interrompis-je, ce précieux manuscrit existe, et jamais Adèle ne le lira!..... Non, Madame, reprit la Duchesse, ce n'est point à une mère telle que vous, que je pourrois le refuser; restez encore deux jours ici, et je vous le confierai..... A ces mots, j'éprouvai un mouvement si vif de reconnoissance et de joie, qu'il me fut impossible de l'exprimer autrement qu'en embrassant la Duchesse avec un transport qui dut lui faire connoître tout le prix que j'attachois à une semblable grace.

Ce

Ce n'est point, reprit-elle, une marque de confiance que je vous donne, ce n'est qu'une preuve d'amitié; mon histoire n'est ignorée de personne, on pourra vous en dire à Rome toutes les particularités, mais je pouvois seule vous instruire de mes sentimens et de mes réflexions, et sans doute ce détail ne sera pas pour vous le moins intéressant. Après cet entretien, nous rentrâmes dans la maison; la Duchesse me conduisit dans son cabinet, elle ouvrit une petite armoire, et en tirant deux gros cahiers d'une écriture très-fine: Tenez, me dit-elle, emportez ce manuscrit; si vous l'en jugez digne, faites-le copier, et offrez le de ma part à la charmante Adèle; elle ne le lira point, j'en suis sûre, sans répandre quelques larmes. Puisse-t-il offrir à sa jeunesse une utile leçon, et fortifier encore, s'il est possible, tous les principes qu'elle tient de vous!

Enfin, à cinq heures je m'arrache d'auprès de la Duchesse pour aller lire le trésor qu'elle m'a confié; je ne vous parlerai point de l'impression qu'a produite sur moi cette lecture, vous en jugerez vous-même; depuis que je vous écris, M. d'Almane et Dainville ont traduit plus de la moitié de l'histoire de la Duchesse; ils auront fini demain; alors Brunel en fera deux copies, l'une pour Adèle, et l'autre pour vous; et je

vous enverrai la vôtre, avec mon journal de la Corniche, aussi-tôt que je serai à Gènes.

D'Albenga, ce jeudi.

Nous soupâmes hier chez la Duchesse. Avec quel profond attendrissement nous avons revu cette personne si-intéressante. Elle nous avoit priés de ne point lui parler de ses aventures, parce qu'elle ne peut supporter cet entretien, mais Adèle, en l'embrassant, a fondu en larmes, et toute la soirée la Duchesse a seule fait les frais de la conversation, car nous ne pouvions que la regarder et penser à ses malheurs. Elle nous a fait promettre ce matin de passer encore demain toute la journée avec elle; ainsi nous ne partirons que samedi après dîner. Je lui ai rendu son manuscrit, et Brunel m'apporte dans l'instant la copie que je vous destine, et que je place à la suite de ce cahier de mon Journal.

HISTOIRE

DE LA DUCHESSE DE C.....

écrite par elle-même. (*)

Comment aurai-je la force de me rappeller avec détail des malheurs dont, pendant si long-temps, le seul souvenir excitoit en moi de si terribles révolutions!.... Comment pourrai-je l'écrire, cette déplorable histoire? ... O mes filles, vous la lirez, elle pourra vous offrir d'utiles et de frappantes leçons; cette idée soutiendra mon courage.

Et toi, qu'un lien funeste, mais sacré, rendit l'arbitre de mon sort, toi, dont je vais à regret troubler la cendre, et retracer les fureurs et les crimes, pardonne!.... Tes forfaits et mes malheurs ne sont que trop connus; s'ils étoient ignorés, j'aurois su respecter ta mémoire et m'imposer un silence éternel..... Si cet écrit en renouvelle le souvenir, du moins n'y dissimulerai-je pas

(*) Le fond de cette histoire est parfaitement vrai. L'auteur, en 1776, a vu à Rome madame la duchesse de Cerifalco, et tous les jours dînoit avec le prince de Palestrine, père de cette personne intéressante.

les imprudences et les fautes qui me précipitèrent dans ce gouffre de maux, et m'attirèrent de si cruels châtimens.

Je naquis à Rome, unique héritière d'une fortune immense, et d'une des plus illustres maisons d'Italie; je reçus une éducation distinguée: élevée par la meilleure des mères, chérie d'un père tendre et d'une famille dont j'étois la seule espérance, la fortune et la nature sembloient avoir tout fait pour moi.... J'atteignis ma quinzième année sans avoir, jusqu'à cette époque, éprouvé un seul chagrin, sans avoir eu de maladie, sans avoir versé d'autres larmes que celles que l'attendrissement ou la joie font répandre: j'aimois à me rappeler le passé, je jouissois avec transport du présent, et je ne voyois dans l'avenir qu'un sort aussi brillant qu'heureux. J'avois eu pour compagne de mon enfance une jeune personne, fille d'une amie de ma mère; je pris pour elle une amitié passionnée; elle étoit honnête, sensible, mais elle n'avoit point d'expérience; elle ne pouvoit ni me conseiller, ni me guider; cependant j'avois en elle une confiance sans bornes; je chérissois, je respectois ma mère, mais je ne la regardois point comme mon amie, parce qu'elle m'en avoit laissé prendre une autre; elle s'étoit même plu à former une liaison si dangereuse.

Cette imprudence me coûta cher; elle fut la principale cause de tous mes malheurs

Mon amie se maria, elle épousa le marquis de Venuzi, qu'elle aimoit depuis un an; je savois ce secret, et cette confidence n'avoit que trop exalté mon imagination et séduit mon cœur. Mon amie, deux jours après son mariage, partit pour la campagne; le marquis de Venuzi l'emmena dans une maison charmante, à trente milles de Rome. Ma mère fut de ce voyage, et me mena avec elle. La marquise de Venuzi étoit plus âgée que moi de trois ans, elle paroissoit également réfléchie et raisonnable; ainsi quoiqu'elle ne fût que dans sa dix-neuvième année, ma mère nous laissa une entière liberté de nous voir seules à toute heure. Un soir la marquise, après souper, me proposa d'aller nous promener dans le parc; nous y fûmes tête-à-tête, nous entrâmes dans un petit labyrinthe, et au détour d'une allée, nous vîmes très-distinctement un jeune homme, assis sur un banc; il se leva en nous appercevant, et la surprise qu'il témoigna en nous voyant, nous en causa une très-grande. La lune donnoit sur son visage, nous étions fort près de lui, et nous fûmes également frappées de la beauté de sa figure, et de l'air de noblesse répandu sur toute sa personne. Après un moment de silence, comme il ne s'éloignoit pas, la Marquise lui demanda qu'il étoit; il lui répondit avec autant de respect que de galanterie, mais il refusa de se nommer, et s'éloigna au même instant. Fort

étonnées de cette aventure, nous rentrâmes aussi-tôt, et nous la confiâmes au marquis de Venuzi; il sourit, et nous laissa pénétrer que ce jeune homme ne lui étoit pas inconnu; et comme je lui montrois un vif desir d'en savoir davantage: Tout ce qne je puis vous dire, répondit-il, c'est que ce jeune homme est libre, qu'il est d'une naissance distinguée, que depuis long-temps il souhaitoit passionnément de vous voir, et que, s'il y consent, je vous dirai demain son nom. Le lendemain je renouvelai mes questions, et je n'obtins que des réponses vagues. Le soir, lorsque ma mère fut couchée, je descendis chez mon amie, et je m'enfermai avec elle dans son cabinet; nous parlions de l'aventure de la veille, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, et je vis entrer le marquis de Venuzi, tenant d'une main une lanterne sourde, et conduisant de l'autre ce même jeune homme que j'avois tant d'envie de connoître. Je restai immobile de surprise; et le Marquis s'approchant de moi: Je vous présente, me dit-il, mon prisonnier, auquel je crois, continua-t-il en riant, qu'il ne me sera plus possible maintenant de rendre la liberté, puisqu'il a eu l'imprudence de vouloir vous voir une seconde fois. A ces mots, je rougis et j'éprouvai le plus mortel embarras; malgré mon extrême jeunesse, je sentois confusément les conséquences d'une semblable aventure; je fus un moment

tentée de sortir, d'aller trouver ma mère, de lui tout avouer; mais la curiosité me retint et me fit oublier mon devoir.

Le Marquis, prenant un air plus sérieux, nous dit qu'il alloit nous confier un secret important. Je connois, ajouta-t-il, votre discrétion à l'une et à l'autre, et je suis bien sûr que vous justifierez la confiance que vous savez inspirer. Après ce préambule, le Marquis me fit promettre un secret inviolable, et le jeune homme prenant la parole, nous apprit qu'il s'appeloit le comte de Belmire; que son père, le marquis de Belmire, étoit frère du duc de C...., un des plus grands seigneurs de Naples; que ce dernier, l'aîné de sa maison, brouillé avec son frère, trouva le moyen de le perdre à la cour et le persécuta avec tant d'acharnement, qu'il le força de s'expatrier, et d'aller s'établir en France, ou le marquis de Belmire, au bout de quatre ans, eut une affaire malheureuse qui l'obligea à chercher encore une autre retraite; que le marquis de Venuzi, son ami intime, alors en France, et sur le point de repasser en Italie, le décida à revenir secrètement aux environs de Rome, en lui offrant un asyle dans sa maison de campagne; qu'il étoit caché depuis trois mois dans cette même maison que nous habitons; que le jeune comte de Belmire, ayant entendu parler de moi, n'avoit pu résister au desir de me voir; qu'après m'a-

voir entrevue la nuit au clair de lune, il avoit conjuré le marquis de Venuzi de lui procurer une entrevue à laquelle il attachoit un si grand prix, et qu'enfin il partoit le lendemain pour Venise avec son père.

Après avoir écouté ce récit, je me levai, et, malgré les instances du Marquis, je me retirai. Je remontai dans ma chambre, accablée de tristesse; je n'osois réfléchir à tout ce qui venoit de se passer; je craignois d'interroger mon cœur et d'examiner ma conduite; je ne pouvois concevoir que j'eusse été capable d'écouter, à l'insu de ma mère, au milieu de la nuit, un jeune homme, un inconnu qui avoit osé m'entretenir de sa passion; j'entrevoyois clairement que je devois me défier des conseils du marquis de Venuzi, et même que sa femme n'étoit pas en état de me guider; je frémissois du danger de ma situation. Un pressentiment affreux sembloit m'avertir que j'allois perdre sans retour ma réputation, mon repos, enfin tout le bonheur dont jusqu'alors j'avois joui. La marquise de Venuzi reprit bientôt sur moi son ascendant ordinaire; elle me parloit sans cesse du comte de Belmire. Ces dangereux entretiens achevèrent d'égarer ma raison, sans pouvoir cependant dissiper ma tristesse. Nous restâmes trois mois à la campagne, au bout desquels nous retournâmes à Rome. Vers la fin de l'hiver, il y eut beaucoup de fêtes. Le marquis de

Venuzi donna un bal masqué, et j'y fus avec ma mère. Sur les deux heures après minuit, la Marquise me proposa d'aller changer d'habit dans sa chambre; nous sortîmes de la salle, et en traversant une petite galerie assez obscure, je remarquai qu'un masque nous suivoit. Quelle fut ma surprise, lorsque ce masque s'approchant de moi, et tombant à mes genoux, nous fit reconnoître le comte de Belmire lui-même! Malgré mon saisissement et la joie secrète que j'éprouvois en le revoyant, mon premier mouvement fut de chercher à m'échapper; il me retint par ma robe, en me suppliant de lui accorder un moment d'entretien; il conjura la Marquise de m'engager à l'écouter, elle s'unit à lui, et j'eus la foiblesse d'y consentir enfin. Le Comte me dit que l'affaire de son père étoit heureusement arrangée, que depuis six semaines il étoit à Naples, qu'il y avoit revu le duc de C.... son frère, avec lequel il s'étoit sincèrement raccommodé. "Mon père, continua-t-il, part dans un mois "pour la France; quelques intérêts relatifs à "sa fortune l'y rappellent, mais il est abso- "lument décidé à revenir dans sa patrie; et "moi, avant de le suivre dans se dernier vo- "yage, j'ai voulu savoir mon sort, je me suis "échappé de Naples, uniquement pour ap- "prendre si les vœux que j'ose former ne "sont point entièrement rejetés!... Parlez, "Mademoiselle; si vous me haïssez, je vais

"vous dire un éternel adieu.... Méprisé "par vous, c'en est fait, je renonce à l'Italie, "l'on ne m'y reverra jamais, parlez.... Votre "réponse me rappellera dans ma patrie, ou "m'en exilera pour toujours". Comme le Comte prononçoit ces dernières paroles, je ne pus retenir mes larmes; cette réponse ne fut que trop bien entendue. Le Comte n'en demanda pas d'autres; il me répéta mille fois l'assurance d'un amour éternel; certain d'être aimé, et de revenir à Rome dans six mois, fait pour prétendre à ma main, quoique sa fortune ne fût pas aussi considérable que la mienne, tout sembloit justifier ses espérances; et cependant, malgrè moi, mon cœur ne pouvoit les partager.

Deux mois, après cette entrevue, qui me ravit à jamais toute la tranquillité de ma vie, le duc de C.... vint à Rome, et je le vis à une conversation (*) chez l'ambassadeur de France. Quand on me le nomma, j'éprouvai une espèce de saisissement très-extraordinaire, mais qui cependant pouvoit venir de tout le mal que j'avois entendu dire de lui au marquis de Venuzi, qui, en me parlant de ses procédés avec le marquis de Belmire, m'avoit dépeint le duc comme un homme d'un caractère également vindicatif et dissimulé. Le duc de C...., âgé alors de

(*) On nomme ainsi en Italie *une assemblée*.

trente-six ans, étoit parfaitement beau; cependant on remarquoit dans ses yeux et dans ses sourcils, je ne sais quoi de sombre et de sinistre qui frappoit au premier abord beaucoup plus que la noblesse et la régularité de sa figure; il avoit un regard perçant, dur et farouche; et quand il vouloit l'adoucir, il le rendoit équivoque et faux, ses manières étoient en général dédaigneuses; et quoiqu'il ne manquât pas de politesse à certains égards, son ton étoit aussi tranchant qu'impérieux. Enorgueilli de sa naissance, de ses emplois, de sa fortune, de son crédit à la Cour, et de ses succès auprès des femmes, il ne pensoit pas que rien dût jamais s'opposer à ses volontés, ou résister à ses desirs; emporté, violent, corrompu par l'orgueil et par la prospérité, il ne savoit ni vaincre ses passions, ni surmonter ses ressentimens; implacable par foiblesse et par vanité, il mettoit sa gloire à ne pardonner jamais; il haïssoit avec fureur, et sacrifioit tout à l'affreux plaisir qu'il trouvoit à se venger.

Tel étoit le duc de C..... Je me sentis pour lui une antipathie invincible dès la première fois que je le vis, et, pour mon malheur, je produisis sur lui une impression bien différente; il se fit présenter chez ma mère, et quinze jours après, mon père me déclara que le Duc avoit demandé ma main, et que je devois me décider à l'épouser dans un mois. Mon père ajouta: J'ai donné ma

parole sans vous demander votre consentement, car je n'ai pas douté que vous n'acceptassiez avec plaisir le plus grand parti de l'Italie, un homme qui vous adore, et dont le personel est si agréable.

Je reçus cette déclaration (qui me parut l'arrêt de ma mort) sans pouvoir proférer une seule parole; mon père m'aimoit, mais il étoit absolu: d'ailleurs, que pouvois-je dire! Avois-je même la ressource de m'adresser à ma mère! de quel front avouer mes fautes! comment oser lui déclarer enfin que j'avois disposé de mon cœur sans son aveu!.... Ce fut alors que je connus dans toute son étendue la fatale imprudence de ma conduite, et que je sentis que le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune personne, c'est de n'avoir pas toujours regardé sa mère comme sa confidente et sa véritable amie. Ne pouvant ni me plaindre, ni parler, renfermant au fond de mon ame et mes chagrins et mes regrets, j'évitai la marquise de Venuzi, dont je craignois les dangereux conséils; je pensai que l'obéissance pouvoit seule expier mes fautes; je me soumis à ma destinée, et je sacrifiai mon bonheur au repect que je devois à la volonté de mes parens. J'épousai le duc de C.... et je partis presqu'aussi-tôt avec lui pour Naples.

En arrivant dans cette ville, en entrant dans le palais où je devois passer ma vie, séparée de ma mère, de mes amis, de ma

famille, j'éprouvai un mouvement de désespoir dont je ne puis dépeindre l'amertume. Le Duc, n'attribuant ma profonde tristesse qu'à mon affection pour mes parens, s'efforcoit de m'en distraire par les protestations d'un sentiment qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de partager. Je parus à la Cour, et je m'apperçus bientôt que le Duc étoit excessivement jaloux; je m'en affligeai peu, j'aurois préféré la retraite au grand monde, mais la vanité du Duc me retenoit à la Cour malgré mon goût et sa jalousie. J'étois mariée depuis sept mois, lorsque j'appris que le marquis de Belmire étoit mort en France, qu'il avoit nommé par son testament le duc de C.... tuteur de son fils, âgé seulement de dix-huit ans, et que ce dernier, en revenant en Italie, étoit tombé malade à Turin. Quinze jours après, le Duc entrant dans ma chambre, me dit qu'il venoit de recevoir des nouvelles de son neveu, dont la santé étoit rétablie. Il ne veut point venir à Naples, ajouta le Duc, et ils vous écrit pour vous prier de m'engager à lui accorder la permission de voyager pendant deux ans; voici sa lettre. A ces mots, le Duc me donne une lettre sous un cachet volant; je la prends en tremblant, et je lis tout haut, d'une voix mal assurée ce qui suit.

"MADAME,

"Quoique je n'aie pas l'avantage d'être

"connu de vous, il me semble que je suis "assez malheureux pour pouvoir espérer de "vous inspirer quelque compassion.... J'ai "perdu le plus tendre, le meilleur des pères! "La douleur, le désespoir m'ont conduit sur le "bord du tombeau!.... Des secours inhumains, "des amis cruels m'ont rappelé à la vie.... "mais quelle existence m'est rendue!.... j'ai "perdu tout ce qui pouvoit me la faire ché-"rir.... Pardonnez-moi, Madame, de vous "entretenir d'une douleur qui vous est étran-"gère, mon cœur en est si plein!... Ah! "daignerez-vous du moins m'excuser et me "plaindre!... Les dernières volontés de mon "père me mettent dans l'entière dépendance "de mon oncle, mais je ne puis obéir à "l'ordre de revenir à Naples.... Mon père "y reçut le jour, il y vécut vingt ans.... "Tout m'y rappelleroit des souvenirs dé-"chirans!.... Non, je n'irai point!.... Je "suis sûr, Madame, que vous approuverez "cette délicatesse, et que vous engagerez "mon oncle à révoquer un ordre qu'il est au "dessus de mes forces d'exécuter. Obtenez-"moi, Madame, la permission de voyager.... "de fuir..... de m'éloigner de Naples..... "enfin, la liberté de porter loin de l'Italie "une douleur et des regrets que je conser-"verai jusqu'à mon dernier soupir.

"Je suis avec respect, &c.

"Le comte de Belmire".

Je ne puis donner une idée du trouble affreux et de l'effroi que j'éprouvai en lisant cette lettre: il me sembloit qu'il étoit impossible de n'en pas pénétrer le double sens.... D'ailleurs, le Duc étoit le plus défiant et le plus soupçonneux de tous les hommes; mais cependant, ignorant que son neveu eût été à Rome, convaincu que je n'avois jamais pu le voir, il n'eut pas le plus léger soupçon de la vérité. Pour moi, ne pouvant plus renfermer au fond de mon cœur des sentimens qui le déchiroient, j'écrivis le lendemain à la marquise de Venuzi une lettre dans laquelle j'osois enfin me plaindre de mon sort, et gémir sur la funeste passion dont je ne pouvois triompher. La Marquise, dans sa réponse, me questionnoit sur la conduite du Duc; je lui répondis avec franchise, et je ne lui cachai pas que je découvrois chaque jour, dans le Duc, des défauts, des vices, et une certaine férocité de caractère qui ne justifioit que trop l'antipathie que j'avois pour lui. C'est ainsi que, par de nouvelles imprudences, j'achevois de creuser l'abîme entr'ouvert sous mes pas.....

Vers ce temps, je jouis du bonheur de revoir mon père et ma mère, j'étois au moment d'accoucher, ils vinrent à Naples pour mes couches; je donnai le jour à une fille, je demandai et j'obtins la permission de la nourrir: cette douce occupation, tout le temps qu'elle dura, suspendit mes chagrins et me

rendit insensible aux mauvais traitemens du Duc, qui, depuis long-temps, cessoit de se contraindre, et me laissoit voir toute la violence et l'inégalité de son caractère. Le lendemain du jour où j'eus sevré ma fille, le Duc entra chez moi, et me dit qu'il falloit partir dans l'instant pour une terre qu'il avoit à douze lieues de Naples; ma fille étoit auprès de moi, je la pris dans mes bras, et, sans dire une seule parole, je me levai et je suivis le Duc; nous montâmes en voiture, je tenois ma fille sur mes genoux, je la caressois; le Duc gardoit le silence, et pendant toute la route, il parut plongé dans la plus profonde rêverie. En arrivant à son château, nous passâmes sur un pont-levis, le bruit des chaînes du pont me fit tressaillir; dans ce moment, je regardai de Duc. Qu'avez-vous, me dit-il, l'aspect antique de ce château paroît vous surprendre? Quoi donc! croyez-vous entrer dans une prison? Il prononça ces paroles avec un sourire aussi forcé qu'amer, et je remarquai dans ses yeux une joie si cruelle, que j'en fus épouvantée. ... Voulant cacher mon effroi, je penchai ma tête sur celle de ma fille, et je ne pus retenir mes larmes; ma fille les sentant couler sur son visage, se mit à crier, ses cris me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame; je la serrai contre mon sein avec le mouvement de tendresse le plus passionné, et mes sanglots

glots redoublèrent. Dans cet état, je descendis de voiture; le Duc arrachant, pour ainsi dire, ma fille de mes bras, la donna à un de ses gens, et saisissant une de mes mains, il me conduisit, ou plutôt m'entraîna vers le château, me fit monter un escalier au haut duquel nous trouvâmes une longue galerie: le jour commençoit à tomber, la galerie que nous traversions étoit excessivement vaste et sombre; le Duc marchoit d'une vîtesse extrême, lorsque, s'arrêtant tout-à-coup: Vous tremblez, me dit-il, d'où peut venir cette frayeur? N'êtes-vous pas avec un époux que vous aimez, qui doit vous chérir?.... O ciel! m'écriai-je, que signifie cet air sombre, égaré, ce son de voix terrrible!... Venez, venez, reprit-il, nous allons achever cette explication. A ces mots, me portant presque dans ses bras, car je ne pouvois ni le suivre ni marcher, il me traîna hors de la galerie, et me conduisit dans une grande chambre à coucher: je me jetai sur une chaise, et je donnai un libre cours à mes larmes. Il sortit, et revint presqu'aussi-tôt en tenant une lumière quil posa sur une table vis-à-vis de moi, et auprès de laquelle il s'assit. Je n'osois le regarder, respirant à peine, pénétrée de terreur, les yeux baissés, j'attendois en tremblant qu'il rompît le silence.... Toutes mes fautes se retraçoient à-la-fois à ma mémoire; je craignois confusément que

le fatal secret de mon cœur n'eût été pénétré: ce cœur rempli d'une passion criminelle palpitoit d'effroi, et frémissoit devant un juge irrité.... Oh! combien l'innocence m'eût donné de courage! ..... Mais je me sentois coupable, et je n'avois pas la force de supporter des pressentiment affreux, causés sur-tout par mes remords. Enfin, le Duc prenant la parole: C'est assez jouir, dit-il, du trouble secret de votre conscience..... il est temps de porter au comble la confusion qui vous accable..... Lisez ces lettres que j'ai copiées moi-même. .... Alors il me donne un paquet de papiers, et voyant que j'hésitois à le prendre, il en tire une feuille, et lit tout haut. Dès les premiers mots, je reconnus une des lettres que j'avois écrites à la marquise de Venuzi, et dans laquelle je lui parlois sans déguisement et du sentiment qui remplissoit mon ame, et de mon invincible aversion pour le Duc. Ah! je suis perdue! m'écriai-je..... Perfide, reprit le Duc, je n'ai pu faire votre bonheur!.... Je vous avois choisie, préférée, je vous adorois, et vous me haïssiez, et vous vous trouviez infortunée; je vous inspire *une invincible aversion!*.... Ah! je justifierai votre haine.... vous aurez désormais le droit de me haïr!.... Trahi, déshonoré par vous, croyez-vous que je puisse souffrir impunément tant d'outrages?... Arrêtez, interrompis-je, vous pouvez m'accuser,

et me punir sans me calomnier; je suis coupable en effet, mais si je n'ai pu triompher d'une passion malheureuse, du moins votre honneur et le mien sont sans tache, et je n'ai à me reprocher que les imprudens aveux que l'amitié sut m'arracher. Parjure, reprit le Duc avec fureur, en reprenant une des lettres, écoutez votre condamnation, alors il lut la phrase suivante:

"Cet objet, que rien ne peut arracher de "mon cœur, hélas! il est aussi à plaindre "que je le suis moi même! Ne sait-il pas "à quel excès il est aimé!.... Ne sait-il "pas à quel excès je me reproche un aveu qui "me rend aujourd'hui si coupable et si mal-"heureuse!....".

Je ne me rappelai que trop ce passage d'une de mes lettres; je me rappelai parfaitement aussi que, dans aucune de mes lettres, non-seulement je n'avois nommé le comte de Belmire, mais que même je n'avois parlé de lui que d'une manière si vague, qu'il étoit impossible de savoir par ces lettres dans quel temps ou à quelle époque la passion que j'avouois avoit pris naissance; et le Duc, violemment jaloux, dès le commencement de mon mariage, de deux hommes de la Cour de Naples, dont les sentimens pour moi avoient éclaté, ne doutoit pas que l'un d'eux ne fût l'objet que j'aimois.

Cette supposition me rendoit véritablement criminelle à ses yeux; car, d'après la phrase

qu'il venoit de me citer, il sembloit prouvé que j'eusse avoué mes sentimens depuis mon mariage: il falloit, pour me justifier, lui déclarer qu'en lui donnant ma main, mon cœur déjà n'étoit plus à moi; mais je n'ignorois pas combien il méprisoit les femmes, et combien il étoit susceptible de former les plus odieux soupçons; et d'après cette connoissance, l'intérêt même de ma fille me fermoit la bouche; je n'avois quitté Rome que six semaines après mon mariage; le Duc, en apprenant que j'aimois avant de le connoître, n'étoit que trop capable de concevoir d'injurieuses défiances sur la naissance de sa fille..... D'ailleurs, cet aveu pouvoit aussi le conduire à pénétrer l'entière vérité; il pouvoit tout-à-coup se rappeler mille circonstances faites pour l'éclairer, la lettre que j'avois reçue de son neveu, mon trouble en la lisant, ma rougeur toutes les fois qu'il m'avoit prononcé son nom; il pouvoit enfin découvrir les liaison du marquis de Venuzi avec le père du comte de Belmire; en un mot, lui ôter la préoccupation qui fixoit tous ses soupçons à Naples, c'étoit risquer un secret qu'il m'étoit impossible de trahir sans exposer ce que j'amois à toutes les fureurs de son ressentiment, d'autant plus redoutable, que le comte de Belmire dépendoit absolument de lui, puisqu'il n'avoit pas dix-neuf ans, et que le Duc étoit son oncle et son tuteur.

Toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à mon imagination, et me plongèrent dans le plus mortel embarras: ne pouvant me justifier, je n'osois répondre. Le Duc prit mon silence pour l'aveu tacite qui confirmoit son déshonneur et ma honte; alors son emportement n'eut plus de bornes, il se leva, et s'approchant de moi avec un visage enflammé de fureur, et des yeux étincelans: Ainsi donc, dit-il, vous ne pouvez plus rien alléguer pour votre défense ! . . . Hélas! répondis-je, êtes-vous en état de m'entendre?.... Je suis innocente, j'en atteste le ciel. . . . Vous, innocente! interrompit-il; osez-vous le soutenir?..... N'avez-vous pas écrit vous-même que votre amant *sait à qu'elle excès il est aimé?* . . . . . Et cependant, repris-je, en versant un torrent de larmes, je suis innocente, oui, je le suis. . . . . . O monstre d'imposture, s'écria le Duc, frémis de la vengeange prête à tomber sur toi! . . . . A ces mots, prononcés d'une voix menaçante et terrible, je crus entendre l'arrêt irrévocable de ma perte, je me jetai à genoux, et levant les bras au ciel : O Dieu, m'écriai-je, Dieu, mon seul recours, protégez-moi! Levez-vous, me dit alors le Duc avec un ton plus calme, asseyez-vous, et écoutez-moi. J'obéis, en le regardant d'un air timide et suppliant; il fut quelques instans sans parler; ensuite, poussant un profond soupir: Vous devez comprendre, dit-il, à quel point je suis of-

fensé! . . . Vous, qui m'accusiez d'être *féroce et vindicatif;* vous, ingrate, à qui, jusqu'ici, je n'ai donné que des preuves d'amour, vous êtes en droit maintenant de craindre les effets d'un ressentiment si fondé. . . . Cependant. . . . il m'est possible encore de vous pardonner. . . . mais votre sincérité seule peut désarmer ma colère, songez-y; désormais le moindre déguisement vous perdroit sans retour. . . . Je puis me contenter d'une victime. . . Mais il m'en faut une. . . . Nommez-moi, sans hésiter, le vil séducteur qui vous a fait trahir et vos sermens et vos devoirs les plus sacrés. . . . Non, interrompis je, non, je n'ai pas trahi mes sermens ni mes devoirs . . . . Je veux, reprit le Duc en élevant la voix, je veux savoir le nom de votre amant; je vous ordonne de me le dire. Dans cet instant je pressentis toute l'horreur de mon sort; mais, avec mon danger, je sentis mes forces s'accroître; et préférant la mort même à la lâcheté qu'on me proposoit: S'il vous faut une victime, répondis-je, immolez celle que vous tenez en votre pouvoir; faites tomber sur moi toute votre vengeance, car ce nom que vous me demandez vous ne le saurez jamais.

Etonné, confondu de ma hardiesse et de ma fermeté, le Duc reste un moment immobile, il ne trouve point d'expression qui puisse rendre sa rage et son indignation; enfin, éclatant impétueusement: Malheureuse,

dit-il, je ne le saurai jamais!... Ah! je le vois, vous n'avez point d'idée des excès où je puis me porter, vous ne me connoissez point encore!... — Je m'attends à tout, et je suis assez infortunée pour savoir braver la mort. — La mort!... Cesse de te flatter; va, ce n'est pas la mort que je te destine.... Depuis un an, je renferme au fond de mon ame et ma haine et ma fureur; depuis un an, je médite le châtiment de ton infidélité, et tu crois que la vengeance d'un instant pourroit me satisfaire!... Non, tu ne mourras point..... Ta tombe en effet est préparée, mais c'est vivante qu'il y faudra descendre, et tu n'y trouveras point la mort que tu desires.... A cet affreux discours, je sentis tout mon sang se glacer, mes yeux se fermèrent, et je perdis entièrement l'usage de mes sens. En reprenant ma connoissance, je me trouvai dans les bras de mes femmes, je demandai avec empressement celle qui m'étoit le plus attachée, et la seule que j'eusse amenée de Rome; on me répondit qu'elle étoit restée à Naples; je compris que c'étoit par les ordres du Duc, qui sans doute avoit craint un témoin importun et vigilant, et cette circonstance mit le comble à ma terreur.

Je passai le nuit entourée de mes femmes, gênée par leur présence, et redoutant de me trouver seule, n'osant ni me plaindre devant elles, ni les renvoyer, et souffrant intérieu-

rement tous les tourmens que peuvent causer le repentir, l'effroi et l'attente d'une affreuse catastrophe. Sur les six heures du matin, je demandai qu'on me conduisît dans l'appartement de ma fille; elle dormoit encore; je renvoyai ses femmes, et je m'assis auprès de son berceau : sa vue, loin d'adoucir mes peines, les accrut encore. Hélas! chère enfant, dissois-je, tu dors paisiblement, tu goûtes les douceurs du repos, tu ne peux ni sentir, ni partager les chagrins déchirans de ta malheureuse mère!... Je te vois peut-être pour le dernière fois.... O! reçois mes plus tendres bénédictions!... O Dieu! poursuivis-je en me jetant à genoux, je me résigne à mon affreuse destinée, mais que ma fille soit heureuse!... qu'elle vive innocente et paisible!... S'il est vrai qu'on ait la barbarie de me l'arracher, grand Dieu! protégez-la, tenez-lui lieu de sa mère!...

A ces mot, des sanglots redoublés me coupèrent la parole; dans cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et le Duc parut. Je frémis en le voyant, mes larmes s'arrêtèrent, je me levai, et ne pouvant me tenir sur mes jambes, je retombai dans le fauteuil. Eh bien! dit le Duc, la réflexion vous a-t-elle rendue plus raisonnable? Sentez-vous enfin tout ce que vous risquez en résistant à mes volontés?... Un profond soupir fut toute ma réponse.... Ce nom que je vous ai demandé, reprit-il, êtes-

vous encore décidée à ne jamais me le dire? ... Je levai les yeux au ciel, et je continuai toujours à garder le silence.... Je veux une réponse positive, dit le Duc, *me le nommerez-vous ou non*?... Je ne le puis, répondis-je.... Ah! s'écria le Duc, c'est ta sentence que tu prononces!... Regarde cet enfant, et dis-lui un éternel adieu.... Non, interrompis-je, vous n'aurez point la barbarie de m'en séparer.... Ah! laissez-moi ma fille! que du moins je puisse la voir quelque fois, et je supporterai sans murmure tout ce que votre haine voudra m'imposer. ... Eh quoi donc! votre cœur est-il en effet inaccessible à la pitié? ... Ah! s'il étoit vrai, quel que soit le sort que vous me prépariez, vous seriez encore plus à plaindre que moi!... Mais je ne puis le croire.... Non, vous ne m'arracherez point ma fille pour toujours!... Dans ce moment, ma fille se réveilla, elle ouvrit les yeux, et, regardant son père, elle sourit, et leva vers lui ses deux petites mains presque jointes. Hélas! dis-je, elle semble vous implorer pour moi. O ma fille! ma chère fille, que ne sais-tu parler, tu fléchirois ton père!... Alors je voulus la prendre dans mes bras; mais le Duc la saisissant: Laissez-la, dit-il, elle n'est plus à vous.... Ah! m'écriai-je, arrachez-moi la vie ou rendez-moi ma fille!... Faut il, pour vous fléchir, tomber à vos genoux? ... vous m'y voyez.... En dissant

ces paroles, je me précipitai à ses pieds, je les arrosai de larmes, j'embrassai ses genoux.... Rien ne coûtoit à mon orgueil, je demandois ma fille.... Le barbare parut jouir de mon abaissement, il me contempla un instant dans cette situation, ensuite il me repoussa avec fureur, et fit quelques pas vers la porte; je me traînai toujours sur mes genoux, en criant: *Ma fille! ma fille!*... L'enfant, d'un air effrayé, fit un cri plaintif en me tendant les bras.... Elle sembloit me dire un douloureux adieu.... Hélas! au même instant, je la perdis de vue; le Duc sortit impétueusement de la chambre, et me laissa au comble du désespoir.

Au bout d'un moment, il revint et me força d'aller dans mon appartement; alors, composant son visage: Vous me croyez, dit-il, un cœur impitoyable, et cependant.... Il s'arrêta et baissa les yeux, ces yeux dont le regard sinistre et farouche auroit pu découvrir son horrible artifice.... J'étois en son pouvoir, j'ignorois ses affreux projets, je ne lui voyois aucun intérêt à dissimuler; je n'avois que dix-huit ans, je crus qu'en effet il se reprochoit l'excès de sa cruauté, et que du moins il adouciroit la vengeance qu'il avoit méditée d'abord; un rayon d'espoir vint ranimer mon cœur: je reparlai de ma fille, le Duc m'écouta d'un air sombre, mais sans témoigner de colère; il feignit même d'éprouver un attendrissement qu'il vouloit ca-

cher; il me fit entendre que sa passion pour moi causoit seule les fureurs auxquelles il s'étoit livré, et il finit par me dire que si je prenois soin de ma santé, je pourrois revoir ma fille. Une espérance si chère me fit oublier tout ce que j'avois souffert. Voyant le Duc moins cruel, je me trouvai plus coupable, je sentis qu'en effet il devoit me haïr, et que, d'après mes lettres, il pouvoit me croire véritablement criminelle; enfin, j'excusai ses fureurs, je fus profondément touchée de la compassion qu'il me laissoit entrevoir; et tandis que le repentir le plus sincère faisoit couler mes larmes, le cruel auteur de mes maux s'applaudissoit en secret du succès de ses noirs artifices, et préparoit tout pour ma perte.

Cependant une fièvre assez considérable, causée par des chagrins si violens, me força de me mettre au lit. Le Duc parut alors éprouver la plus vive inquiétude, il dépêcha un courrier à Naples, et en fit venir deux médicins; il ne quitta plus le chevet de mon lit; il me donna, devant mes femmes, les plus grand témoignages de tendresse, me dit en particulier tout ce qui pouvoit me persuader que sa passion l'importoit sur son ressentiment, et il m'assura positivement que je reverrois ma fille aussi-tôt que je serois sans fière. A cette promesse, j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait souffrir, je saisis une de ses mains, je la serrai dans les miennes,

et j'arrossai des larmes de la reconnoissance cette main barbare qui devoit, dans quelques heures, m'entraîner et me précipiter au fond d'un horrible cachot. Les médicins assurèrent que ma maladie n'étoit point dangereuse, et pressés de retourner à Naples, ils partirent au bout de deux jours. Le matin même de leur départ, le Duc affecta un redoublement d'inquiétude sur mon état; et quoique je n'eusse plus de fièvre, il me força de rester dans mon lit. Comme il avoit obligé toutes mes femmes à me veiller les trois jours précédens, elles étoient accablées de lassitude, il les envoya se reposer pour la journée entière, déclarant qu'il me garderoit, avec un de ses valets-de-chambre et une vieille femme, concierge du château. Ces deux témoins n'étoient pas choisis sans dessein; il leur donna la préférence sur tous les autres, parce qu'il les connoissoit pour être l'un et l'autre aussi crédules que bornés. Les rideaux de mon lit étoient tirés; je me croyois toujours gardée par mes femmes, lorsqu'à midi je m'apperçus que je n'avois dans ma chambre que les deux personnes dont je viens de parler; j'en témoignai ma surprise: le Duc s'approcha de mon lit, en me disant que je n'en serois pas moins bien servie, et qu'il ne me quitteroit point. Eh! pourquoi donc, reprisje avec émotion?... je ne suis pas plus mal... A cette question, pour toute réponse,

il me pria de ne point parler et de tâcher de me tranquilliser, et il s'assit au chevet de mon lit. Sans savoir pourquoi, je me sentis troublée, et mes yeux se remplirent de pleurs: le Duc parut inquiet, agité, et je remarquai sur son visage une altération extraordinaire.

Vers les trois heures après midi, il me demanda mon bras, je le lui donnai en tremblant, il me tâta le pouls, et tout-à-coup il fut vers mes deux gardes, et tout haut il dit au valet-de-chambre de courir aux écuries, d'envoyer un courrier à Naples chercher un médecin, et à la vieille femme, d'aller chercher le chapelain et de l'amener. Après avoir donné ces ordres, il ajouta d'un ton désespéré: *Elle se meurt! elle se meurt!*... Qu'on se figure, s'il est possible, l'excès de ma surprise et de mon effroi.... Mon premier mouvement fut de me lever, de fuir, mais je retombai sans force sur mon lit, avec un battement de cœur qui m'ôtoit la respiration, et une terreur qui me glaçoit et me rendoit immobile. Mes deux gardes, après avoir reçu chacun une commission qui les éloignoit au moins pour trois quarts-d'heure, partent, et je me trouve seule avec le Duc. Alors il s'approche de moi, et me présentant une tasse: Tenez, dit-il d'une voix étouffée prenez cette boisson.... A ces paroles, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, une sueur froide inonda mon visage; je crus être aux derniers instans de ma vie, car je

ne doutois point qu'il ne m'effrît du poison. ... Buvez donc, reprit-il ... Ah! répondis-je, que me donnez-vous?... — Ce qu'il faut que vous preniez....— Laissez-moi donc le temps d'implorer la miséricorde éternelle.... — Qu'osez-vous soupçonner? M'accusez-vous d'un crime?....— Hélas! j'accuse sur-tout mon imprudence et ma destinée. ... O mon Dieu! continuai-je en joignant les mains, pardonne-moi, pardonne à mon persécuteur, console ma mère, mon père, et protége mon enfant! Après cette courte prière, je sentis tout mon courage se ranimer, j'osai croire que ma résignation me rendoit digne de paroître devant Dieu, je jetai sur le Duc un œil assuré: il étoit pâle, interdit et tremblant; il balbutia quelques mots entrecoupés, et d'une main soulevant ma tête, de l'autre il approcha le vase de de mes lèvres; alors, sans résitance, je bus toute la liqueur qu'il me présentoit, et, croyant avoir reçu la mort, je retombai sur mon oreiller, ayant fait entièrement le sacrifice de ma vie.

Quelques minutes après, mes yeux appesantis se fermèrent, un engourdissement total m'ôta jusqu'à la faculté de parler et de penser, et je tombai dans le sommeil léthargique le plus profond. Au bout d'une demi-heure, la vieille femme et le valet-de-chambre revinrent. Le Duc, les cheveux en désordre, le visage baigné de larmes, courut au-devant

d'eux, et leur dit que je venois d'expirer; il les ramena dans ma chambre, afin, ajouta-t-il, d'acquérir la confirmation de son malheur, ou de me secourir si j'avois encore quelques restes de vie. Il s'approcha de mon lit; ayant eu le soin d'en fermer les rideaux, et de rendre ma chambre extrêmement obscure, il feignit de me donner tous les secours imaginables; ensuite il parut se livrer au plus violent désespoir.

Le chapelain arriva, il lui ordonna de réciter les prières pour les morts: pendant ce temps, mes femmes réveillées et tous les domestiques accoururent; le Duc étoit à genoux à mon chevet; mes deux gardes contoient à toute la maison rassemblée tout ce qu'on avoit tenté pour essayer de me rappeler à la vie. Après ce récit, le Duc entr' ouvrit un instant mes rideaux, on me vit pâle et sans mouvement, et personne ne douta de ma mort. Le Duc fit retirer tout le monde dans la chambre prochaine, il resta dans la mienne, et garda avec lui le chapelain, vieillard âgé de quatre-vingts ans; il fit continuer les prières des morts jusqu'à minuit; alors il envoya tous ses gens se reposer; il déclara qu'il ne me feroit ensevelir que le lendemain au soir, et que ne pouvant s'arracher d'auprès de moi, il y passeroit le reste de la nuit; il ferma toutes les portes de mon appartement; il établit le chapelain et mes deux gardes dans une anti-chambre

séparée de ma chambre par trois grandes pièces; il leur dit qu'il ne me quitteroit qu'à sept heures du matin, et qu'il vouloit rester seul chez moi, afin, ajouta-t-il, de n'être distrait ni dans sa douleur ni dans ses prières. Toute la maison, excédée de fatigue et de veilles, profita avec empressent de la permission d'aller se reposer; tout le monde dormit profondément à quatre heures après minuit, lorque, sortant par degrés de ma léthargie, je me réveillai. En ouvrant les yeux, et reprenant l'usage de mes sens, j'apperçus le Duc debout à côté de mon lit; sa vue me fit tressaillir, quoique cependant je n'eusse aucun souvenir de tout ce qui m'etoit arrivé; ensuite, le regardant fixement, je me rappelai confusément qu'il étoit irrité contre moi, j'éprouvai un mouvement de frayeur, je détournai la tête, et voulant me recueillir, afin de rappeler les idées du passé, mille images vagues et fantastiques s'offrirent à mon imagination, et je tombai dans une rêverie stupide qui fut suivie d'une espèce d'assoupissement; alors le Duc me fit respirer une eau spiritueuse, et avaler quelques gouttes d'une liqueur qui me ramina entièrement. Je me soulevai, je regardai autour de moi avec surprise; mes idées se débrouillant peu à peu, je me rappelai que j'avois cru prendre du poison, et je doutois presque de mon existence.... O quel miracle me rend à la

la vie, m'écriai-je enfin! Vous n'avez éprouvé qu'une vaine terreur, dit le Duc, calmez-vous, et banissez ces craintes outrageantes. Je n'osai répondre, j'entr'ouvris mon rideau, je regardai dans la chambre, et voyant que j'étois seule avec le Duc, je fus d'autant plus effrayée, que j'avois repris toute ma connoissance. Pourquoi donc, lui demandai-je, me veillez-vous? Vous le saurez, répondit-il; levez-vous maintenant.

A ces mots, il me présente une robe, il m'aide à la passer, et me soutenant dans ses bras, il me conduit ou plutôt me porte dans un fauteuil. Comme il me vit également foible et tremblante, il me fit prendre encore de la liqueur dont j'avois déjà bu; et après un moment de silence: Je ne vous cacherai rien à présent, me dit-il; la boisson que vous prîtes hier étoit un breuvage assoupissant.... — Et pourquoi?... — Ecoutez-moi sans m'interrompre. Vous m'avez trahi, déshonoré; je vous offrois votre pardon, vous l'avez refusé; convaincue d'infidélité, vous nourrissez toujours au fond de l'ame une passion criminelle; ma colère et mes menaces n'ont pu vous décider à me déclarer le nom de votre amant; vous avez cru peut-être que ma considération pour votre famille m'empêcheroit de vous arracher votre fille, et de vous priver de la liberté; vous pensiez sans doute (car il n'est point

de crime dont votre haine ne me juge capable), vous pensiez que le seul moyen que j'eusse de me venger de vous, étoit d'attenter en secret à votre vie, et cette *invincible aversion* que vous avez pour moi vous déterminoit facilement à mourir! . . . Mais sachez enfin que vous vivrez, et que vous serez pour jamais soustraite à vos parens, à vos amis, à vos domestiques, au monde entier!... O ciel! m'écriai-je; et croyez-vous, cruel! que je ne sois redemandée ni par un père tendre ni par la meilleure des mères?... Ils recevront demain, reprit le Duc, la fausse nouvelle de votre mort. ... — Grand Dieu! ... Et comment pourrez-vous?... — J'ai déjà annoncé votre mort dans ce château; durant votre assoupissement, tous mes gens vous ont vue. ... Hélas! interrompis-je en fondant en larmes, je n'existe donc plus que pour vous? ... Ah! je vois à présent toute l'horreur de ma destinée! . . . — Vous ne savez pas tout encore, dit le Duc; apprenez que j'ai dans ce château de vastes souterrains inconnus à tout le monde, le jour n'y pénétra jamais. . . . O Dieu! m'écriai-je, c'en est donc fait, je suis perdue sans ressource!... Non, reprit le Duc, votre sort est encore dans vos mains; je puis aller dans un moment réveiller mes gens, et déclarer que vous n'étiez qu'en léthargie; je n'ai point fait partir ma lettre pour votre père, je puis encore vous faire reparoître et vous pardon-

ner.... Je n'exige de vous qu'un mot, un seul mot.... Il me faut une victime, je vous l'ai dit.... Nommez-moi votre amant, et vous rentrez dans tous vos droits, et je vous rends au monde, à la vie!... Que me proposez-vous, interrompis-je?... De livrer à votre ressentiment un objet, je vous le répète, qui ne vous a point outragé!... Ah! je serois indigne de vivre si j'avois la lâcheté d'y consentir!... Pensez-y bien, dit le Duc, en me lançant un affreux regard; encore un refus, et je vous traîne dans la demeure ténébreuse d'où rien ne pourra vous arracher. Il faut que demain votre père, votre mère se désespèrent de votre perte, ou se réjouissent de votre convalescence; demain vous reverrez votre fille et le jour, ou vous serez à jamais privée de la lumière et gémissante au fond d'un horribble cachot; demain enfin l'on vous verra dans ce château, jouissant d'une santé parfaite, ou l'on fera vos funérailles.... Songez-y; ce moment passé, plus d'espoir de pardon, en vain votre repentir l'imploreroit, je n'aurois plus la possibilité de vous l'accorder.

A ce discours pressant et terrible, je me lève éperdue, je tourne avec effroi mes yeux du côté de la porte, et poussant un cri lamentable: Eh quoi! m'écriai-je, suis-je donc abandonnée de l'univers entier!... Ma fille! je vivrois, et je ne la reverrois plus!...... Mon père, ma mère, demain vous pleure-

riez ma mort!...... Ma fille!... Ah! laissez-moi voir ma fille encore une fois!...... Dites un mot, répondit le Duc, et dans un quart-d'heure votre fille sera dans vos bras. A ces mots, je sentis mon cœur se déchirer, je gardai le silence un moment, je pensai que le comte de Belmire étoit absent, qu'il ne devoit revenir que dans un an; que, pendant cet espace, il me seroit facile de le faire prévenir; que d'ailleurs, un aveu naïf feroit connoître mon innocence; mais tout-à-coup songeant à la cruauté de mon persécuteur, je rejetai promptement cette légère tentation. Qui m'assuroit qu'un tel aveu pût me rendre et ma fille et ma liberté? Ne devois-je pas croire au contraire que le Duc, certain de ma haine, ne renonceroit point à la vengeance qu'il avoit méditée, ou que du moins il se contenteroit d'en adoucir l'inhumaine rigueur?, Et, dans se doute, pouvois-je être tentée de livrer à sa fureur l'objet que j'aimois?... Toutes ces reflexions se présentèrent à mon esprit avec une extrême rapidité; le Duc crut que je balançois, il me pressa de nouveau, en ajoutant: Le jour bientôt va paroître, il est temps de vous décider; je vais réveiller mes gens, et leur annocer que vous vivez, ou je vais vous conduire dans votre tombe. Parlez.... voulez-vous me nommer l'auteur de vos maux et des miens? A cette question, je levai les yeux au ciel, et rassemblant toutes mes

forces: Je ne le puis, répondis-je.... Que dites-vous, malheureuse!... interrompit le Duc. Non, repris-je, perdez cette espérance, je ne le nommerai jamais. Perfide! s'écria le Duc, ainsi donc tu préfères ton amant à ta fille, à la liberté, à la vie!... à l'univers! Tremble maintenant..... L'instant de la vengeance est arrivé enfin!....

Comme il achevoit ces mots, il voulut me saisir par le bras; pénétrée d'épouvante et d'horreur, je m'échappai, je courrus à l'autre bout de la chambre, et passant mes deux bras autour d'une des colonnes de mon lit, je m'y attachai fortement; en faisant ce mouvement, ma coiffure de nuit se détacha, et mes cheveux tombèrent sur mes épaules. Le Duc qui venoit à moi s'arrêta; il parut surpris, frappé, et me regarda un instant en silence; ensuite, m'arrachant de la colonne, il me porta vis-à-vis d'une glace: Infortunée, dit-il, contemple pour la dernière fois cette beauté que d'affreuses ténèbres vont cacher pour toujours!... Lève les yeux, regarde-toi.... Ne sois pas plus barbare que je ne le suis moi-même.... Songe à ta jeunesse, à tes charmes, prends pitié de ton sort. ... Tu pourrois encore le changer!... Alors je ne pus me défendre de jeter sur la glace un regard craintif et languissant. Je fermai les yeux aussi-tôt, et je sentis quelques larmes s'échapper à travers mes paupières.... Eh bien! reprit le Duc, êtes-vous toujours

inébranlable?... Ah! répondis-je, ne m'avez-vous pas vainement offert de revoir ma fille! ... A peine eus-je prononcé ces paroles, que le Duc, transporté de rage, m'enleva dans ses bras, et m'emporta hors de la chambre. ... Je n'opposai nulle résistance, l'excès de ma terreur me rendoit immobile et muette; après avoir traversé deux ou trois pièces, il me fit descendre un petit escalier dérobé, et je me trouvai dans une grande cour, au bout de laquelle étoit une porte que le Duc ouvrit; nous sortîmes, et je vis que nous étions dans le jardin; dans cet instant, le Duc s'appercevant que le jour paroissoit: Cette aurore, dit-il, est la dernière que tes yeux verront jamais!... Je me jetai à genoux, et levant la tête vers le ciel: O Dieu! m'écriai-je, Dieu qui connoissez mon innocence, souffrirez-vous que je sois enterrée vivante, et privée pour jamais de la clarté des cieux?... Comme je disois ces mots, le Duc m'entraîna vers un rocher à vingt pas de nous, et posant une clef derrière une énorme pierre, tout-à-coup une espèce de trape s'abattit.... Je frémis.... Le Duc s'arrêta: Ce moment vous reste encore, me dit-il, voici votre tombe, elle n'est qu'entr'ouverte.... Repentez-vous enfin, montrez-moi vos remords par un aveu sincère, et je suis prêt à vous pardonner. Vous croyez peut-être, continua-t-il, qu à l'instant de consommer ma juste vengeance, j'en crains les suites

pour moi-même, mais je la médite depuis long-temps; tout est prévu, et rien ne peut m'arrêter.

Alors il entra dans l'affreux détail de toutes les précautions qu'il avoit prises; il m'apprit qu'il avoit fait faire une figure de cire pâle et livide qu'il placeroit dans mon lit, et que, sous le prétexte de vouloir remplir un acte de piété, il l'enseveliroit, avec l'aide de la vieille femme dont j'ai déjà parlé, sans être obligé de mettre cette femme dans sa confidence, qui ne seroit que spectatrice et témoin de cette action. Enfin, ajouta-t-il, acceptez-vous le pardon que je daigne vous offrir encore pour la dernière fois? Parlez, sacrifiez votre amant à mon ressentiment, apprenez-moi son nom, ou renoncez pour jamais à la liberté, au monde, à la lumière. A ces mots, je tendis les bras vers le soleil naissant, comme pour lui dire un éternel adieu; le ciel, chargé de nuages brillans et majestueux, offroit l'aspect le plus imposant; cette contemplation éleva mon ame, et me rendit tout mon courage; je jetai avec mépris mes regards sur la terre, et me tournant vers le Duc: Prenez votre victime, lui dis-je d'un ton ferme..... Au même instant il m'entraîne, mon cœur palpite avec violence, je tourne la tête pour voir encore une fois le jour que j'abandonne pour jamais; nous descendons dans une obscure caverne, mes jambes tremblantes ne peuvent me soutenir; agitée par

d'affreuses convulsions, je me débats dans les bras de mon cruel persécuteur, et je tombe à ses pieds sans mouvement et sans connoissance. J'ignore combien de temps je restai dans cet état. Hélas! je ne devois revenir à la Vie que pour abhorrer une si funeste existence! Comment dépeindre l'horreur dont je fus saisie, lorsqu'en ouvrant les yeux, je me trouvai seule dans ces vastes souterains, environnée d'épaisses ténèbres, et couchée sur des nattes de paille!..... Je pousse un cri plaintif, et du fond de la caverne, l'écho, en le répétant, me fait trassaillir et redouble encore l'épouvante et la terreur qui m'oppressent! O Dieu! m'écriai-je, violà donc désormais la seule voix qui me répondra, le seul son que j'éntendrai!.... Cette idée me fit répandre un déluge de larmes.....

Dans ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma prison, et le Duc parut, une lanterne à la main; il posa à côté de moi une cruche remplie d'eau et un pain: Voici, dit-il, quelle sera désormais votre nourriture, vous la trouverez chaque jour dans le tour que vous voyez vis-à-vis de vous; je vous l'apporterai moi-même, je la mettrai dans ce tour, et je ne rentrerai plus dans cet affreux cachot (*). A ces mots je regardai

(*) La malheureuse duchesse de C*** reçut aussi dans la suite, assez régulièrement, par ce même tour, du linge et quelques vêtemens, lorsqu'elle en avoit un indispensable besoin.

autour de moi, je vis une caverne immense dont l'œil ne pouvoit embrasser toute l'étendue; la partie que j'occupois étoit tapissée de grosses nattes de paille, afin de préserver du froid et de l'humidité, car la barbarie qui me précipita dans cette horrible demeure, avoit pris aussi toutes les précautions qui pouvoient m'y conserver la vie.... Après avoir considéré, en frémissant, tout ce qui m'entouroit, je me retournai vers mon cruel geolier; et faisant éclater enfin une haine si longtemps cachée et si fondée dans ce moment, j'osai lui reprocher l'excès de sa barbarie, et lui peindre toute l'horreur et tout le mépris qu'il m'inspiroit. Il m'écouta quelque temps avec une fureur concentrée; ensuite, ne pouvant plus se contenir, il se livra à l'emportement le plus terrible, et tout-à-coup il me quitta brusquement. Depuis ce jour, il n'entra plus dans ma prison; lorsqu'il venoit m'apporter ma nourriture, il frappoit au tour jusqu'à ce que j'eusse répondu, et il s'en alloit sans proférer une seule parole.

Je me repentis bientôt d'avoir, par mes reproches, augmenté encore, s'il étoit possible, sa haine et son ressentiment: je me ressouvins qu'il étoit le père de ma fille, que cet enfant si cher étoit entre ses mains; d'ailleurs, malgré l'horreur de ma situation, l'espérance n'étoit point encore absolument anéantie dans mon cœur; plus j'y réfléchis-

sois, moins il me sembloit vraisemblable qu'il eût en effet le projet de me retenir à jamais dans cette affreuse captivité; je me flattois même qu'il n'avoit annoncé ma prétendue mort ni dans sa maison, ni à ma famille; qu'il avoit trouvé quelqu'autre moyen de me soustraire à leurs recherches, et qu'il s'étoit réservé la possibilité de me faire reparoître quand il le voudroit. Comment pouvois-je imaginer enfin qu'il eût pu s'imposer à lui-même la pénible nécessité de m'apporter tous les deux jours les choses nécessaires à la vie, et par conséquent qu'il se fût réduit au triste esclavage de ne pas s'absenter de son château plus de deux ou trois jours, puisqu'il étoit mon seul geolier, et qu'il n'avoit mis personne dans sa confidence?... Hélas! je ne croyois pas que la haine, pour se satisfaire, fût capable de s'imposer des chaînes que l'amour le plus passionné porteroit à regret!.... D'après mes réflexions, je parvins à me persuader qu'il mettroit un terme à sa vengeance; et remplie de cette idée, toutes les fois qu'il frappoit au tour, je lui parlois; et quoiqu'il ne me répondît point, j'implorois sa compassion, et je l'assurois de mon innocence. Comme j'étois absolument privée de la lumière, je ne puis dire combien de mois, combien de temps je conservai l'espérance, mais enfin je la perdis; alors la raison m'abandonnant entièrement, j'accusai la providence, je mur-

murai contre ses décrets éternels; mon ame abattue, flétrie par la douleur, perdit sa force et ses principes, et je tombai dans le plus sombre et le plus funeste désespoir. J'osai croire que l'excès de mon malheur me donnoit le droit de disposer de ma vie, comme si l'on pouvoit rompre un lien sacré, parce qu'il cesse d'être agréable!..... Décidée à mourir, je fus près de deux jours sans prendre de nourriture et sans l'aller chercher au tour; en vain le Duc frappoit et m'appeloit, je m'obstinois à ne lui pas répondre; enfin, il entra dans ma prison: quand il parut, sa lanterne à la main, malgré l'horreur que m'inspiroit sa présence, je sentis un mouvement de joie en revoyant de la lumière, mais je ne lui parlai point; il m'offrit d'adoucir ma captivité, de me donner de la lumière, des livres, une meilleure nourriture, si je voulois enfin lui dire ce nom si souvent demandé. A cette proposition, je le regardai fixement avec le plus profond mépris: Maintenant, lui dis-je, que vous avez rompu tous les liens funestes qui nous unissoient, mon cœur est libre, il se livre sans remords aux sentimens qu'il a jadis vainement combattus..... Cet objet, dont vous ne me demandez le nom que pour l'immoler à votre ressentiment, je l'aime plus que jamais, mon dernier soupir sera pour lui.... Jugez à présent si je vous le dénoncerai!... Ainsi donc, reprit le Duc,

tout sentiment de religion est éteint dans votre ame?.... Vous nourrissez au foud du cœur une flamme adultère, et vous renoncez à la vie?.... Barbare, interrompis-je, suis-je encore votre femme? Osez-vous le dire, vous qui m'avez précipitée dans cet abîme, vous qui portez mon deuil?.... Il est vrai, je n'ai plus le courage de supporter la vie, mais ce Dieu qui nous entend et qui nous juge, ne punira que vous du désespoir où vous me réduisez.... Dans l'état où je suis, si je commets un crime, vous seul en serez responsable..... Nul être vivant ne peut entendre mes plaintes et mes cris!..... Mais quel antre profond, quelles épaisses voûtes peuvent dérober à l'Éternel les gémissemens du foible injustement opprimé?..... Tremblez, il nous voit, il m'excuse, il est prêt à me pardonner!.... et son bras vengeur est levé sur vous....

A ces mots, le Duc frémit, et me regarda d'un air égaré; je jouis un moment du plaisir d'avoir rempli d'épouvante et de remords son ame aussi foible que féroce. Pâle, interdit, troublé, les yeux baissés, il garda quelques instans un farouche silence; enfin, prenant la parole: N'imputez, dit-il, qu'à vous-même les maux dont vous gémissez.... vous étiez criminelle, j'en ai les preuves certaines, vous n'avez pu les désavouer, et cependant je ne vous ai punie qu'après vous avoir cent fois offert votre grace; je vous

propose encore d'adoucir votre châtiment, et vous me refusez! Oui, si vous l'eussiez voulu, malgré votre infidélité, malgré votre haine pour moi, vous seriez encore dans mon palais, vous y verriez votre fille!... O ma fille, interrompis-je, hélas! vit-elle encore? Qu'est-elle devenue?....— Elle est avec votre mère. — Elle n'est plus dans vos mains, est-il bien vrai?..... — Alors le Duc, voyant que cette idée me ranimoit, tira de sa poche une lettre de ma mère, et me permit de la lire. Cette lettre, que j'arrosai de larmes, étoit conçue dans ces termes:

"Ma petite-fille est arrivée hier au soir....
"Oh! comment vous depeindre tous les sen-
"timens qui ont déchiré mon cœur en l'em-
"brassant!.... Vous me la donnez, elle est
"à moi, je sens que déjà je l'aime avec ex-
"cès, elle pourra m'attacher à la vie, mais
"non me consoler!... Hélas! maintenant puis-
"je, sans éprouver d'affreuses inquiétudes,
"jouir du bonheur d'être mère encore? A-
"près la perte que j'ai faite, est il sur la
"terre un bien sur lequel j'ose compter?...
"J'irai vous voir et vous mener votre fille l'été
"prochain, nous passerons deux mois avec
"vous; puisque vous ne pouvez vous arra-
"cher du triste séjour que votre douleur vous
"rend si cher, j'aurai le courage d'aller
"vous y chercher..... Je verrai ce suberbe
"monument que votre amour élève à la mé-
"moire d'un objet si digne de nos regrets!

"…. Peut être trouverai-je auprès de vous "le terme de mes peines!….. Eh! quoi donc, "seroit-il possible qu'une mère, sans mourir, "pût embrasser le tombeau de sa fille?….. "Cependant je veux vivre….. la religion me "l'ordonne, la nature même m'en impose la "loi; je vivrai pour l'enfant que vous dai-"gnez me confier. Ah! comment reconnoî-"trai-je jamais un tel bienfait, un tel sacri-"fice! A quel point vous devez la chérir, "cette enfant! Hélas! elle a tous les traits "de sa mère, elle en a tous les charmes; "c'est me rendre ma fille dans son enfance! "…. O trop flatteuse illusion!…. Malheu-"reuse mère, tu n'as plus de fille, et l'ex-"cès de ta douleur ne peut te délivrer de la "vie!…."

A peine eus-je achevé cette lettre, que me jetant à genoux: Dieu! m'écriai-je, ma fille est dans les bras de ma mère! Cette tendre mère consent à vivre pour ma fille! O Dieu, je te bénis, tu n'as frappé que moi!…. Eh bien! je me soumets enfin à mon sort, pardonne-moi des murmures insensés, rends heureux tout ce que j'aime, et prolonge à ton gré ma pénible existence. …. En achevant ces mots, je retombai sur ma paille, car j'étois si foible que je ne pouvois me soutenir; le Duc saisit cet instant pour m'offrir quelques alimens que je pris au moment même, ensuite il me quitta; et depuis cette époque, je ne l'ai jamais revu.

Cependant, fidelle au vœu que j'avois formé, je pris soin de ma vie; l'idée que mes prières et ma résignation attireroient sur ma mère et sur ma fille toutes les bénédictions du ciel, cette idée consolante eut le pouvoir de ranimer et de soutenir mon courage: le souvenir de mes fautes devint ma peine la plus réelle. Hélas! disois je, tous mes malheurs sont mon ouvrage; j'ai manqué de confiance en ma mère; en cessant de la consulter, je me suis égarée: fille ingrate et coupable! le ciel, pour me punir aveugla mes parens dans leur choix; l'époux qu'ils me donnèrent ne pouvoit faire mon bonheur; cependant, sans de nouvelles fautes, les sentimens de la nature auroient pu me rendre heureuse; mais loin de chercher à triompher d'une passion criminelle, je la nourrissois en secret, et j'osai même, dans les lettres imprudentes qui m'ont perdue, en parler, en peindre toute la violence, et me plaindre en même temps de l'époux que j'outrageois!....

Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes, cependant je trouvois une sorte de douceur à pleurer sur mes fautes, j'aimois à les sentir aussi vivement: en gemir, c'est les expier. Le remords d'un crime doit flétrir l'ame, mais le repentir d'une foiblesse involontaire n'a rien de déchirant ni d'amer; ce sentiment vertueux nous console de nos fautes, et nous racommode avec nous-mêmes. Dénuée de tout,

séparée de l'univers, mon cœur, fait pour aimer, se livra bientôt tout entier à la passion sublime qui pouvoit seule me rendre la vie supportable; la religion me fit connoître et goûter toutes les consolations inépuisables qu'elle peut offrir; insensiblement elle bannit de mon ame cet amour infortuné, le plus grand de mes maux; elle sut enfin me donner tout ce que la sagesse humaine et la seule philosophie ne pourroient procurer, le courage de supporter, sans désespoir et sans murmures, neuf ans de captivité dans un cachot impénétrable au jour!... J'avouerai cependant que j'éprouvai, dans les deux ou trois premières années, des peines dont le seul souvenir me fait frémir encore. Le temps où je supposai (d'après le calcul que j'en avois pu faire) que ma mère et ma fille devoient être arrivées dans ce même château où j'étois prisonnière, ce temps s'écoula pour moi d'une manière bien douloureuse, et forme l'époque la plus cruelle de ma captivité. Mon cœur se déchiroit en pensant que ma mère et ma fille étoient si près de moi, sans qu'il me fût possible de conserver l'espoir de les revoir jamais!.... O ma mère! m'écrois-je, vous gémissez de ma mort, et j'existe!.... Et quelle main, grand Dieu! choisissez-vous pour essuyer vos larmes! c'est dans le sein de mon persécuteur, de mon bourreau, que vous

vous les répandez!.... Ah! ce n'est point où l'on vous conduit qu'est ma tombe! Hélas! vous la foulerez aux pieds sans la connoître, vous verrez d'un œil sec ces rochers qui la cachent!.... Peut-être, dans le silence de la nuit, ne pouvant goûter les charmes du sommeil, viendrez-vous errer autour de ma caverne! Peut-être, en cet instant même, êtes-vous assise près de cette trappe affreuse qui ne s'ouvrira plus pour moi!.... Ah! s'il est vrai, sans doute vous pensez à votre malheureuse fille, vous la pleurez, et vous ne pouvez entendre ses cris et sa voix qui vous appelle!....

Ces idées déchirantes m'arrachoient l'ame, et souvent troubloient ma raison : à ces cruels accès de douleur, succédoit une espèce d'anéantissement stupide, plus affreux peut-être que le désespoir même; mais à mesure que la piété se fortifia dans mon cœur, ces violens transports s'affoiblirent, je trouvai dans la prière des consolations inexprimables; toutes les méditations, qui communément attristent les hommes, étoient pour moi les plus agréables sujets de rêverie. Avec quel plaisir je réfléchissois à la briéveté de la vie! avec quelle sérénité j'envisageois la mort! .... L'être le plus heureux, me dissois-je, est-il jamais pleinement satisfait de ce bonheur foible et fragile qu'on peut goûter sur la terre? Il est moins occupé des biens qu'il

possède que de ceux qu'il attend; au sein de sa félicité trompeuse, son imagination se plaît à s'égarer dans l'avenir. Mais qu'importe que sa distinée soit fortunée ou malheureuse! Qu'importe que ses espérances soient satisfaites ou trompées! Ne formera-t-il pas toujours de nouveaux desirs?... Sait-il jouir du présent, sait-il s'en contenter?..... Pourquoi donc regretterois-je avec tant d'amertume tous les biens dont je suis privée, puisqu'enfin ils ne peuvent procurer le bonheur! ..... Je dois, il est vrai, passer ma vie dans ces affreuses ténèbres; l'avenir n'offre à mon imagination glacée qu'une longue et triste nuit!.... Eh bien! ne songeons qu'au réveil!.... Oublions cette vie périssable, ne voyons que l'éternité!.... Méprisons cette douleur d'un moment, à laquelle doit succéder une immortelle félicité!.. Portons tous nos desirs, toutes nos espérances vers le seul objet digne de fixer et de remplir le cœur humain! C'est ainsi que, par de salutaires réflexions, je m'élevois au-dessus de mon sort, et que je parvins enfin à m'y résigner entièrement, Rendue à la raison, à moi-même, non seulement mes peines s'adoucirent, mais je m'accoutumai aux ténèbres, à ma captivité; je me formai des occupations.

Ma prison étoit spacieuse; je me promenois une grande partie de la journée (ou de la nuit); je faisois des vers que je récitois tout haut; j'avois une belle voix; je

savois parfaitement la musique; je composois des espèces d'hymnes, et un de mes grands plaisirs étoit de les chanter, et d'écouter l'écho qui me répondoit. Mon sommeil devint paisible, des songes agréables me représentoient mon père, ma mère, ma fille; je voyois ces objets si chers, toujours satisfaits et heureux. Quelquefois je me trouvois transportée dans de brillans palais, ou dans de charmans jardins; je revoyois les cieux, des arbres, des fleurs; enfin ces douces illusions me rendoient tous les biens que j'avois perdus. Je me réveillois en soupirant, il est vrai, mais je m'endormois avec plaisir; même éveillée, la joie cessa d'être étrangère à mon cœur, mon imagination s'exalta: sous les yeux de l'Etre suprême, j'osois me flatter que ma patience et ma résignation n'offroient point à ses regards un spectacle indigne de lui. Témoin de toutes mes actions, il m'entendoit, il parloit à mon cœur, il le ranimoit, l'élevoit jusqu'à lui, et je ne me trouvois plus seule dans ma caverne. Après la privation des objets que j'aimois, la seule chose que je regrettasse encore malgré moi, s'étoit la lumière et la vue du ciel: je ne comprenois plus comment on pouvoit se livrer au désespoir dans le plus triste esclavage, si l'on jouissoit d'une fenêtre donnant sur la campagne. Enfin, je m'accoutumai tellement à ma situation, que, loin de desirer la mort, je connus plus

d'une fois que je la craignois encore.....
Souvent je manquai de nourriture: le Duc m'en apportoit quelquefois pour trois ou quatre jours; je comprenois alors qu'il alloit faire un petit voyage; et quand ma provision approchoit de sa fin, j'éprouvois de l'inquiétude; la mort de mon tyran entraînoit la mienne, et cette cruelle idée me forçoit à former des vœux pour sa santé. Il est vrai que je n'avois plus d'aversion pour lui, la religion m'avoit fait aisément renoncer à la haine; ce foible effort pouvoit-il me coûter! n'avois-je pas déjà triomphé de l'amour!....

Je plaignois mon persécuteur, je me représentois l'état horrible de son ame, ses fureurs, ses craintes, ses remords, et je ne me trouvois que trop vengée. Dans les premiers temps de ma captivité, je ne l'entendois jamais arriver sans être au moment de m'évanouir de terreur; peu à peu ces mouvemens violens s'affoiblirent; il m'inspiroit toujours une sorte d'émotion mêlée de quelque effroi, cependant je desirois qu'il vînt, non-seulement pour l'intérêt de ma vie, mais aussi parce qu'il interrompoit le silence effrayant et profond de ma solitude; il me faisoit entendre du mouvement, du bruit; enfin, il me procuroit une espèce de distraction qui ne me fut jamais agréable, mais qui me devint nécessaire. Je ne puis exprimer combien étoit vif en moi ce desir

singulier d'entendre quelque bruit: quand le tonnerre étoit excessif, je l'entendois; il m'est impossible de rendre ce que j'éprouvois alors; il me sembloit que j'étois moins seule; j'écoutois ce bruit majestueux avec autant de ravissement que d'attention; et lorsqu'il cessoit entièrement, je tombois dans l'abattement et dans la tristesse la plus profonde.

Telle fut à-peu-près ma situation pendant six ou sept ans; durant cet espace, je ne fus véritablement affectée que du chagrin d'ignorer absolument tout ce qui étoit relatif à la destinée de ma mère et de ma fille. En vain, à travers mon tour, je questionnois le Duc à cet égard; je n'en pus obtenir un seul mot de réponse, car, depuis sa dernière apparition dans mon souterrain, il ne me parla jamais. J'avois besoin de tout mon courage pour supporter cette cruelle incertitude sur un point aussi intéressant; souvent, quand j'invoquois le ciel pour ma fille, pour ma mère, tout-à-coup mon cœur se serroit, mes larmes couloient: Hélas! m'écriois-je, existent-elles encore? Je fais des vœux pour leur bonheur, et peut-être ai-je le malheur affreux de leur survivre! . . . . Dans d'autres momens, l'espérance dans mon cœur étoit si forte à cet égard, que je n'éprouvois même pas la plus légère inquiétude; et dans cette heureuse disposition d'esprit, je me flattois encore qu'il n'étoit pas impossible qu'un événement extraordinaire pût m'arra-

cher de ma prison; cette idée s'imprima tellement dans ma tête, sur-tout la dernière année de ma captivité, que je promis à Dieu, si jamais je recouvrois ma liberté, de lui consacrer ma vie dans une solitude éloignée de Rome, et de m'y fixer jusqu'à la fin de mes jours, aussi-tôt que ma fille n'auroit plus besoin de mes soins.

Cependant je touchois à l'époque la plus intéressante de ma vie, j'approchois du moment de ma délivrance, et bientôt la bonté divine alloit me dédommager amplement de neuf ans de souffrance et de douleur. Depuis quelque temps, je jugeois que le Duc habitoit constamment son château, parce qu'il m'apportoit régulièrement ma nourriture; mais un jour, me trouvant au moment d'en manquer, je l'attendois avec impatience, il ne vint point, et j'achevai entièrement ma foible provision. Je m'endormis assez paisiblement; le lendemain j'attendis en vain les secours que chaque instant me rendoit plus nécessaires; il fallut m'en passer; l'inquiétude, autant que la soif et la faim, me priva du sommeil, et je restai dans cette situation encore près d'un jour: alors, absolument épuisée, je crus toucher enfin au terme de ma vie; j'envisageai la mort avec tranquillité; cependant le souvenir de tout ce qui m'étoit cher vint me troubler et m'attendrir.... Fille et mère infortunée, m'écriois-je, dans quel funeste abandon s'écoulent mes derniers mo-

mens!... Chers auteurs de mes jours, il faut donc mourir sans recevoir vos bénédictions!.... O ma fille! je ne puis te donner la mienne, je ne jouirai pas de la douceur d'expirer dans tes bras.... Ma fille! tu ne peux même me regretter..... Dans cet instant où ta malheureuse mère est prête à rendre son dernier soupir, tu te livres sans doute aux amusemens, aux plaisirs fait pour ton âge!.... Affreuse pensée!.... Je meurs, et tout ce que j'aime est depuis long-temps consolé de ma mort!.... Mais que dis-je, insensée, je me plains, je murmure, lorsque tous mes maux vont finir!.... Grand Dieu, pardonne-moi cette criminelle foiblesse!.... mon cœur l'abjure et la désavoue. O mon Juge et mon Père, daigne enfin m'appeler à toi!... Pleine d'espoir et de confiance, sûre de jouir d'un bonheur immortel, j'attends la mort avec sécurité, je l'invoquerois même si tu ne me défendois de la desirer!... En achevant ces mots, je retombai presque expirante sur la paille qui me servoit de lit... Je sentois au fond de mon ame une calme, une tranquillité dont jamais, jusqu'à cet instant, je n'avois goûté les charmes; il me sembloit qu'un baume salutaire guérissoit subitement toutes les blessures de mon cœur. L'excès de ma foiblesse confondant bientôt mes idées, je tombai doucement dans une rêverie vague et délicieuse, une espèce de sommeil durant lequel les images les plus

ravissantes s'offrirent successivement à mon imagination: je croyois voir autour de mon lit des anges brillans de lumière, des figures célestes; j'entendois de loin des voix harmonieuses, des concerts divins; je voyois le ciel entr'ouvert, et l'Eternel, sur un trône éclatant, m'appelant et me tendant les bras.... Il veilloit en effet sur moi, sa main paternelle alloit briser ma chaîne.... Tout-à-coup je me réveille en tressaillant, je crois avoir entendu frapper au tour, j'écoute..... On frappe encore..... Mon cœur palpite.... Mais, ô surprise, ô transport inoui, transport impossible à dépeindre!... j'entends une voix, et cette voix n'est plus celle de mon tyran, c'est une voix nouvelle!.... Elle me parut celle d'un ange descendu du ciel pour me délivrer!.... Hors de moi, éperdue, je joignis les mains avec le mouvement le plus passionné de la plus vive reconnoissance: O Dieu! m'écriai-je, c'est un libérateur que tu m'envoies!..... Ah! j'acceptois avec joie la mort, et tu me rends la vie!... La vie est un de tes bienfaits, il m'est permis de la chérir!.... En disant ces paroles je veux me lever, m'approcher du tour, je ne puis, la force m'abandonne, et je retombe sur mon lit.... Dans ce moment, ma porte s'ouvre, et j'apperçois de la lumière; on entre, je me soulève, je veux regarder, je ne distingue rien; mes yeux, depuis si long-temps privés du jour, ne peuvent soutenir la foible

clarté d'une lampe, et se ferment malgré moi..... Cependant on approche.... O qui êtes-vous! m'écriai-je d'une voix entrecoupée. A ces mots, je rouvre avec peine mes yeux éblouis encore, je vois un homme à genoux devant moi, il passe son bras sous ma tête, il la soutient, et me présente des alimens: alors, consumée d'une faim dévorante, je n'ai plus qu'une idée, celle de satisfaire ce besoin impérieux; toutes mes autres pensées sont pour ainsi dire suspendues.... et je me jette avec avidité sur la nourriture qui m'est offerte. Enfin, sentant ma force renaître, je me tournai tout-à-coup vers mon libérateur; son visage étoit dans l'ombre, je ne pus distinguer ses traits: Oh! parlez-moi, lui dis-je, êtes-vous le complice de mon persécuteur, ou venez-vous pour me délivrer! .... O ciel! interrompit l'inconnu, quelle voix!... Où suis-je, ô Dieu!.... En achevant ces paroles, il se lève brusquement, et prenant la lumière, il revient à moi, il me regarde avec une attention mêlée d'attendrissement et d'horreur; je fixe un instant mes yeux sur son visage éclairé par la lampe, ses cheveux paroissoient hérissés sur sa tête, il étoit pâle et tremblant.... mais je ne pus le méconnoître... Je veux parler, mes pleurs me coupent la parole, je ne puis prononcer que le nom du *comte de Belmire*.... C'étoit lui-même en effet.... Il tombe à mes pieds, il les arrose de larmes, il me regarde encore.... Il bé-

gaye des mots entrecoupés... Il accuse et bénit le ciel.... L'excès de sa compassion donne à sa joie l'apparence de la fureur et du désespoir.... Nous parlons tous les deux à-la-fois sans nous entendre, sans nous répondre.... La caverne retentit de nos cris.... Enfin, le Comte se relevant impétueusement: O le plus barbare des hommes, s'écria-t-il, monstre exécrable, est-il un supplice assez affreux pour te punir de ton forfait! Et vous, continua-t-il en m'aidant à me relever, vous, victime infortunée des fureurs d'un tigre impitoyable, venez, vous êtez libre.... A ces mots, mon premier mouvement fut de m'élancer vers la porte; mais m'arrêtant aussi-tôt.... Ah! dis-je au Comte, vous êtes mon libérateur, je vous dois la vie, la liberté!... Mais ses biens que vous me rendez.... peuvent-ils encore faire mon bonheur?... Hèlas! je n'ose vous interroger..... Ma mère.... mon père?.... — Ils vivent.... — Ciel!.... Et ma fille?... — Elle est à Rome, elle sera bientôt dans vos bras. O Dieu! m'écriai-je en me prosternant, quelle reconnoissance pourra jamais m'acquitter envers toi! ce moment seul m'a déjà payée de toutes mes souffrances!... O vous, mon généreux protecteur, poursuivis-je en m'adressant au Comte, maintenant, pour votre récompense, apprenez que je suis innocente; mais avant de vous instruire des tristes détails de mon histoire, souffrez que je vous fasse une questions....

Sans doute le Duc est malade?.... — Attaqué d'une maladie mortelle, il est sur le bord de la tombe, et ne peut vivre plus de deux jours.... Venez, sortez de cet horrible cachot... Que le barbare, avant d'expirer, apprenne que la liberté vous est rendue..... Non, interrompis-je, c'est mon père, ma mère, qui doivent m'arracher de ma prison, et ce n'est que guidée par eux que j'en puis sortir. Alors je conjurai le Comte d'envoyer un courrier à mon père au moment même, il me le promit; et me donnant un crayon et du papier, j'écrivis sur-le-champ un billet qui contenoit ces mots:

"Mon père, ma mère, j'existe, je suis "innocente!... Venez, par votre présence, "me rendre véritablement à la vie.... venez "me tirer d'un affreux souterrain, et me faire "oublier tous les maux que j'ai soufferts."

Ce billet étoit à peine lisible, je fus près d'un quart-d'heure à l'écrire, car je ne savois plus former une lettre, et j'avois totalement oublié l'orthographe. Le Comte, voyant que j'étois irrévocablement décidée à rester dans ma prison jusqu'à l'arrivée de ma mère, me remit les clefs de toutes les portes, et me quitta avec un regret inexprimable, après m'avoir donné sa parole de dissimuler avec le Duc, s'il vivoit encore, et de revenir le lendemain aussi-tôt que la nuit seroit tombé. Quand je me retrouvai seule, je me sentis saisie d'une terreur presque

aussi forte que celle que j'éprouvois jadis dans les commencemens de ma captivité. Cependant j'avois de la lumière, le Comte m'avoit laissé une lampe et une lanterne sourde; je lui avois demandé encore une montre, afin de pouvoir compter toutes les heures, car je n'espérois pas qu'il me fût posible de m'endormir un instant. Immobile à la place où le comte de Belmire m'avoit laissée, je respirois à peine, je n'osois lever les yeux, et cependant je ne pouvois m'empêcher de jeter à la dérobée quelques regards autour de moi. La lumière, loin de me rassurer, ajoutoit à ma frayeur, parce qu'elle me faisoit distinguer ma triste et lugubre habitation; enfin, ne pouvant supporter cet état, je me levai, je pris ma lumière, j'ouvris ma première porte, je sortis, et j'entrai dans une espèce de long corridor et l'endroit du souterrain où le tour étoit placé. Je sentis déjà un grand soulagement, en me voyant dans un lieu nouveau, et qui me rapprochoit de la dernière porte de ma prison; je précipitai mes pas jusqu'au bout du corridor, j'ouvris encore sa porte d'entrée: alors je me trouvai au bas de l'escalier du souterrain, et n'étant plus enfermée que par la double porte qui donnoit sur le jardin, je fermai celle du corridor, comme pour me séparer de mon affreuse caverne; ensuite, montant rapidement l'escalier, je m'assis sur la dernière marche, et je commençai

enfin à respirer. Il semble qu'après un événement aussi heureux qu'inattendu, j'aurois dû ressentir la joie la plus vive et la plus pure; mais j'avois souffert trop long-temps, j'avois été trop malheureuse pour que mon cœur osât se livrer aux charmes séduisans des plus douces espérances. Je pensois, il est vrai, avec transport, que tout ce que j'aimois existoit; cependant quand je réfléchissois au bonheur inexprimable que je goûterois en me retrouvant dans les bras de ma mère, en embrassant et mon père et ma fille, je ne pouvois me flatter qu'une félicité semblable dût jamais être mon partage! Mille idées funestes venoient troubler et noircir mon imagination, et dans cet état d'abattement et de mélancolie, je prenois pour des pressentimens toutes les craintes les plus chimériques.

Cette époque intéressante de ma vie, le jour où le comte de Belmire entra dans ma prison, fut le 3 de juin 17**; il me quitta à minuit, et jusqu'à six heures du matin je fus dans la situation que je viens de décrire, quand tout-à-coup je crus entendre un léger bruit, j'appuyai l'oreille la plus attentive sur la porte de ma prison, et malgré son épaisseur et celle du rocher qui la couvroit, j'entendis assez distinctement le ramage des oiseaux éveillés par le jour naissant. Le mouvement de joie que j'éprouvai dans cet instant ne peut ni se peindre ni se concevoir, toute ma mélancolie s'évanouit, mon

cœur se rouvrit à l'espérance, au bonheur; les plus douces larmes couloient de mes yeux, quoique j'eusse cependant une extrême confusion d'idées, et que je ne fusse pas en état de réfléchir au changement inespéré de ma situation, car j'étois uniquement occupée du desir d'entendre ce qui se passoit dans le jardin; l'oreille collée sur ma porte, retenant ma respiration, j'écoutois avec une attention dont nulle autre pensée ne pouvoit me distraire. J'ententis des chiens aboyer, des hommes marcher, et même parler confusément, et tous ces différens bruits me causoient un plaisir inexprimable. Cependant, vers la fin du jour, je desirai vivement la nuit, afin de revoir le comte de Belmire, et de le questionner sur mille choses dont je brûlois d'être instruite, et qui se présentoient successivement à ma mémoire à mesure que mes idées se débrouilloient: par exemple, je souhaitois apprendre combien de temps j'avois passé dans ma prison; avant d'avoir vu le Comte, je croyois avoir près de cinquante ans; l'air de jeunesse du comte de Belmire me prouvoit que la douleur et l'ennui savent mal mesurer le temps, mais je ne pouvois savoir encore, à quatre ou cinq ans près quel étoit mon âge. Le Comte vint à minuit précis; je connus aisément, par l'excès de sa pâleur, par son trouble et son attendrissement, combien il étoit profondément affecté de l'événement qui chan-

geoit mon sort. Respectant ma situation qui me forçoit à le recevoir seule au milieu de la nuit, respectant le nœud fatal, prêt à se rompre, mais qui me lioit encore, il ne me parla ni des sentimens dont j'osai faire l'aveu dans des temps plus heureux, ni de ceux qu'il me conservoit toujours. Après qu'il m'eut appris qu'il avoit écrit à mon père en lui envoyant mon billet, et que le Duc étoit toujours à l'extrémité, je le priai de m'instruire des raisons qui avoient determiné le Duc à lui confier un secret si important pour lui; et le Comte, prenant la parole, satisfit ainsi ma curiosité.

"Je voyageois depuis un an, lorsque je "reçus la nouvelle de votre mort; j'appris "en même temps que le Duc étoit inconso-"lable de votre perte; cette circonstance af-"foiblit beaucoup l'antipathie naturelle que "j'avois pour lui.... Je voyageai deux ans en-"core, et rappelé par des affaires, je revins "enfin en Italie. Obligé de voir le Duc, il "fallut venir dans ce château, car il ne s'en "absentoit que très-rarement, et seulement "pour aller à Naples passer deux ou trois "jours. Je vis ici votre tombeau, j'y vis "votre portrait placé dans presque tous les "appartemens, je m'attachai à cette habita-"tion, je m'attachai même au monstre in-"humain dont vous étiez la victime. Il mon-"troit une douleur si vive, une tristesse si "profonde, que bientôt préférant sa société

"à toute autre, je vins tous les ans passer "cinq à six mois dans ce château. Depuis un "an, le Duc, attaqué d'une maladie mor-"telle, s'aveugloit sur son état, et faisoit en-"core quelques voyages à Naples. L'hiver "dernier, il cessa entièrement d'aller à la "Cour, et m'écrivit à Rome pour m'engager "à venir le voir. J'arrivai sur la fin de jan-"vier, et je le trouvai mourant, quoiqu'il "ne gardât point sont lit, et qu'il marchât "toujours; je crus même m'appercevoir que "dans certains momens il n'avoit pas en-"tièrement sa tête: dévoré de remords, la vie, "depuis neuf ans, n'étoit pour lui qu'un far-"deau insupportable, et cependant il ne "pouvoit en envisager le terme qu'avec hor-"reur. Enfin s'affoiblissant chaque jour, il "tomba tout-à-coup dans des convulsions "qui l'obligèrent de se mettre au lit; il y "resta trois jours, au bout desquels un de "ses valets-de-chambre vint me dire, à neuf "heures du soir, qu'il demandoit à me par-"ler: cet homme ajouta que le Duc, cette "nuit même et la précédente, avoit renvoyé "ses gens pour essayer de se lever seul; "mais que ne pouvant se soutenir, il les a-"voit sonnés, et qu'on l'avoit trouvé hors "de son lit et à moitié habillé. Je fus au "même instant dans sa chambre, il renvoya "son médicin et ses gens, et m'annonçant "qu'il alloit me confier un important secret,

"il

"il me fit jurer de le garder avec fidélité;
"ensuite, me regardant d'un air égaré....
"Des raisons de famille, me dit-il, m'obli-
"gent à garder prisonnière dans ce château
"une femme criminelle, et qui méritoit la
"mort.... Elle doit manquer de nourriture,
"allez lui en porter: frappez au tour qui
"sert à cet usage; si elle ne vous répond
"pas, entrez dans sa prison et secourez-la;
"mais je vous préviens que cette femme est
"en démence, ne l'écoutez point; donnez-
"lui de la nourriture, revenez sur-le-champ;
"je vous promets de vous dire un jour et
"son histoire et son nom. Alors le Duc
"m'apprit encore le secret de ses souterrains,
"et tiran de dessous son chevet un paquet
"de clefs, il me le donna en me recomman-
"dant d'exécuter sa commission sans délai.
"Le barbare, croyant que je ne vous avois
"jamais vue, pensoit ne pouvoir mieux pla-
"cer sa confiance, et remit ainsi dans mes
"mains votre destinée et la mienne".

Lorsque le comte de Belmire eut fini ce récit, il me conjura de lui apprendre mon histoire; mais comme je ne pouvois la conter sans parler des sentimens que j'avois eus pour lui, je lui déclarai que je ne l'en instruirois qu'en présence de mon père et de ma mère. D'après le calcul du comte de Belmire, mon père devoit arriver sous deux jours au plus tard. Moins agitée, et plus

en état de réfléchir, je goûtai pendant vingt-quatre heures tout le bonheur qu'une attente si chère devoit me procurer; ensuite mon impatience augmentant à mesure que l'instant de ma délivrance approchoit, bientôt elle n'eut plus de bornes, et devint un tourment insupportable. Je n'ai jamais rien senti que je puisse comparer aux mouvemens violens qne j'éprouvai dans la nuit qui précéda le plus beau jour de ma vie. Les yeux fixement attachés sur ma montre, je considérois tristement le mouvement si lent, à mon gré, de ses aiguilles: à chaque instant je croyois entendre du bruit, je tressaillois, je sentois mon sang bouillonner dans mes veines, et toutes mes artères battre avec violence: ces vives agitations s'accrurent encore quand le chant des oiseaux m'annonça la naissance du jour, de ce jour fortuné où j'allois renaître en reprenant le titre et les droits chers et sacrés de fille et de mère!.... Ce moment fait pour dédommager d'un siècle de souffrances, ce moment si passionnément desiré!... il approche!.... j'y touche enfin! .... Des cris redoublés, des voix tumultueuses se font entendre.... Bientôt je distingue un bruit confus de voitures, de chevaux, de gens armés.... Ce bruit redouble et se rapproche.... Je tremble, je frissonne. Dieu!..... quelle voix frappe mon oreille et retentit jusqu'au fond de mon ame! .... O ma mère!.... Elle appelle sa fille!...

Mon cœur s'élance vers elle!... Dieu, qui me donnas la force de supporter mes malheurs, ah! ne permets pas que je succombe à cet excès de joie!.... Je sens que je me meurs, faudra-t-il expirer aux pieds de ma mère?.... Comme j'achevois ces mots, ma porte s'ouvrit, je me précipite hors de ma caverne. Malgré l'éclat brillant du jour qui frappe et blesse mes yeux éblouis, je vois, je reconnois ma mère, mon père, je pousse un cri perçant, je me jette dans leurs bras, et j'y tombe évanouie.... O! qui pourroit décrire le ravissement, les transports que j'éprouvai en reprenant ma connoissance! Je me trouvois sur le sein de la mère la plus chérie, je sentois mon visage inondé de ses pleurs; mon père, à genoux devant moi, pressoit mes deux mains dans les siennes..... Je revoyois le jour, le soleil. ... J'étois sûre enfin de revoir bientôt ma fille. ... Cet instant réalisoit toutes mes espérances les plus chères, et satisfaisoit tous les desirs de mon cœur. Je ne rendrai point compte de mes idées dans ces premiers momens; je sentois trop pour qu'il me fût possible de penser et d'exprimer l'excès de ma joie autrement que par mes sanglots et mes larmes. Enfin, mon père me soulevant dans ses bras: Venez, ma chère fille, me dit-il, quitter cet affreux séjour où le crime a si long-temps opprimé l'innocence, venez.... A ces mots, je me levai, je regardai autour de moi; et

je vis avec surprise que nous étions entourés d'une troupe nombreuse de gens armés, parmi lesquels je reconnus beaucoup de parens et quelques anciens amis de mon père, qui m'apprit que les ayant tous rassemblés avant de quitter Rome, il les avoit conduits directement à Naples, et que là, mon père s'étant jeté aux genoux du Roi, et lui montrant mon billet, en avoit obtenu, non-seulement la permission de venir m'enlever à main armée, si la force étoit nécessaire, mais encore des troupes pour le seconder. En arrivant ici, continua mon père, j'ai appris que votre infâme persécuteur venoit d'expirer: ainsi, ce jour heureux vous rend à tout ce qui vous chérit, vous délivre d'un tyran exécrable, et vous assure une parfaite liberté.

A ce discours, pour toute réponse, j'embrassai mon père en pleurant. Au comble du bonheur, n'ayant plus rien à craindre, je ne pus m'empêcher de plaindre au fond de mon ame le sort du malheureux duc de C..... Hélas! me disois-je, si je l'eusse aimé, il n'auroit point souillé sa vie par des fureurs si criminelles, il vivroit et seroit heureux!.... Cette réflexion, en exitant ma compassion, la rendit pénible et douloureuse, et pendant quelques instans, elle porta dans mon cœur une cruelle impression de tristesse, et corrompit ma joie. Enfin, nous partîmes, et le lendemain, mère aussi for-

tunée qu'heureuse fille, je retrouvai cette enfant si passionnément aimée, je la serrai dans mes bras, je vis couler ses larmes, et je l'entendis m'appeler sa mère!.... Je fus dans une espèce d'ivresse les deux premiers jours de mon arrivée à Rome, étourdie du bruit, étonnée de tout, et ne jouissant véritablement que du bonheur de revoir ma fille, et de me trouver entre mon père et ma mère. Ensuite, mon cœur étant pleinement satisfait, je commençai à sentir le prix de tous les biens qui m'étoient rendus; je trouvai dans les choses les plus communes de la vie, des jouissances aussi agréables que nouvelles: tout étoit spectacle pour moi. La première fois que je me promenai au clair de la lune, j'éprouvai une admiration et un saisissement inexprimables en revoyant cette clarté si douce et si pure, et les cieux parsemés d'étoiles. Je ne pouvois me promener dans la campagne ou dans un jardin sans m'arrêter à chaque pas pour examiner avec détail les objets qui s'offroient à ma vue; je ne me lassois point de contempler les fleurs, les fruits, les arbres, la verdure, les nuages, le coucher du soleil et l'aurore, ce spectacle ravissant et sublime!... O Dieu! m'écriois-je, que de merveilles ta bonté créa pour nous! que de trésors elle nous prodigue! et l'homme ingrat pourroit les dédaigner! et lorsqu'il jouit de tant de biens, il pourroit se croire malheureux!....

C'est ainsi que mon cœur se livroit avec transport à la félicité qui lui fut si long-temps ravie. Je goûtai aussi un plaisir extrême, en me retrouvant dans le palais où j'étois née, et dans lequel s'écoulèrent les heureuses années de mon enfance et de ma première jeunesse; mais j'avoue que je ne revis pas sans quelque peine la marquise de Venuzi, cette ancienne amie, et la première cause de tous mes malheurs.

Le comte de Belmire me suivit de près à Rome; et en présence de mon père, de ma mère, de la marquise de Venuzi, et de quelques parens, je lui contai mon histoire. A peine l'eus-je finie, que se précipitant à mes genoux, il m'exprima, dans les termes les plus passionnés, l'excès de son attendrissement et de sa reconnoissance. Eh quoi! s'écria-t-il, vous pouviez, en me nommant, vous soustraire à cette horrible destinée!.... C'est moi qui vous ai plongée dans cet abîme, et tandis que vous y gémissiez, je vivois, je voyois le jour dont vous étiez privée pour moi!.... M'est-il permis de me flatter encore que l'amour pourra vous dédommager des maux affreux qu'il vous causa?.... Ce cœur si noble et si tendre pourroit-il n'être pas fidèle?.... Vos malheurs vous auroient-ils fait abjurer des sentimens sans lesquels je ne puis vivre?.... A ce discours, mon père embrassa affectueusement le comte de Belmire, et me fit con-

noître par cette action qu'il approuvoit ses sentimens; mais pour moi, ayant perdu jusqu'à l'idée d'une passion qui jadis eut tant d'ascendant sur mon cœur, je ne concevois même plus qu'on pût s'y livrer, et encore moin la possibilité que j'en fusse l'objet. Après un moment de silence, je pris la parole, et m'adressant au Comte, je lui peignis si naturellement la situation de mon ame, qu'il perdit au moment même toutes ses espérances. Il s'éloigna de Rome pendant quelque temps; mais le sentiment qui le faisoit fuir l'y ramena bientôt; et consolé par l'amitié que je lui témoignois, il s'y fixa entièrement.

Cependant, loin de me blaser sur le bonheur que je goûtois, chaque jour sembloit m'en faire mieux sentir le prix. Toutes les fois que je me réveillois, combien ma première pensée avoit de charmes!.... J'éprouvois une joie si pure en jetant les yeux autour de moi, en voyant le lit de ma fille à côté du mien, en me retrouvant dans la demeure paternelle!.... Je ne comprenois plus comment j'avois pu supporter la privation de la félicité dont je jouissois, et même celle des choses d'agrément et de commodité que l'habitude commençoit à me faire paroître absolument nécessaires à la vie. Ces idées m'inspiroient la plus tendre compassion pour tous les infortunés; j'avois couché neuf ans sur de la paille, j'avois

souffert la faim, la soif, le froid.... Je devois du moins à mes malheurs le sentiment qui nous rapproche le plus de la Divinité! .... Je n'écoutois point avec distraction les gémissemens du pauvre, implorant ma pitié: son sort me rappeloit le mien, je voyois en lui mon semblable, et je trouvois la satisfaction la plus pure à le consoler, à le soulager! Ce n'étoit point assez pour moi de le recevoir, de l'accueillir, j'allois le chercher.... Eh! qui mérite d'être prévenu, si ce n'est le malheureux qui souffre, et qui souvent n'ose demander le foible secours qui lui sauveroit la vie!.... Ce desir de trouver des infortunés afin de changer leur sort, n'étoit point en moi une vertu, c'étoit le besoin le plus pressant de mon cœur, et le plus doux de mes plaisirs; mais plus je m'accoutumois moi-même à l'aisance qui m'étoit rendue, plus le souvenir de ma captivité me faisoit d'impression, et bientôt il ne me fut plus possible ni de parler de mes malheurs, ni même d'écouter avec tranquillité les récits et les discours qui pouvoient me les rappeler ou m'en retracer l'image. Cette foiblesse m'en donna beaucoup d'autres; je ne pouvois supporter les ténèbres, ou bien une solitude absolue, ne fut-ce que pour un moment. Je me souviens qu'une nuit ma lumière s'éteignit; j'ouvris les yeux, et en me voyant dans une obsurité profonde, j'éprouvai un effroi que ma raison ne put ni vain-

ere, ni modérer; je fis un cri perçant: on accourut, et l'on me trouva pâle, défigurée, presque sans connoissance, et agitée des plus effrayantes convulsions. Ces vaines terreurs, ces foiblesses involontaires, tristes fruits de mes malheurs et de ma captivité, ne furent pas pour moi les peines les plus sensibles; je me trouvai absolument hors d'état de présider à l'éducation de ma fille, il me fallut apprendre de nouveau à lire, à écrire et à compter; mais, par une singularité assez remarquable, je n'avois presque rien oublié de tout ce que j'avois lu dans ma jeunesse, car n'ayant eu, durant neuf ans, acune épèce de distraction, j'en avois cherché dans le passé, en me rappelant souvent, et avec détail, ce que les livres et la conversation avoient pu m'apprendre; ainsi toutes ces choses étoient restées gravées dans ma mémoire, mieux peut-être que si je n'eusse jamais quitté le monde. J'étois âgée de vingt-sept ans lorsque je sortis de ma prison, et alors ma fille en avoit dix. Uniquement occupée d'elle, vivant dans la plus profonde retraite, toujours enfermée dans mon appartement, n'y voyant que mon père, ma mère, et quelquefois le comte de Belmire, je vécus ainsi cinq ans. Ma fille atteignant enfin sa quinzième année, et se trouvant le plus grand parti de l'Italie, me fut demandée par tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans Rome. Depuis long-

temps mon choix étoit fait au fond de mon cœur; je consultai ma fille, elle m'avoua que ses sentimens étoient d'accord avec mes desirs; mon père et ma mère approuvoient mon dessein, j'en pressai l'exécution. Le comte de Belmire, jeune encore, d'une figure charmante, aussi vertueux qu'aimable, possesseur d'une fortune considérable, avoit constamment refusé les établissemens les plus avantageux et les plus brillans: c'est à cet amant trop fidèle, cet ami si cher, mon libérateur enfin, que j'offris ma fille. Je vous la donne, lui dis-je, elle est à vous: elle vous aime, elle a quinze ans, c'est l'âge où je vous vis pour la première fois; elle vous retrace tout ce que j'étois alors, et par sa figure et par ses sentimens. Le sort vous rend aujourd'hui ce qu'il vous ravit autrefois; et moi, n'étant pas née pour faire votre bonheur, je ne puis m'en consoler qu'en vous voyant heureux par ma fille. A ces mots, le comte de Belmire saisit une de mes mains, et la baigna de larmes; et comme je le pressois de me répondre: Ah! dit-il enfin; n'avez-vous pas le droit de disposer de ma destinée!.... Le soir même de cet entretien, les articles du mariage furent signés; et huit jours après, le comte de Belmire épousa ma fille.

Je restai encore un an à Rome, ensuite voyant ma fille établie et parfaitement heureuse, je ne songeai plus qu'à me re-

tirer dans une solitude, suivant le vœu que j'en avois fait dans ma prison: d'ailleurs l'air de Rome étant très-nuisible à ma santé, les médecins m'avoient ordonné d'aller respirer celui de Nice pendant quelque temps. J'entrepris ce voyage per la Corniche; la situation d'Albenga me charma tellement, que je résolus de me fixer dans cet agréable séjour; j'y fis bâtir une maison simple et commode, et en revenant de Nice, je m'y établis pour toujours. C'est ici que, depuis quatre ans, j'ai retrouvé une santé parfaite, et que ma vie s'écoule dans le plus délicieux repos. C'est ici que j'ai eu le courage d'écrire cette histoire, que je destine à mes petites-filles, lorsqu'elles seront en âge de la lire avec fruit. En abandonnant le monde, je n'ai pu renoncér aux objets qui me sont chers; depuis que je suis à Albenga, j'ai déjà fait deux voyages à Rome pour y voir mon père et ma mère, et tous les ans ma fille et mon gendre viennent passer trois mois dans ma retraite. Enfin, je snis aussi parfaitement heureuse qu'on peut l'être; chaque jour je bénis le ciel et du bonheur que je goûte, et même des maux que j'ai soufferts, puisqu'ils ont expié mes fautes, épuré mon cœur, et qu'ils me font connoître tout le prix de la félicité qui m'est rendue.

CONTINUATION du Journal de la Baronne.

Ce dimanche, de Piétra.

QUAND vous aurez lu l'histoire de la duchesse de C.... vous comprendrez facilement la peine que nous avons eue à quitter Albenga; nous n'avons pu nous en arracher qu'aujourd'hui après-dîner. Nous avons fait beaucoup de chemin à pied, et la conversation a toujours eu pour objet cette belle et touchante duchesse de C....; nous remarquions que tous ses malheur venoient uniquement d'avoir manqué de confiance en sa mère; et que sans la religion, son souterain eût été son tombeau, ou qu'elle n'en seroit sortie que stupide et folle. Ainsi Adèle et Théodore ont maintenant une juste idée de la religion; ils ont vu à Lagaraye tout ce qu'elle peut produire de grand, de bienfaisant et d'héroïque, et ils viennent d'apprendre encore qu'il n'est point de revers, d'infortunes, qu'elle ne fasse supporter avec courage et résignation; ils n'oubleront jamais qu'elle est aussi consolante que sublime, qu'elle imprime au fond du cœur des vertus que nous ne pouvons tenir de la nature, et qu'enfin elle nous inspire un courage que la seule raison ne pourroit donner.

De Savone, ce lundi.

Pour éviter une montagne horriblement dangereuse, nous nous sommes embarqués ce matin à Piétra, nous avons fait par mer trois lieues et demie; à Novi, nous avons repris nos chaises. Du haut de la montagne qui domine les villes d'Anvaye et de Savone, on découvre la plus belle vue de l'univers; voilà ce que nous avons rencontré de plus remarquable depuis notre départ d'Albenga. Savone est une belle ville, très-agréablement située, et seulement à douze lieues de Gênes. Nous avons déjà parcouru la ville et même les environs; c'est un grand plaisir, quand on a fini le voyage de la Corniche, de se retrouver en voiture et de revoir des chevaux. Nous revenons d'Abbissola, village à une petite lieue de Savone; on voit là les palais de *Rovère* et de *Durazzo*, tous deux d'une grande magnificence; les jardins sont vastes, mais de mauvais goût. J'y ai remarqué une choses assez singulière, c'est qu'on n'y voit aucune des fleurs charmantes qui croissent naturellement dans les champs (à l'exeption de l'oranger), mais le buis y est cultivé avec le plus grand soin, et des vases superbes qui ornént les terrasses en sont remplis. Adèle me témoigna sa surprise à ce sujet: Le maître de ce palais, me dit-elle, a bien peu de goût; et sans doute, repris-je, une vanité d'un genre bien frivole, s'il s'occupe de son jardin, et s'il ne l'aban-

donne pas aux soins de son jardinier; car ce vilain buis est mis dans ces beaux vases, uniquement parce qu'il est ici plus cher et plus rare que le myrte, le jasmin et le laurier-rose. — Cependant, maman, une chose agréable cesse-t-elle de l'être parce qu'elle est commune? — Non, sûrement, pour les gens raisonnables et de bon goût; tandis qu'un homme riche, bien vain et bien borné, ne songe qu'à prouver aux autres qu'il a beaucoup d'argent: il fait de la dépense, non pour se procurer ce qu'il aime le mieux, mais ce qui brille le plus; non pour être estimé des personnes honnêtes, mais pour être envié des sots; victime de cette absurde vanité, il renonce aux plaisirs les plus doux, il ne jouit de rien; et croyant éblouir tous les yeux par sa magnificence, il ne se fait remarquer que par sa folie et les ridicules dont il se couvre.

LETTRE XIII.

La même à la même.

De Gênes.

Nous sommes arrivés à Gênes avant-hier matin ma chère amie; j'ai trouvé aujourd'hui une voie sûre dont j'ai profité pour vous envoyer mon petit journal de la Corniche et l'histoire de la duchesse de C... Maintenant je vais faire un *vrai Journal* que vous ne verrez qu'à mon retour; je l'écrirai avec soin, puisqu'il doit servir de modèle, car ma fille écrira de son côté et moi du mien, et tous les soirs elle me communiquera ses observations et ses réflexions, que je rectifierai par les miennes; comme nous écrirons sur le même sujet, et que je ne lui lirai jamais mon journal qu'après avoir vue le sien, cette manière doit former également son style, son jugement et son esprit. Au reste, pour que mes lettres vous paroissent moins insipides, je les ornerai de temps en temps de quelques détails relatifs seulement aux mœurs et aux usages; par exemple, je vous dirai déjà que tout ce qu'on raconte des *Sigisbés* (*) est exactement vrai, il faut absolu-

(*) Ce mot *Sigisbeo* est grec, et signifie, dit-on, *parler à l'oreille*.

ment en avoir un au bout d'un an de mariage; c'est le mari et les parens qui le choisissent; ainsi, vous jugez bien qu'on ne s'en tient pas toujours à celui-là: il doit suivre en tous lieux sa *Sigisbea*, jouer avec elle aux assemblées, être à côté de sa chaise à porteurs, l'ouvrir, le refermer, porter le manteau, l'éventail, &c.

Excepté la rue Balbi et la rue Neuve, qui sont très-larges, toutes les rues sont ici fort étroites; aussi n'y a-t-il presque point de voitures à Gênes, et tout le monde y va en chaise. Toutes les femmes du peuple paroissent jolies, elles ont des espèces de robes à l'anglaise, avec de longues queues qu'elles laissent traîner dans les rues, de grands tabliers de mousseline, et des mantes de perse dont elles s'enveloppent la tête, de façon qu'on ne découvre presque jamais leur visage en entier; on ne voit leurs traits que les uns après les autres, tantôt la bouche, tantôt les yeux, le nez, et cette manière de se montrer en détail et de se laisser voir en se cachant, leur sied fort bien et me paroît très-piquante.

Nous avons été hier à une grande assemblée que l'on nomme *Veilla delle quarante*, parce que ce sont quarante nobles Génoises, qui, tour-à-tour, donnent pendant trois jours ces assemblées. Adèle, n'ayant pas trouvé que les nobles Génoises fussent mises

mises de bon goût, a fait à miss Bridget une description assez drôle de leur habillement, mais remplie de moqueries. Après ce récit, je me suis retournée froidement vers miss Bridget, et haussant les épaules: Sûrement, Miss, lui dis-je, vous aviez meilleure opinion de l'esprit et du caractère d'Adèle.... — En effet, Madame, *je suis surprise*.... — Comment donc, maman?.... — Adèle, je ne croyois pas que vous eussiez déjà oublié tout ce que je vous ai dit sur ce même sujet, quand vous critiquiez la parure des dames de Languedoc....... — Mais, maman, les nobles Génoises sont mille fois plus ridicules; il est impossible au moins de n'être pas étonné de leurs coiffures si basses, si frisées, si poudrées, de leurs énormes paniers.... — Votre étonnement est bien absurde, et seroit beaucoup mieux fondé, si les dames génoises étoient absolument mises comme celles de Paris et de Versailles, car il seroit en effet surprenent que, pour des choses aussi frivoles, il y eût une convention générale, et suivie exactement dans tous les pays.

Après cette courte leçon, j'ai changé d'entretien. Ce matin, nous sommes sorties, Adèle et moi, pour aller chez des marchands; et comme nous parlons bien l'italien, *on nous a conseillé* de ne point dire que nous étions étrangères, afin d'avoir nos emplettes

à meilleur marché; ainsi, nous avons pris à-peu-près le costume du matin des dames génoises. En sortant de chez une marchande de fleurs, et prêtes à remonter en chaises, notre laquais de louage nous proposa d'entrer chez un marchand d'estampes dont la maison étoit à deux pas; je fis quelques difficultés; mais cédant aux instances d'Adèle, j'entre dans la boutique. Le marchand, gros homme de très-bonne humeur, nous présente quelques gravures, et nous demande en riant si nous connoissons *la bambolina francese*, la petite poupée française. Qu'est ce que c'est? dit Adèle. Un dessin colorié, reprend le marchand, qu'un jeune peintre fit hier à la veillée des quarante. — Et que représente-t-il?... — Il faut d'abord, Mesdames, que vous sachiez qu'il est arrivé à Gênes deux Françaises, la mère et la fille.... Ici, nous nous regardons, Adèle et moi, avec quelque émotion; et le marchand poursuivant son discours: Le mère continue-t-il, n'a rien d'extraordinaire, mais la petite fille est une des bonnes caricatures!... Eh! Laurent!... où donc as-tu mis ces petits dessins?.... A ces mots, Laurent répond qu'ils sont tous vendus, à l'exception d'un seul qu'il nous apporte. Eh bien! dit le marchand, le peintre n'a pas perdu sa peine, il a passé la nuit à faire, avec l'aide de deux ou trois amis, une trentaine de ces petites gouaches, et cela vient d'être enlevé.... Tenez, re-

gardez, Mesdames, si cela n'est pas plaisant..... Alors Adèle, bien rouge et bien confuse, jette les yeux sur le dessin, et détourne aussi-tôt la tête, en faisant un sourire aussi forcé qu'amer. Convenez, continue le marchand, que voilà une excellente figure; remarquez ce gros chignon flottant sur les épaules, ces énormes boucles tombant sur la gorge et cachant le cou, cette corbeille de fleurs dans la tête. Oh! la bonne caricature, la bonne caricature!.... Et le peintre vous a-t-il dit, demandai-je, que cette figure fût ressemblante? — Oh! il ne s'est pas attaché à la ressemblance; cependant deux dames de la veillée des quarante, qui sont venues ce matin, ont reconnu ce profil dans l'instant, elles en ont fait des rires.... — Dit-on qu'elle soit jolie, cette jeune Française?..... — Mais le peintre prétend qu'elle ne seroit pas mal, si elle n'étoit pas fagotée d'une manière aussi extraordinaire. Comme le marchand finissoit ces parole, je me levai, j'achetai *la petite poupée française*, et je m'en allai.

De retour chez moi: Eh bien! dis-je, ma chère Adèle, que pensez-vous de cette aventure? — Mais, maman, je vois que quand nous nous moquons de minuties, on peut toujours nous le rendre; je n'avois pas le sens commun, et je vois aussi que les dames de la veillée des quarante sont aussi frivoles que moi, puisqu'elles se sont moquées

de mon habillement; et elles sont moins excusables, car elles ont plus de treize-ans. — Aussi soyez persuadée qu'il y en a eu plus d'une assez sensée pour ne point s'étonner qu'une Française ne fût pas mise comme on l'est à Gênes. — Maman!.... vous avez acheté ce vilain petit dessin, qu'en comptez-vous faire?.... — Mais, ce que vous voudrez. — Cela n'est bon qu'à brûler. — Pourquoi? Cette petite figure est assez drôle; d'ailleurs, elle vous ressemble.... — Oh! maman.....je n'ai pas ce nez-là, j'espère... — On ne vous a pas flattée dans ce portrait, cependant il vous ressemble; c'est ainsi que ceux qui ne nous aiment pas, nous peignent; mais malheureusement, en nous enlaidissant, ils ne nous défigurent pas tout-à-fait, et nous laissent malicieusement quelque trait qui puisse nous faire reconnoître. Revenons à votre caricature, pourquoi voulez-vous la brûler?.... — Maman.... — Savez-vous le vrai moyen de faire tomber une moquerie de ce genre, c'est de n'en paroître ni choquée ni embarrassée; si la méchanceté cherchoit à vous donner un tort, à vous noircir, vous auriez raison de vous affliger, mais cette plaisanterie n'attaque point votre caractère; et si vous avez le bon esprit d'en rire la première, loin de vous donner un ridicule, elle tournera même à votre avantage, en faisant connoître que vous êtes au-dessus des petits dépits causés par une vanité puérile,

et que vous n'attachez point d'importance aux choses qui ne valent pas la peine d'occuper une personne raisonnable. — Eh bien! maman, voilà le parti que je vais prendre. — Cette résolution me fait grand plaisir, elle me prouve que vous avez réellement de l'esprit. — Ah! voilà qui est dit, je ne me fâcherai jamais de toutes les *méchancetés* qui n'attaqueront point *mon caractère*.... — Méchancetés!.... Vous trouvez donc encore que cette plainsanterie en est une? ... — Mais oui, puisqu'elle a pu me faire de la peine un moment. — Cette raison est assez bonne; cependant ce que vous appelez une méchanceté (parce que vous en êtes l'objet) n'est pourtant au fond qu'une petite malice, qu'une moquerie beaucoup plus douce que celle que vous fîtes jadis de miss Bridget, quand vous attachâtes dans votre chambre le profil de l'empereur Vespasien: car le ridicule tomboit uniquement sur la figure de miss Bridget, et non sur son habillement..... — Oh! maman, quelle vieille histoire vous rappelez!.. — Si elle vous avoit entièrement corrigée, je n'en parlerois plus; elle vous apprit, il est vrai, à savoir respecter vos amis, mais vous a-t-elle ôté votre humeur moqueuse? Encore hier, cette description ridicule que vous fîtes à miss Bridget des dames génoises.... — Maman, je vous proteste que maintenant j'abhorre la moquerie, et que jamais vous ne me verrez retomber dans ce vilain défaut si plat et si

méprisable. — Allons, je vous crois, n'en parlons plus. J'ai quelques personnes à dîner, venez dans le salon.... — Maman, j'y vais porter mon *portrait*, je le montrerai à tout le monde.... — Vous ferez à merveille, venez. En effet, Adèle entre fièrement dans le salon, en tenant *la bambolina francese*, et conte d'assez bonne grace notre aventure du matin et notre conversation avec le marchand. Toute la compagnie, prévenue par M. d'Almane, la loue beaucoup de la manière dont elle prend cette plaisanterie; et Adèle, charmée de ce succès, a fait encadrer le petit dessin pour le placer dans le salon. Ainsi, à présent je suis sûre de deux choses, qu'elle ne se fâchera jamais d'une moquerie, et que jamais elle n'en fera de piquante.

Adieu, ma chère amie; déjà je suis à deux cent quatre-vingt-quatorze lieues de vous et de madame d'Ostalis, et je vais m'en éloigner bien davantage encore. Que ce calcul est triste!.... J'avoue que, trois mois avant mon départ, je ne pensois à mon voyage qu'avec ravissement, et maintenant j'ai le cœur bien serré quand je songe à la distance qui nous sépare! Combien l'imagination nous séduit et nous trompe! Ah! c'est de l'ame que viennent les vrais, les solides plaisirs, par exemple, ceux que je goûterai à mon retour!

LETTRE XIV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Gênes.

ENFIN, Monsieur, vous avez décidément rompu le mariage proposé par madame d'Olcy; je ne puis dire que j'en sois fâché, car je tiens beaucoup au projet que je vous ai communiqué. A présent, parlons avec détail du chevalier de Valmont, et voyons comment nous pourrons le préserver d'une partie des dangers qui vont l'entourer cet hiver. Je vous l'ai déja dit, s'il vous quitte, il s'égare; si vous le suivez de force, vous ne le garantirez de rien. Vous ne pouvez donc le retenir que par la confiance. Un jeune homme bien né doit naturellement éprouver ce sentiment pour une personne dont il connoît la sagesses, l'expérience, dont il se croit aimé, et qu'il a depuis l'enfance l'habitude de consulter. Cependant bien peu de pères, bien peu de gouverneurs, savent inspirer de la confiance à leurs fils et à leurs élèves; j'en ai cherché la raison, je crois l'avoir trouvée. Il est deux sortes de confiance; l'une est fondée sur la seule estime et sur la nécessité de consulter quelquefois, dans des affaires importantes, une personne plus instruite et plus éclairée que soi;

l'autre vient du cœur et de la conformité d'opinions, de sentimens; elle se donne sans intérêt, sans avoir besoin d'un conseil utile; elle nous fait trouver un plaisir inexprimable à parler de ce qui nous occupe, de ce qui nous amuse, à dire tous les petits secrets du moment, et à nous montrer tels que nous sommes. La première espèce de confiance est plus flatteuse; la seconde est plus touchante; l'une, sans l'autre, laisse toujours l'amitié foible ou bien imparfaite; mais toutes deux réunies forment ces attachemens profonds et durables, que rien ne peut détruire, et dont on voit si peu d'exemples. On n'aime à parler souvent de ses sentimens, de ses plaisirs, de ses occupations, qu'à la personne que ce détail paroît intéresser véritablement. Si vous n'écoutez votre fils avec l'air de l'attention que lorsqu'il vous demande un conseil, il n'aura pour vous qu'une confiance à-peu-près semblable à celle que nous avons dans l'homme-d'affaires, l'avocat que nous allons consulter. Persuadez donc à votre fils que sa conversation vous attache toujours, et il préférera votre société à toute autre: la disproportion des âges doit nécessairement établir une grande différence dans les goûts et dans la manière de voir; mais voilà précisément ce qu'il faut dissimuler.

Quand Théodore, même dans sa première enfance, me parloit pendant des heures en-

tières de son chariot, de ses joujoux, ou de son jardin, il étoit convaincu que cet entretien m'intéressoit infiniment; et ne trouvant que moi qui pût l'écouter aussi longtemps sans paroître ennuyé, sa plus agréable récréation, son plus grand plaisir étoit de s'entretenir avec moi tête-à-tête; si quelqu'un survenoit, cette conversation si charmante étoit aussi-tôt interrompue, car nous savions l'un et l'autre que les choses dont nous aimions tant à parler, ne pouvoient intéresser que nous deux; mais quand on venoit nous troubler, je ne manquois jamais de faire connoître à Théodore, par un signe d'intelligence, ou par un mot dit à l'oreille, combien le tiers m'étoit importun et désagréable.

J'ai jusqu'à présent constamment suivi cette méthode, et le fruit que j'en retire, la confiance intime que Théodore a pour moi, me dédommage bien de l'ennui qu'elle m'a pu causer quelquefois. Je suis certain que jamais mon fils n'aura plus de confiance en un autre qu'en moi. Accoutumé dès l'enfance à ne me rien cacher, à me tout dire, ce sentiment est devenu pour lui un besoin véritable; élevé par moi dès le berceau, il n'a que les opinions et les principes que je lui ai donnés; par conséquent nous aurons toujours une grande conformité de caractères, et une manière à-peu-près semblable d'envisager et de juger les choses. Nos goûts

seuls seront donc différens, mais Théodore ne s'en appercevra pas: j'aime la solitude, il me verra le suivre dans le monde, et paroître m'y amuser; j'irai avec lui aux courses de chevaux, et j'aurai l'air de m'intéresser vivement pour *Glow-Worm* ou pour *King-Pepin;* enfin, je lui persuaderai toujours que je partage ou que je conçois tous ses goûts, tant qu'ils seront innocens et raisonnables.

Voilà la route que je vous conseille de suivre avec le chevalier de Valmont; songez d'ailleurs que l'austérité éloigne, effarouche la jeunesse; que nous ne pouvons la rapprocher de nous qu'en paroissant la trouver aimable, et que nous lui devenons justement insupportables, lorsque nous censurons ses actions innocentes.

Dans ma première lettre, je suis entré dans le détail relatif à la manière dont je crois qu'on doit s'y prendre pour le garantir de la passion épidémique du jeu; il me reste à parler d'un danger plus grand peut-être encore que celui du jeu; l'hiver prochain, le cœur du chevalier de Valmont sera libre: que fera-t-il de ce cœur naturellement si sensible?.... Il aime les talens, les spectacles; vous voyez où ce goût conduit la plupart des jeunes gens. Le chevalier de Valmont est honnête et délicat; cette espèce d'égarement ne seroit en lui que bien passager, mais quelque rapide qu'il puisse être, il laisse toujours de funestes impres-

sions: si votre fils échappe à cet écueil, comment se défendra-t-il d'un sentiment dont il n'a senti que les peines, et dont il voudra connoître enfin les charmes? Je ne vois qu'un moyen de l'en préserver, c'est d'offrir à son imagination un but vers lequel il puisse diriger ses vœux, ses desir et ses espérances. Il trouve Adèle aimable, il paroît convaincu qu'elle fera le bonheur du mari qu'on lui choisira; elle est trop jeune encore pour inspirer une passion, mais une imagination de dix-neuf ans peut aisement se représenter ce qu'elle sera dans deux ans.... D'ailleurs, le chevalier de Valmont aime véritablement madame d'Almane, il ne seroit sûrement pas insensible à l'idée de lui appartenir d'aussi près, et de se voir adopté par nne famille qu'il connoît depuis l'enfance; enfin, relativement même à l'intérêt, il ne peut jamais faire un mariage plus avantageux; puisqu'il veut épouser une fille de qualité, il n'en trouvera point qui réunisse autant d'avantages; ainsi, je ne doute pas que ce projet d'établissement ne soit entièrement conforme à son inclination.

Cachez-lui les promesses conditionnelles que nous nous sommes faites l'un à l'autre, mais découvrez-lui une partie de la vérité; dites-lui qu'après la connoissance que vous avez de mon caractère, vous êtes certain que si sa conduite étoit irréprochable, je le préférerois à tout autre. Pour son intérêt même,

qu'il ne sache de long-temps qu'au fond du cœur je lui destine ma fille; on cesse bientôt de voir en beau le bien qu'on est sûr d'obtenir: la certitude le refroidiroit, l'espérance lui fera tout entreprendre, et supporter, s'il le faut, les épreuves les plus difficiles. Si son imagination s'enflamme, si ce sentiment nourri par vous devient une passion, ne craignez plus que le chevalier de Valmont s'égare et s'éloigne de vous, vous serez son ami, son confident; tous vos conseils seront écoutés et suivis; enfin, vous ne risquez rien en lui inspirant un attachement passionné pour ma fille; s'il l'aime véritablement, il l'épousera, car il saura la mériter. Adieu, Monsieur; je reste encore six semaines ici, ensuite je partirai pour Venise, où je compte passer l'hiver.

LETTRE XV.

La Baronne à la Vicomtesse.

De Gênes.

DEMAIN nous quittons Gênes, et nous en sommes charmés, car nous avons tous un grand desir d'aller à Venise: Gênes est une belle ville, on la voit avec admiration, et on la quitte sans regret, parce que les charmes de la société n'y peuvent attacher. Ici, le luxe ne produit aucune jouissance agréable, il ne paroît que pour briller, n'est qu'extérieur, et seulement pour étonner les étrangers, et pour attirer les regards des passans. On trouve à Gênes de somptueux palais; de superbes colonnades de marbre, d'immenses galeries de tableaux; mais ces vastes maisons sont distribuées de la manière la plus incommode, il faut monter un escalier excessivement roide, et toujours soixante-dix ou quatre-vingts marches au moins, pour arriver au bel appartement. Les jours d'assemblées, ces palais sont éclairés avec une extrême magnificence: par exemple, un lustre de salon porte communément cent vingt ou cent trente bougies; les Génois, quatre ou cinq fois dans l'année, rassemblent chez eux deux cents personnes; ils donnent

des fêtes, mais ne donnent point de petits soupers. La curiosité m'a conduite hier à un bal masqué, je n'ai rien vu de plus triste et de plus silencieux; les danseuses sont obligées de danser alternativement une demi-heure de suite des menuets; et puis, une demi-heure des *anglaises;* et enfin, une autre demi-heure des *génoises*, danse aussi lente que monotone; après les *génoises*, on reprend les menuets, et toujours ainsi dans cet ordre. Je suis persuadée qu'il n'y a que les Français qui sachent s'amuser.

Au reste, Adèle et Théodore sont fort satisfait de leur séjour à Gênes, ils en remportent un superbe carton de dessins, et chacun un très-joli journal. Adèle a voulu déchirer quelques pages du sien, dont je me suis un peu moquée, mais je ne l'ai pas permis, et, suivant ma promesse, vous le verrez sans correction ni retranchement. Adieu, ma chère amie; j'espère trouver une lettre de vous à Venise, et pour moi, mon premier soin, en y arrivant, sera sûrement de vous écrire.

LETTRE XVI.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

Croirez-vous, ma chère amie, que je n'ai reçu qu'avant-hier, c'est-à dire, à quatre mois de date, votre Journal de la Corniche et l'histoire de la duchesse de C....? L'homme que vous aviez chargé de ce paquet a été malade en route, et n'est arrivé à Paris que jeudi dernier.

Je me suis enfermée avec madame d'Ostalis et le chevalier d'Herbain dans ce petit cabinet que vous connoissez; et là, nous avons lu avec un plaisir inexprimable cette terrible et touchante histoire. Le chevalier d'Herbain prétend que le duc de C.... ressemble beaucoup à *la Barbe-bleue;* mais malgré cette moquerie, le chevalier a pleuré tout autant que nous; il a trouvé que la duchesse de C.... peignoit avec une vérité très-attachante les différens mouvemens qu'elle a éprouvés dans des situations si extraordinaires. Oh! quel monstre affreux que ce mari!.... Plaignons-nous des nôtres à présent!... Osons nous plaindre aussi des petites contrariétés qui nous surviennent, après un tel exemple de patience, de résignation

et de courage!.... Je me sens humiliée en songeant combien je suis loin de ce degré de perfection humaine. Oh! sûrement je serois devenue folle dans le souterrain, j'y serois morte, ou, pour mieux dire, je n'y serois point entrée, car j'aurois tout dit, tout déclaré.... du moins j'en ai bien peur. Je ne suis pas trop contente du comte de Belmire; je comprends bien que la Duchesse, en sortant de sa caverne, ne pouvoit plus l'aimer; neuf ans d'une semblable captivité doivent en effet refroidir la tête; mais son amant devoit toujours l'adorer, lui qui n'avoit ni jeûné ni couché sur de la paille! Il a tort de n'être plus amoureux d'elle. Se trouver tout-à-coup le gendre de sa maîtresse est une étrange chose, cependant je pourrai l'excuser, si la comtesse de Belmire ressemble parfaitement à sa mère: vous me manderez cela quand vous serez à Rome, et, je vous en prie, avec détail. Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur ma situation; tour-à-tour je m'ennuie, je m'amuse, je m'afflige, je me console, je me plains, je me moque, c'est toujours la même chose. Pour passer le temps en votre absence, j'ai pris un médicin, il ne me guérit ni de la migraine, ni de mes maux de nerfs; mais je l'aime à la folie, ce qui m'a paru si singulier, que je me suis donné la peine de réflechir là-dessus, et j'ai découvert que lorsqu'on n'est pas ma-

lade,

lade, et qu'on a cette affection pour un médecin, cette espèce de sentiment vient de la même cause qui très-communément fait prendre un amant. M. de la Rochefoucault a dit: *Ce qui fait que les amans et les maîtresses ne s'ennuyent point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux mêmes.* Un médecin est encore bien plus amusant et bien plus aimable qu'un amant, car il ne parle jamais de lui, et il écoute toujours et avec l'air de l'intérêt et de la plus grande attention; voilà sans doute pourquoi j'aime tant le mien; je le garderai jusqu'à votre retour; quand vous serez ici, je n'aurai plus besoin de lui; je sens que je préférerai toujours de bien bonne-foi le seul plaisir de vous entendre, au vain plaisir d'être écoutée.

Enfin, le fils de M. de Blezac va se marier, il épouse la plus charmante petite personne que vous ayez jamais vue, mademoiselle de R.... Elle a été élevée par une vieille tante au fond d'un vieux château de province; elle ne sait rien, pas même faire la révérence; elle n'a jamais rien vu, mais elle a autant d'esprit naturel qu'on en peut avoir à quinze ans et demi; sa gaucherie est remplie de graces, et elle est jolie comme le jour. Depuis trois mois que sa vieille tante est morte, elle est ici dans un couvent, et elle en sortira demain pour se marier. Comme sa belle-mère ne va plus à la

Cour, et que M. de Limours est parent assez près de M. de Blezac, c'est moi qui la présenterai; j'ai déjà été la voir plusieurs fois, elle me tourne la tête, elle a une candeur, un naturel et une naïveté qui la rendent également intéressante et piquante; elle a d'ailleurs un cœur excellent, elle pleure toujours sa vieille tante, quoiqu'elle m'ait avoué qu'elle étoit *un peu grondeuse*, et elle est au désespoir de quitter son couvent, parce qu'elle a déjà pris le plus grand attachement pour une religieuse à laquelle son tuteur l'avoit particulièrement recommandée. Elle est sensible, ingénue; elle n'a d'idée de rien, elle n'a pas seize ans, et elle va débuter dans le monde!... La pauvre petite! .... A propos *d'innocence:* Constance, l'autre jour, tout-à-coup s'est avisée de me demander ce que c'étoit qu'un amant; cette question m'a embarrasée, et je crois que j'y ai mal répondu. Que faut-il dire en pareil cas? une bêtise, ou bien *à-peu-près* la vérité? Je n'en sais rien, éclairez-moi encore la-dessus. Adieu, ma chère amie. Le chevalier d'Herbain, à qui je montre toute la journée votre itinéraire, dit que vous trouverez encore des chemins très-dangereux de Venise à Rome: à présent qu'Adèle est familiarisée avec les précipices, si vous pouviez les éviter, vous me feriez plaisir: moi qui ai peur en voiture sur le chemin de Versailles, jugez des inquiétudes que vous me causez.

Votre Journal de la Corniche m'a fait dresser les cheveux à la tête, et votre passage par mer d'Antibes à Nice, et votre barbarie de faire chanter Adèle dans le moment d'une semblable souffrance.... tout cela m'a paru aussi cruel, aussi terrible que l'histoire de la duchesse de C.... Adieu, mon cœur; je tâcherai toujours de vous imiter autant qu'il me sera possible; mais je vous déclare que ma seule navigation avec Constance sera sur la Seine, et que je ne lui ferai jamais gravir d'autre montagne que celle des *Bons Hommes*.

LETTRE XVII.

La Baronne à la Vicomtesse.

De Venise.

OH! la singulière, la triste chose que Venise! On est saisi d'étonnement en y arrivant: on ne peut se faire une idée de ce coup-d'œil. Une grande ville au milieu de la mer, toutes les murailles baignées d'eau, des canaux formant les rues, rien n'est en effet plus extraordinaire; mais la plupart des rues n'ont point de trottoirs, par exemple, celle dans laquelle est ma maison: ainsi, point

de gens de pied, point de cris de rues, pas le plus léger bruit, les gondoliers n'en font aucun, de manière qu'on croit être dans un désert ou dans la caverne de la duchesse de C..... Si l'on se met à sa fenêtre, on ne voit passer que des gondoles noires qui ressemblent à des tombeaux, et l'on n'a sous les yeux que de l'eau qui paroît sale, et de vieilles maisons d'une architecture gothique, dont les murs, noircis par le temps, offrent l'aspect le plus désagréable et le plus triste. Ajoutez à tout cela que si l'on sort de la ville pour s'aller promener, on n'est pas sûr d'y pouvoir rentrer, car il est très-possible qu'une tempête en empêche; c'est ce qui nous est arrivé. Nous avons été forcés de coucher à Fussina, un horrible cabaret à une petite lieue de Venise, parce que le mauvais temps ne nous a pas permis d'aller plus loin: cependant cette ville est bien digne d'exciter la curiosité, elle est unique dans le monde, et on y trouve de très-beaux monumens et de superbes tableaux.

Je suis forcée, ma chère amie, *de vous avouer encore* un nouvel ouvrage d'éducation. Il est sur la Mythologie; c'est une histoire poétique, mais que j'ai tâché de rendre plus agréable, et sur-tout plus décente que celles qui existent. Adèle n'avoit qu'une idée générale de la Fable; et comme, pour l'intelligence des tableaux et des monumens dont l'Italie est remplie, il est nécessaire de la

savoir aussi parfaitement que l'Histoire Romaine, j'ai fait cet ouvrage pour elle, je le lui ai donné en arrivant à Gênes, et elle le relit ici pour la seconde fois.

Comment, ma chère amie, Constance demande déjà ce que c'est qu'un amant? C'est de bonne heure!.... Pour moi, mon avis est qu'on ne doit jamais répondre une *bêtise*; vous pouvez mieux qu'une autre suivre ce conseil; ainsi, dites donc toujours *à-peu-près* la vérité. L'*innocence* et l'*ignorance* sont deux choses très-différentes, et que l'on confond presque toujours: l'une est un des plus touchans attraits qui puisse embellir une jeune personne; l'autre n'embellit point et ne peut être que pernicieuse. Ne laissons donc de l'ignorance que ce qu'il en faut pour conserver l'innocence. Il est certain qu'il y a telle question à laquelle on ne pourroit répondre d'une manière *à-peu-près* vraie, sans altérer ou même détruire l'innocence. Je ne veux pas que l'on mente, ni qu'on dise une bêtise. Comment donc faire? Il y a long-temps que j'ai pensé à cette difficulté, et que j'ai trouvé le moyen de n'en jamais être embarrassèe. Adèle n'a point pris l'habitude de croire que je sois toujours obligée de repondre à toutes ses questions; au contraire, j'ai su l'accoutumer à voir sa curiosité souvent déçue par cette réponse: *Ce que vous me demandez là n'est point assez intéressant pour me donner la peine de vous l'ex-*

pliquer; ou bien celle-ci: *Il n'est pas nécessaire que vous sachiez cela; cette explication seroit très-ennuyeuse pour vous et pour moi.* Vous voyez qu'en refusant de satisfaire sa curiosité, j'ai soin en même temps de la diminuer autant qu'il est possible, en l'assurant que ce qu'elle desire savoir *n'a rien d'intéressant*; aussi jamais elle n'insiste ni ne paroît fâchée de mon refus, et j'ai l'attention de faire très-souvent cette réponse aux questions les plus indifférentes, ce qui me donne le droit de la placer d'une manière fort simple quand je ne pourrois véritablement donner une explication. Ainsi, Adèle n'est jamais surprise lorsque je ne veux pas lui répondre; elle croit seulement que je lui épargne un détail ennuyeux, et elle n'y pense plus: elle est d'ailleurs si occupée, sa vie est si active, tous ses momens sont tellement remplis, qu'elle n'a guère la possibilité de réfléchir sur des objets dangereux. Quand la raison l'éclairera davantage, elle connoîtra sans doute qu'il y a des choses qui sont des mystères pour elle, mais elle sentira en même temps qu'elle doit les ignorer, elle n'aura nulle envie de les apprendre, car je suis bien sûre que la pureté de son ame et sa modestie lui conserveront son innocence. Adieu, ma chère amie; on vient me chercher pour aller à la place Saint-Marc; après-demain je vous écrirai encore, car cette lettre-ci est trop courte pour moi.

LETTRE XVIII.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

De Paris.

Madame de Limours est bien malheureuse dans ce moment, ma chère tante; sa fille et son gendre lui donnent de cruels chagrins. M. de Valcé a perdu avant-hier huit mille louis. A cette nouvelle, ses créanciers et ceux de madame de Valcé ont été trouver M. de Limours, et enfin on a découvert quatre cent mille livres de dettes a-peu-près, faites en cinq ou six ans. On envoie M. de Valcé à son régiment pour un an, on vend une terre, et M. de Limours paie entièrement les dettes qui regardent sa fille, et qui se montent à soixante-douze mille francs. Madame de Valcé montre la plus grande reconnoissance à son père, elle paroît l'aimer passionnément; mais elle se conduit avec sa mère de manière à faire douter de la vérité des sentimens honnêtes qu'elle affiche. Elle s'est entièrement éloignée de madame de Limours; logeant chez elle, à peine la voit-elle un demi-quart-d'heure par jour, et enfin elle n'a plus à présent d'autre société que celle de madame de Gerville. Vous savez sans doute qu'elle est grosse de quatre mois;

elle ne paroît pas partager la joie que cet événement si desiré cause à son père et à la famille de son mari; il faut une autre ame que la sienne pour sentir le bonheur d'avoir des enfans.

M. d'Aimeri n'est revenu ici que sur la fin du mois dernier, parce qu'il a été en Languedoc passer six semaines. Depuis que le chevalier de Valmont est de retour, madame de Valcé a soupé plusieurs fois chez sa mère, ce qui a été remarqué..... Je m'y suis trouvée un soir, et j'ai observé de mon mieux.... Madame de Valcé me paroît toujours dans les mêmes dispositions; tant de persévérance mérite bien quelques succès; aussi je crois que *la vertu* du chevalier est bien chancelante.... Je trouve que M. d'Aimeri le suit avec trop d'affectation, et il a un air de sévérité qui me fait de la peine; la crainte est quelquefois un frein puissant, mais toujours fragile; c'est le despotisme qui produit les grandes révolutions, et j'ai bien peur qu'en effet une révolution trés-prochaine ne ravisse à M. d'Aimeri (du moins pour un temps) le pouvoir dont il abuse.

Vous savez le mariage du comte Anatole, le fils de M. de Blezac; sa femme est réellement charmante à tous égards. Madame de Valcé dit qu'elle ressemble *à Ninette à à la Cour*, ce qui est assez bien trouvé, car elle en a l'ingénuité, l'ignorance, la grace et

la gaucherie; mais en même temps il est impossible d'avoir plus d'esprit à seize ans, d'être moins occupée de la plus jolie figure du monde, et d'annoncer un meilleur naturel. Ses parens ne me paroissent pas sentir tout ce qu'elle vaut; son beau-père se moque d'elle, madame de Blezac souffre de très-bonne foi de son manque d'usage, et la gronde sans cesse; son mari ne la regarde que comme un enfant, et lui montre une indifférence qui va jusqu'au dédain; tout cela doit tourner mal.... quel dommage!

Adieu, ma chère tante, voilà déjà huit mois d'écoulés; mais encore dix, que cela est long!... Vous ne voyagerez plus, vous me l'avez promis. Ah! si, comme vous le dites, je n'ai plus besoin de guide, n'ai-je pas toujours besoin d'une amie que rien ne peut jamais remplacer dans mon cœur?

LETTRE XIX.

M. d'Aimeri au Baron.

De Paris.

Je vous ai promis de la sincérité, je tiendrai ma parole; mais souvenez-vous, Monsieur, que vous m'avez promis aussi d'excuser quelques *égaremens passagers....* Vous saurez tout, comptez toujours sur ma franchise; vous le devez, puisque l'amitié, la reconnoissance et la probité m'imposent également l'obligation de ne vous rien déguiser.

Comme vous l'aviez prévu, quatre mois d'absence ont absolument détruit les sentimens de mon petit-fils pour madame d'Ostalis; il ne l'a pas revue sans trouble et sans plaisir, mais n'ayant plus d'espérance, il n'a plus de passion. Alors je me suis apperçu que son attention et ses regards se tournoient vers madame de Valcé; et cette dernière, faisant sans doute la même remarque, a mis en œuvre, pour achever de lui tourner la tête, tout ce que la coquetterie peut imaginer de plus séduisant. Un soir que nous avions soupé avec madame de Valcé, le Chevalier me dit en rentrant chez moi, qu'il mouroit d'envie d'aller au bal de l'O-

péra; je répondis que je l'y mènerois une autre fois; il n'insista point, et je me couchai. Sa chambre est à côté de la mienne, et n'en est séparée que par une antichambre qui donne sur l'escalier. Il y avoit à-peu-près une heure et demie que j'étois dans mon lit, lorsqu'entendant marcher dans sa chambre, j'appelai ce vieux laquais que vous lui connoissez. Placide vint, je lui demandai si le Chevalier étoit couché. Eh! bon Dieu, reprit Placide, il n'est pas avec vous? Qu'est-il donc devenu? Ces mots me firent tressaillir, et Placide m'apprit que mon petit-fils étoit sorti de sa chambre, en lui disant qu'il alloit dans la mienne, et qu'il lui conseilloit de dormir en l'attendant, parce qu'il avoit beaucoup de choses à me dire, et que la conversation seroit longue. Pendant que Placide faisoit ce récit, je me levai précipitamment, et je courus à l'antichambre; la porte sur l'escalier étoit fermée, mais je trouvai la fenêtre ouverte, et je vis qu'au péril de sa vie, mon petit-fils s'étoit sauvé par les plombs (qui sont excessviement étroits, et dans quelques endroits sans rebords), et que de cette manière il avoit vraisemblablement gagné la maison voisine, où sans doute il s'étoit ménagé quelque intelligence, et je ne me trompai dans aucune de ces conjectures; je réveillai tous mes gens, je fis parcourir les plombs, je fus moi-même dans la rue; et après m'être assuré qu'au

moins il s'étoit évadé sans accident, je rentrai dans ma chambre pour réfléchir au parti que j'avois à prendre.

Après beaucoup d'incertitudes, je me décidai à l'attendre: je m'établis dans un fauteuil, et je passai de la sorte une nuit entière, qui, vous le croyez bien, dut me paroître longue. Quand le jour parut, j'ouvris la fenêtre, et je considérai, en frémissant, ces plombs sur lesquels mon petit-fils avoit passé sans doute avec précipitation et durant une nuit obscure.... Enfin, à sept heures, un savoyard m'apporte une lettre; je reconnois l'écriture de mon petit-fils, et je lis ce qui suit:

"Je n'ose paroître devant les yeux d'un "père que je respecte et que je chéris; je "suis obligé de le fuir, de me cacher; je "crains tout le poids de sa colère, et cependant quel est mon crime?... D'avoir été "seul (à dix-neuf ans) au bal de l'Opéra? ".... Mon père, souffrez que je le dise, si "vous eussiez daigné me laisser la moitié "de cette liberté dont je vois jouir tous les "hommes de mon âge, jamais je n'aurois "cherché à vous cacher une de mes dé"marches.

"Me permettez-vous d'aller chercher mon "pardon?.... Il n'est rien que je ne sois "prêt à faire pour l'obtenir."

Lorsque j'eus lu ce billet, j'écrivis à mon tour, et j'envoyai cette réponse:

"Tandis que vous alliez au bal, votre "père, âgé de soixante-dix ans, étoit dans "la rue et couvert de neige, à moitié nu, "agité de la plus horrible inquiétude: il "s'assuroit si son fils, sa seule espérance, "ne s'étoit pas tué en s'évadant de la mai-"son paternelle!.... Tandis que vous étiez "au bal, votre père veilloit seul dans sa "chambre, comptoit toutes les heures, gé-"missoit dans l'abandon, et ne pensoit qu'à "l'ingrat qui le délaisse et qui l'oublie!.... "Vous demandez quels sont vos crimes! les "voilà.... O Charles! tu connois le mien "et le remords qui m'accable, tu sais si la "malheureuse Cécile n'est pas toujours pré-"sente à ma pensée!.... Ne seras-tu pour "moi qu'un fatal instrument de la colère di-"vine?.... Ah! mon fils, je me soumettrois "à cette affreuse destinée, si tu pouvois me "punir sans te perdre"!

Un quart-d'heure après avoir envoyé cette réponse, ma porte s'ouvre brusquement, et Charles paroît, pâle, hors d'haleine, le visage baigné de pleurs; il s'élance vers moi, et se précipite à mes pieds. Après un long silence causé par son attendrissement et le mien, il prit la parole, et me fit les protestations les plus touchantes de repentir et de tendresse, qu'il mêla cependant de quelques plaintes adroites et ménagées sur le peu de liberté dont je l'avois laissé jouir jusqu'alors. Il est vrai, repris-je, j'ai pu

me flatter que vous ayant consacré le reste de ma vie, vous vous laisseriez encore guider par moi la seconde année où vous paroissez dans le monde!.... Tous les jeunes gens de votre âge, dites-vous, jouissent d'une entière indépendance, mais voyez ce qu'ils sont!.... Je vous desirois une autre existence.... Je vous préparois une autre destinée!.... Ah! Charles, si vous m'eussiez secondé, à quel bonheur vous auriez pu prétendre!.... A ces mots, je m'arrêtai; et voyant dans les yeux de mon petit fils une vive curiosité: J'ai toujous différé, continuai-je, de vous faire part du projet le plus cher a mon cœur; j'attendois, pour vous en instruire que vous desirassiez, comme jadis, de vous entretenir avec moi sans témoin; mais depuis trois mois, vous en évitez toutes les occasions; les soirs, quand nous rentrons, vous paroissez endormi, vous ne m'écoutez qu'avec distraction, et vous ne me parlez plus que de choses indifférentes. — Et ce secret..... ne puis-je le savoir à présent?.... Alors, sans hésiter davantage, j'entrai dans le détail que vous m'aviez conseillé de lui faire. Au seul nom d'Adèle, il rougit; et quand j'eus fini de parler, je remarquai sur son visage une émotion très-visible; il me demanda quel étoit précicément l'âge d'Adèle: elle a treize ans maintenant, répondis-je; quand elle reviendra d'Italie, elle en aura quartorze, elle ne sera

plus un enfant, ses talens seront perfectionnés, sa figure effacera sûrement *celle* qui vous paroît à présent la plus charmante: elle vous tournera la tête alors..... et peut-être ne sera t-il plus temps, car si vous n'êtes pas digne d'elle, c'est en vain que vous l'aimeriez. Enfin, parlez, quels sont vos sentimens à cet égard? desirez-vous que ce projet puisse se réaliser?.... — Oui, vivement.... Et je vous avouerai même qu'en pensant que mademoiselle d'Almane aura les charmes, les talens et les vertus de madame d'Ostalis, cette idée s'est présentée plus d'une fois à mon esprit. D'ailleurs, même en Languedoc, dans ma première jeunesse, je me sentois pour la charmante petite Adèle un intérêt extraordinaire, sur tout depuis le jour que nous la vîmes s'évanouir, quand Théodore, sans le savoir, dénoua la ligature du bras de madame d'Almane..... Ce tableau ne s'effacera jamais de ma mémoire!.... — Ainsi, je vois que vos sentimens s'accordent avec les miens; mais croyez-vous que madame d'Almane choisisse pour son gendre un jeune homme étourdi, inconséquent, sans mœurs, ou même un sujet médiocre? — Jusqu'ici, ma conduite ne doit pas m'ôter l'espérance..... — Ecoutez, Charles, nous pouvons faire l'aveu de notre foiblesse, et non divulguer celle d'un autre; un honnête homme doit respecter la femme même qui se respecte le moins: ainsi, je ne

vous demande pas votre secret, je vous ai dit le mien, réfléchissez-y: un égarement de quelques heures peut s'excuser; mais si vous renonciez entièrement aux principes que je vous ai donnés, si vous étiez capable de former une liaison suivie avec une femme méprisable, dont les avances indécentes n'auroient dû vous inspirer que du dégoût, dans la crainte que madame d'Almane, prévenue en votre faveur, ne s'abusât sur votre caractère, et ne persistât dans les desseins que je lui suppose, je serois le premier à l'avértir de vos désordres; mais elle est trop éclairée, pour que je fusse obligé de vous accuser moi-même: si elle a des vues, comme je le crois, ne doutez pas qu'elle ne soit instruite en Italie de votre conduite, et que, de Rome et de Naples, elle n'ait l'œil sur vous. Soyes conséquent, c'est tout ce que je vous demande; et s'il est vrai que vous sentiez tous les avantages d'un établissement si desirable, conduissez-vous donc de manière à pouvoir y prétendre.

Cet entretien a produit des merveilles; Charles, repentant, reconnoissant et docile, s'est de lui-même entièrement remis entre mes mains, il a consenti à partir le lendemain même pour la Picardie, où nous avons passé huit jours; nous sommes revenus avant-hier, nous avons appris que madame de Valçé a fait une fausse couche, et l'on prétend

tend que c'est par sa faute, et pour avoir été au *bal de l'Opera* une nuit où la foule étoit excessive. Mon petit-fils a reçu deux ou trois billets qu'il ne m'a pas montrés; je crois que j'y suis mal traité, et que, de son côté, Charles, dans ses réponses, m'accuse sans scrupule de tyrannie, et rejette tout sur moi; mais au vrai, son cœur n'étoit pour rien dans cette intrigue; il parle d'Adèle avec un plaisir extrême, l'espoir de vous appartenir un jour lui tourne la tête, et je suis bien sûr que cette idée produira tous les effets salutaires que nous en attendions.

Adieu, Monsieur, répondez-moi sur tout ceci, conseillez-mois toujours, et adressez vos lettres à Paris jusqu'au printemps; car je n'en partirai que vers la fin de mai.

LETTRE XX.

Le comte de Roseville au Baron.

Me voici arrivé à cette époque dangereuse où l'instituteur doit redoubler de soins et de vigilance, s'il ne veut pas risquer de perdre tout le fruit de ses travaux! Mon élève n'a que quinze ans et demi, et il est amoureux. J'ai prévu depuis long-temps que ses passions seroient vives et se développeroient de bonne heure; mais il a de l'empire sur lui-même, il a pour moi l'amitié la plus vraie, et son jeune cœur est déjà rempli d'amour pour la gloire.

Vous n'avez sûrement pas oublié Alexis Stezen et sa fille, cette jeune et charmante Stoline, a laquelle le Prince donna jadis sa pelisse; nous la revîmes il y a deux ans, et je la trouvai si belle, que je me promis bien de ne plus faire de visites à Alexis Stezen. Mais malgré sa retraite et son obscurité, Stoline n'est déjà que trop connue par ses charmes. Sa mère, il y a trois mois, étant venue à la ville pour y consulter un médecin, amena Stoline avec elle. Le gendre du médecin est un excellent peintre; il vit cette jeune personne et la peignit à la dérobée, sans qne la mère ni la fille pussent

se douter de cette supercherie; et quinze jours après, le portrait de Stoline se vendoit chez tous les bijoutiers. Le Prince l'apprit bientôt, et dès ce moment fut très curieux de voir toutes les boîtes des personnes qui viennent lui faire leur cour. Enfin, il rencontra ce qu'il cherchoit; il trouva le portrait de Stoline, le reconnut dans l'instant, et l'examina avec autant de trouble que d'attention. Le lendemain, le Prince, en passant dans une galerie qui conduit à l'appartement de la Princesse sa mère, s'arrêta devant la boutique d'un bijoutier, en me disant que la montre qu'il avoit sur lui étoit dérangée, et qu'il en vouloit prendre une autre. Je crus simplement qu'il desiroit voir si le portrait de Stoline étoit dans cette boutiqué, et je tâchai de l'engager à poursuivre son chemin, en lui offrant ma montre; il répondit qu'il en vouloit acheter une; et en même temps, sans regarder les boites, il demande des montres: le marchand en présente une, le Prince le prend précipitamment, et se remet aussi-tôt en marche. Cependant, il me fait regarder cette montre; je l'examine de tous côtés, et je la lui rends sans pouvoir comprendre quel avoit été son dessein, mais ne doutant pas que ce desir subit d'avoir une montre nouvelle ne vînt de quelque cause secrète que j'ignorois. Le soir, je vois que le Prince met la nouvelle montre à son chevet, j'avois bien envie de la lui

prendre pour un quart-d'heure, lorsqu'il seroit endormi, mais la crainte qu'il ne se réveillât m'en empêcha. Le lendemain et les jours suivans, le Prince porta toujours cette même montre, et je crus remarquer entre le comte de Stralzi et lui quelques légers signes d'intelligence. Voulant m'éclaircir davantage, je me conduisis de manière à lui persuader que je n'avois nulle espèce de soupçon, comptant bien qu'une sécurité parfaite le rendroit plus indiscret. En effet, sous peu de jours je ne doutai plus de ce que j'avois vaguement soupçonné d'abord. Je desirois vivement une explication, mais je sentois tout ce que je risquois en me pressant et prenant mal mon moment. Si je n'obtenois pas un aveu sincère, si le Prince, dissimulant déjà avec moi, pouvoit se résoudre à me mentir avec assurance, tout étoit perdu : je résolus donc d'attendre une occasion favorable; le hasard me l'offrit bientôt telle que je pouvois la souhaiter.

Un des plus grands Seigneurs de cette Cour vient de mourir; les places qu'il possédoit ont été demandées (même pendant sa maladie). Toute sa dépouille est déjà dispersée et donnée, à l'exception d'une dignité dont il étoit revêtu, et que le Prince m'a destinée, quoique je ne l'eusse sollicitée en aucune manière. Nous étions un matin, le jeune Prince et moi, tête-à-tête; le Prince me communiquoit ses réflexions

sur Télémaque, qu'il lit à présent pour la seconde fois; je l'arrêtai au milieu de sa lecture. Pourquoi donc, lui dis-je, ne parlez-vous pas de l'île de Calypso, et de la passion naissante de Télémaque pour Eucharis?.... A cette question, le Prince rougit et baissa les yeux: Je vous avoue, reprit-il, que cet épisode n'est pas ce que j'aime le mieux de l'ouvrage. — Cependant, à la première lecture, il vous fit le plus grand plaisir; vous admirâtes la pénétration et la fermeté de Mentor.... — Avec plus de réflexion, j'ai trouvé dans sa conduite trop de rigueur et d'autorité..... — Je le vois; vous n'approuvez pas qu'il ait précipité Télémaque dans la mer?.... — Mais il me semble que l'élève de la Sagesse doit être persuadé par la raison, et non subjugué par la force..... Comme le Prince achevoit ces mots, on vint lui apporter un billet du Prince son père: il l'ouvrit avec empressement, et après l'avoir lu, il m'embrassa et m'annonça que le Prince m'accordoit cette grace dont je viens de vous parler. Je gardai un moment le silence, et prenant la parole: Je suis touché, lui dis-je, de la joie que cette nouvelle paroît vous causer; mais je ne desirois point cette faveur, elle peut rendre un autre heureux, ainsi je ne l'accepterai point. — Et par quelle raison? — Gardez-vous de jamais croire que de l'argent, des places, des honneurs, puissent

payer les soins que je vous ai consacrés. Ni l'État, ni le Prince votre père ne peuvent me récompenser; vous êtes seul chargé de cette dette.... vous l'avez acquittée déjà autant qu'il vous étoit possible; je suis satisfait, je dois l'être.... Si vous n'annoncies qu'une ame commune, je rechercherois peut-être ces vains honneurs que je dédaigne; mais comment une si frivole ambition pourroit-elle me séduire, quand vos vertus me promettent une gloire si brillante et si solide?.... O mon ami! interrompit le Prince en saisissant une de mes mains et la serrant affectueusement dans les siennes, mon ami!... Comment reconnoîtrai-je un attachement si vrai, si désintéressé?.... En vous conduisant, répondis-je, comme vous avez fait jusqu'ici, en m'aimant, en me laissant toujours lire dans ce cœur noble et reconnoissant qui n'eut jamais rien de caché pour moi..... voilà ma véritable récompense, et, je l'oserai dire, un de vos devoirs le plus sacré. ...— Ah! c'en est trop, s'écria le Prince en fondant en larmes; je ne puis résister davantage au remords qui me presse.... A ces mots, j'affectai la plus grande surprise.... le Prince se jette dans mes bras, je le serre contre mon sein.... Ah! me dit-il, c'est à vos pieds que je devrois être.... Vous, mon ami, mon guide, mon père..... je vous ai trompé!.... je suis un insensé, mais je ne suis point un ingrat.... vous saurez tout....

je suis prêt à vous obéir... à vous tout sacrifier.

Mettez-vous un moment à ma place, mon cher Baron, et figurez-vous la joie, les transports que durent me causer tant de candeur et de générosité! O! m'écriai-je, dans cet instant rien ne manque à mon bonheur que de vous voir sentir, comme moi, le prix de l'action que vous faites!.... Ah! je vous permets de vous en énorgueillir, puisqu'elle met le comble à ma félicité, en justifiant toute la tendresse que j'ai pour vous!.... Ces paroles firent succéder dans l'ame du Prince la satisfaction la plus pure à la douleur et aux remords; il s'assit auprès de moi, et après un moment de silence, il tira sa montre nouvelle, et me la donnant en rougissant: Connoissez donc, me dit-il, mes fautes et ma folie..... cette montre renferme un portrait.... — Un portrait!.... Alors le Prince m'indique le secret, et j'ouvre la montre: Eh bien! reprit-il, reconnoissez-vous cette figure?... — C'est *Eucharis*..... — Ah! la comparaison ne vaut rien.... Télémaque ne l'aimoit pas dès l'enfance!.... — Mais, dites-moi, Monseigneur, comment se peut-il qu'ayant eu l'air de prendre une montre au hasard, celle-là justement vous soit tombée sous la main?..... Certainement le marchand étoit prévenu, et par conséquent vous aviez mis quelqu'un dans votre confidence? — Cela est vrai;

j'ai avoué *à quelqu'un* que je mourois d'envie d'avoir ce portrait, et que je n'osois vous le demander; deux jours après, on me dit que je le trouverois dans cette boutique devant laquelle je me suis arrêté, et qu'il seroit renfermé dans la montre que le marchand tiendroit dans sa main. — Et quelle opinion avez vous de la personne qui vous a rendu un semblable service?.... — Ne me demandez point son nom, c'est la seule chose qu'il me seroit impossible de vous dire. — Vous me donnerez donc votre parole d'honneur que ce n'est point un de vos gens, car je ne suppose pas qu'une des personnes attachées à votre éducation fût capable d'une telle bassesse. — C'est une personne qui ne m'est rien.... — Et qui, j'en suis sûr maintenant, ne sera jamais votre ami; mais n'en parlons plus, je n'ai point d'inquiétude sur votre conduite à l'avenir; vous ne m'avez pas rendu votre confiance pour rejeter mes conseils.... — Hélas! que faut-il faire?.... — Me promettre de renoncer à une fantaisie qui vous déshonoreroit si vous aviez la foiblesse de vous y livrer.... — Qui me déshonoreroit!.... — Oui, Monseigneur. Je sais bien qu'il y a eu beaucoup de Princes dont les actions éclatantes firent excuser de semblables égaremens; mais vous, qu'avez-vous fait pour qu'on puisse vous pardonner de n'avoir point de mœurs, et de céder lâchement à la passion dont un

Prince doit le plus se défendre? D'ailleurs, quel objet vous inspire un sentiment si criminel?.... une jeune personne tirée par vous de la misère, qui vous doit tout! . . . . Eh quoi! de bienfaiteur, de protecteur de l'innocence, voulez-vous devenir un vil et lâche séducteur?... voulez-vous perdre tout le mérite de la première bonne action que vous ayez faite, de cette action qui vous causa tant de satisfaction, et qui me rendit si heureux?....Non, Monseigneur, je suis bien certain que la plus légère réflexion vous guérira bientôt d'une fantaisie qui vous aviliroit. — Je vous promets du moins de ne vous rien cacher....— Je n'en demande pas davantage; je suis satisfait.... — Que ferez-vous de cette montre?....— J'imagine que vous voulez bien me la donner..... — J'y consens, mais à une coudition, c'est que vous laisserez Alexis Stezen et sa famille dans la maison qu'ils occupent sur les bords du lac***. — Eh! que vous importe?.... — Cette habitation sans doute leur est chère, je ne veux pas que leur tranquillité soit troublée par moi; d'ailleurs, Stoline ignore les sentimens que j'ai pour elle.... Je le répète, je vous donne ma parole de ne faire aucune démarche sans vous en instruire.... ainsi.... — Il suffit, André Stezen restera sur les bords du lac***.

Je sentis facilement que la véritable crainte du Prince, étoit qu'on ne reléguât Stoline

au fond de quelque province éloignée; mais cependant, après l'aveu naïf qu'il venoit de faire, je ne pouvois refuser de lui promettre ce qu'il me demandoit; je ne voulois pas lui montrer mes craintes, car tout ce qui peut ressembler à la défiance blesse mortellement un cœur généreux. Mais vous imaginez bien qu'avant un an, Stoline sera dotée et avantageusement mariée. A l'égard du comte de Stralzi, j'ai trouvé le moyen de l'éloigner, du moins pour quelque temps. Le jeune Sulback est revenu du voyage qu'il a fait secrètement, par ordre du Prince, dans toutes les provinces de ce pays: il nous a rapporté des mémoires fort bien faits, et que je crois très-fidèles. Le Prince, par mon conseil, vient de donner la même commission au comte de Stralzi, qui, s'en croyant chargé le premier, l'a acceptée avec grand plaisir. Il est parti hier, et reviendra dans six mois; je vous instruirai alors du parti que je compte tirer de tout ceci. Adieu, mon cher Baron; mandez-moi toujours exactement votre marche, puisque mon jeune Prince vous intéresse assez pour vous faire desirer si vivement d'être instruit de tous les détails qui lui sont relatifs.

LETTRE XXI.

La Baronne à la Vicomtesse

De Rome!... Vous qui supposiez que je datois avec tant *d'orgueil*, *de Venise*, j'imagine que vous me croyez bien plus fière de pouvoir écrire *de Rome;* mais heureux ceux qui, comme vous, ma chère amie, datent toujours *d'Auteuil* et *de Pantin*. Vous n'imaginez pas à quel point on aime son pays, lorsqu'on en est à la distance où je suis du mien. Je ne rencontre pas un Français qui ne me paroisse aimable: j'en voyois deux à Venise dont la société m'étoit devenue nécessaire, et qui vraisemblablement m'ennuieroient beaucoup à Paris; enfin, tout ce qui peut me rappeler la France est véritablement intéressant pour moi. Mais revenons à Rome, puisque j'y suis arrivé hier au soir. Vous jugez bien que mon premier soin a été d'envoyer chez la fille de la duchesse de C.... cette comtesse de Belmire, que j'avois tant d'envie de connoître; prévenue par sa mère, elle est arrivé chez moi, le soir même, avec son mari, et j'ai retrouvé en elle toute la politesse et toutes les graces de la duchessse de C.... Elle lui ressemble d'ailleurs autant que vous pouvez le desirer, quoiqu'elle ne soit pas aussi régulièrement

belle. Je suis fâchée de vous dire que le comte de Beimire paroît l'aimer de manière à faire craindre que le souvenir d'Albenga ne soit pas toujours bien présent a sa pensée; cependant il a l'air mélancolique, et quand on parle de la duchesse de C...., il soupire et devient rêveur. Au reste, j'étois si excédée de lassitude, que je n'ai pu l'observer et l'examiner avec l'attention nécessaire pour pouvoir vous en rendre un compte bien détaillé; mais je dîne aujourd'hui chez lui, et dans ma première lettre je satisferai pleinement votre curiosité.

Il est bien vrai que le voyage de Venise à Rome, par Boulogne et par Lorette, est très-fatigant; le *Colfiorito* est une corniche extrêmement dangereuse, étant aussi étroite pour une berline, que la corniche de Gênes l'est pour une chaise à porteurs; la montagne connue sous le nom de *Cartière de Foligno* (1), est encore un passage bien effrayant par les précipices à pic de cinq cents pieds de profondeur, qui la bordent continuellement dans sa longue étendue. Nous avons été obligées de nous passer de nos femmes pendant presque toute la route, et de nous contenter souvent de n'avoir à dîner

(*) Ce nom de *Cartière* vient des papeteries qui sont aux environs; ces montagnes offrent des points de vue admirables, des cascades naturelles, des sources, des torrens, &c.

et à souper que du pain et quelques mauvais œufs. Aussi Adèle se félicitoit à chaque instant d'être sobre, de n'avoir aucune délicatesse, aucune frayeur, et d'avoir pris l'habitude, depuis un an, de se déshabiller et de se coucher seule sans le secours d'une femme-de-chambre.

Oui, sans doute, ma chére amie, je ne suis point entré *froidement* et sans *émotion* dans Rome, cette ville si fameuse, la patrie de tant d'illustres personnages, et pendant si long-temps la souveraine de l'univers! Mais je suis occupée d'un semtiment trop profond, d'une pensée trop habituelle, pour qu'il me soit possible de recevoir d'ailleurs des impression bien vives. Ne songeant qu'à pénétrer, qu'à lire dans le fond du cœur d'Adéle et de Théodore, cette préoccupation m'absorbe entièrement, de manière qu'il ne me reste qu'une idée vague et confuse de mes propres sensations, tandis que je pourrois dire avec détail tout ce qu'Adèle a éprouvé en entrant à Gènes, à Venise, à Rome, et ce qu'elle a senti et pensé en admirant les différens tableaux que nous avons vus jusqu'ici.

Je ne puis finir cette lettre sans vous faire part d'une idée que je vous dois. Vous savez qu'en parlant d'éducation, nous sommes convenues, il y a bien long-temps, que l'expérience est absolument nécessaire à l'instituteur, à la mère de famille; qu'il faut

avoir étudié les enfans pour les bien élever, et par conséquent avoir fait plus d'une éducation. J'ai une vielle lettre de vous, dans laquelle vous me mandiez, à ce sujet, que, d'après ce principe, les filles cadettes devoient être en général les mieux élevées; vous ajoutiez *que cela étoit bien triste pour les aînées*, et vous m'exhortiez à chercher un moyen qui pût remédier à cet inconvénient. J'ai cherché long-temps sans succès, car souvent les idées les plus simples (presque toujours les meilleures) sont les dernières qui se présentent, parce qu'on les rejette, et qu'on dédaigne de s'y arrêter; mais enfin il a fallu y revenir, et j'ai trouvé ce que vous me demandiez. Alors j'ai arrangé mon plan dans ma tête, et je vais maintenant le mettre en exécution.

Ce matin, devant Adèle; j'ai prié Dainville (qui se retrouve ici dans sa patrie) de me chercher une famille bien pauvre, en ajoutant que je me chargerois d'un des enfans, auquel je ferois apprendre un métier. Dainville me rendra réponse dans une quinzaine de jours; vous voudrez bien attendre jusques-là, ma chère amie, l'entière explication de mon projet, je ne pourrai qu'alors vous faire parfaitement comprendre tous les avantages que j'en attends.

Adieu, ma chère amie; madame d'Ostalis me mande que vous êtes étonnamment maigrie. Parlez-moi donc de votre santé: pouvez-

vous m'entretenir d'un détail plus intéressant pour moi?

LETTRE XXII.

La Baronne à la Vicomtesse.

De Rome.

Il y a deux jours qu'étant seule dans ma chambre avec Adèle, miss Bridget entra précipitamment, en me criant de la porte, que je serois sûrement satisfaite de la manière dont Dainville avoit fait ma commission: au même instant, Dainville arrive en tenant par la main la plus charmante enfant que j'aie jamais vue; c'est une petite fille de six ans et demi, jolie comme le jour, et qui, en m'appercevant, courut à moi en me tendant les bras. Je la pris sur mes genoux, en demandant à Dainville qui elle étoit; c'est, répondit-il, une petite orpheline, elle a perdu son père il y a quelques années, et sa mère vient de mourir. Ah! maman, dit Adèle, vous en prendrez soin!... Ce sera une bonne action, reprit Dainville, car elle est à la charge d'une

vielle femme qui n'est pas en état de la garder plus long-temps.... Assurément, interrompis-je, c'est avec un extrême plaisir que je m'en chargerai.... Mais où la mettrons-nous, en attendant que nous ayons trouvé une maison où l'on puise la placer? ... — Oh! maman, gardons-la, elle est si jolie, elle a l'air si doux!.... — Oh! la garder, cela est impossible!... — Mais du moins pendant quelques jours.... — Allons, j'y consens, et je vous charge, Adèle, d'avoir l'œil sur elle.... car moi j'ai tant d'occupations.... — Ah! de tout mon cœur!.... Maman, je la ferai coucher dans ma chambre? ... — A la bonne heure.... — Oh! cette charmante petite, je serai sa gouvernante!... Il faut que je lui dise cela en italien. En effet, comme tout ce dialogue avoit été en français, l'enfant n'en avoit pas entendu un mot. Adèle, l'embrassant tendrement: Je vais être votre maman, lui dit elle; le voulez-vous bien?... A ce mot de *maman*, la pauvre petite se mit à pleurer amèrement, en disant: *Je n'en ai plus!*... Adèle, fondant en larmes, se jette à son col, et la serrant dans ses bras: Maman sera la tienne, chère enfant, s'écria-t-elle.... Alors la petite me regardant avec des yeux remplis de pleurs: Est-il vrai, me dit-elle, resterai-je toujours avec vous? ... Elle fit cette question avec une ingénuité si touchente, un air si tendre, un son de

de voix si doux, que je me sentis émue jusqu'au fond de l'ame.... Oui, répondis-je, vous ne nous quitterez plus. Ces paroles causèrent au moins autant de joie à Adèle qu'à l'enfant, d'autant mieux que j'ajoutai que je me décidois en effet à la garder pour toujours, puisqu'elle paroissoit être aussi sensible qu'elle étoit jolie. Mais, maman, dit Adèle, vous m'avez promis aussi que je serois sa gouvernante?..... Nous verrons cela, répondis-je, nous en causerons ce soir. En effets, à huit heures et demie, lorsque l'enfant fut couchée, j'eus à son sujet une longue conversation avec Adèle. Etoit-ce sérieusement, lui dis-je, que vous me demandiez d'être chargée de cette petite fille? ...— Oui, en vérité, maman.... J'aime les enfans à la folie, et... — Mais vous même, à peine êtes-vous sortie de l'enfance! vous n'avez que treize ans et demi..... — Ma chère maman me dit quelquefois que j'ai de la raison pour mon âge....— Cela est vrai; cependant croyez-vous, Adèle, que vous soyez en état de bien élever un enfant?....— Non, maman, je n'ai pas cette présomption; mais, avec vos conseils, il me semble qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire.... Si j'avois une petite sœur de cet âge, sûrement je pourrois lui être de quelque utilité; à mes récréations, je m'amuserois à lui enseigner différentes choses, je la ferois

lire, je lui apprendrois de petits contes, et puis je la reprendrois doucement, si elle ne s'appliquoit pas.... — Par exemple, si elle étoit curieuse, moqueuse? — Ah! je sais par cœur tout ce qu'il faudroit lui dire!.... Je lui conterois tout ce qui m'est arrivé, *et la veillée des quarante, et la bambolina francese....* — Et tout cela ne serviroit à rien, si vous ne lui donniez pas d'excellens exemples.... Comment lui prouverez-vous qu'on doit être appliquée, si elle vous voit dessiner sans attention, jouer de la harpe sans regarder votre musique?.... — Maman, en général, je m'applique... — Oui, en général, j'en conviens, mais les bons exemples ne sont utiles qu'autant qu'ils sont donnés constamment.... — Je sens que la crainte de gâter un enfant, en lui donnant de mauvais exemples, seroit pour moi une raison de plus de me bien conduire..... — Cela peut être, et je vous avoue que je suis tentée d'en faire l'essai.... — Oh! maman, je vous en conjure!.... — Il est vraisemblable que vous serez mariée un jour, et par conséquent mère de famille: si cela arrive, vous vous trouveriez alors une expérience qui seroit très-utile à vos enfans: vous avez un bon cœur et de la générosité, je suis donc très-sûre que, malgré votre extrême jeunesse, vous sentez parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante; je vous le répète, ils se réduisent tous à ce seul point, *de donner*

toujours l'exemple des vertus qu'on exige.... — Oh! j'aurai une attention sur moi-même! ... — Avec raison, car est-il rien de plus horrible que de gâter et de corrompre un enfant né avec un bon naturel?.... — Cette seule idée fait frémir.... — Dieu vous demanderoit compte un jour de cet enfant malheureux, il diroit: *Je l'avois créé bon, et tu l'as rendu méchant: à-la-fois barbare, impie et sacrilége, tu as gâté et défiguré mon ouvrage!... Il n'est point de châtiment trop rigoureux pour toi!....* O ciel!..... Mais aussi il n'est point de récompenses qu'une mère comme la mienne ne soit en droit d'attendre!.... En disant ces mots, Adèle laissa tomber doucement son visage sur le mien, et je sentis ses larmes couler sur mes joues!.... Vous m'effrayez, maman, me dit-elle; maintenant je n'ose plus desirer de me mêler de l'éducation de cette charmante petite fille!... — Vous sentez trop combien ce devoir est sacré pour ne le pas remplir.... — Maman!... Vous pensez!.... Quelle joie vous me causez! — D'ailleurs, si cette enfant vous devient chère.... — Oh! je l'aimerai passionnément! .... — Eh bien! rien ne vous coûtera; dans l'espoir de la rendre parfaite, vous vous corrigerez sans effort de tous vos defauts.... — Et le desir de justifier votre confiance, et de faire votre bonheur.... — Voilà qui est dit, je veillerai sur votre conduite, je vous donnerai des avis, et je consens que vous soyez

entièrement chargée de cette enfant..... — Entièrement! ah! Dieu!.... — Oui; c'est-à-dire, elle couchera toujours dans votre chambre, elle ne vous quittera pas, elle jouera dans le cabinet où vous faites vos études; à vos heures de récréation, vous lui enseignerez les petites choses que son âge la rend susceptible d'apprendre; vous lui donnerez par la suite les maîtres que vous jugerez nécessaires, et vous serez enfin sa maîtresse, sa gouvernante et sa mère. .... — Sa mère! Pauvre petite!.... Puis-je m'en faire appeler maman?.... — Oui sans doute, puisque vous lui en tiendrez lieu. — Elle m'appellera *maman!*... Oh! que je voudrois être à demain, pour lui dire cela!.... Maman, vous lui direz qu'elle doit m'obeir.... qu'elle doit m'appeler maman, car peut-être ne me croiara-t-elle pas.... Je suis fâchée d'être si petite pour mon âge; si vous me permettiez de porter des talons, je parie qu'elle me respecteroit davantage. — Il est vrai que vous n'avez pas une figure bien imposante, mais de la raison, de l'application et de la douceur vous feront bien autant respecter que des talons.

Après cet entretien, Adèle alla se coucher; son premier soin, en entrant dans sa chambre, fut d'aller regarder *sa fille* qui dormoit profondément: au risque de l'éveiller, elle l'embrassa plusieurs fois, et sûrement, durant la nuit, ne vit qu'elle dans ses rêves.

Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillée, Adèle entra chez moi en tenant son enfant par la main, et en me disant qu'elle lui avoit donné un nouveau nom, ne trouvant pas le sien joli; elle l'appelle *Hermine*, parce qu'elle est d'une blancheur éblouissante, et qu'elle a l'air extrêmement doux. Au reste, Hermine est déjà accoutumée à sa *petite maman*, et lui obéit ponctuellement. Adèle, de son côté, ne songe qu'à lui donner de *bons exemples*, elle la fait lire, elle traduit mes petits contes en italien pour les lui apprendre, et elle a prié Dainville de la faire dessiner. Ainsi, ma chère amie, le voià ce moyen si simple que j'ai trouvé pour mettre Adèle en état de bien élever un jour sa première fille. Elle fera sous mes yeux cet important apprentissage qui ne la distraira point de ses occupations, puisqu'il se borne à garder auprès d'elle une enfant dont l'âge ne demande d'autre soin que celui de la reprendre si elle parle mal, si elle manque de douceur ou de docilité, &c. Hermine dessinera à côté d'Adèle, qui ne souffrira pas qu'elle soit sans application, et qui se piquera de lui en donner l'exemple. Du reste, nous sommes convenues qu'Hermine n'apprendroit point la musique; nous voulons qu'elle sache faire tous les petits ouvrages de femmes, qu'elle écrive et compte bien, qu'elle sache également l'italien et le français, et parfaitement l'Histoire: ainsi, ne jouant

d'aucun instrument, elle peut toujours étudier dans la chambre d'Adèle sans la troubler et la distraire. Adèle, en l'observant avec intérèt, apprendra à connoître les enfans, leurs inclinations, leurs petites ruses; en présidant à ses études, elle s'accoutumera à la vigilance, elle deveindra plus attentive, plus pénétrante, plus patiente; enfin, le desir d'obtenir la considération, l'estime et la tendresse de son élève, la corrigera de plusieurs petits défauts, et hâtera le développement entier de sa raison.

Non, ma chère amie, les dames romaines ne sont en général ni jolies, ni bien mises; elles ne mettent point de rouge; mais elles n'ont pas, comme on me l'avoit dit, du blanc et de la poudre jaune; elles craignent singulièrement les odeurs, et n'en portent jamais; et comme elles trouvent les Françaises excessivement parfumées, quand elles savent qu'elles doivent nous rencontrer, elles se remplissent le nez de petites feuilles vertes, afin de ne rien sentir: j'avoue que j'ai été un peu surprise en voyant, pour la première fois, cette verdure sortant à moitié de tous ces nez de femmes: Adèle n'a pas témoigné le moindre étonnement de cet usage, car depuis la veillée des quarante, rien ne paroît plus la surprendre.

La grande *finesse* (c'est ainsi qu'on appelle à Rome une politesse) consiste à faire placer en voiture la personne considérable à la

droite du fond. Vous seriez malheureuse ici, car il n'est pas permis d'aller vîte en voiture; on trouve qu'un train un peu leste n'a aucune dignité, et on ne s'arrête jamais dans les rues; de manière que si l'on donne une commission à son laquais, on ne l'attend point, seulement on marche plus lentement. Lorsque les mœurs sont corrompues, le ton doit nécessairement s'en ressentir; aussi je ne pourrois vous donner une idée ni de ce qu'on appelle ici *de la galanterie*, ni de la manière générale de s'exprimer: par exemple, l'homme le mieux élevé, en parlant d'une femme, la désigne par son nom tout court, et dit *la Marescotti*, *la Palestrine*, *la Barberini*, &c. L'esprit est peut-être ici plus commun qu'en France; mais dans aucun pays policé, l'éducation n'est aussi négligée, et l'ignorance aussi profonde. D'ailleurs, comme dans le reste de l'Italie, tous ces grands seigneurs, dont les palais sont si sompteux, vivent comme s'ils étoient des bourgeois mal à l'aise: il est vrai qu'ils ont beaucoup d'ostentation, et que, dans les grandes occasions, ils étalent une grande magnificence; mais du reste, ils n'ont ni dîner ni souper, point d'état de maison, et journellement ils se trouvent fort bien éclairés avec une chandelle, et parfaitement nourris pour un petit écu par jour (*).

(*) Dans toutes les grandes maisons, on trouve

A l'égard de la jalousie, on prétend qu'elle n'existe plus que parmi le peuple, qui est d'une férocité à faire frémir, car il donne ici des coups de couteaux comme à Paris il donne des coups de poings. On ne peut imaginer combien les meurtres sont communs à Rome. Quand un homme en assassine un autre, l'assassin est toujours favorisé par le peuple; toutes les boutiques, les maisons lui sont ouvertes; de-là, il se sauve dans les églises, où il trouve un asyle aussi sûr que sacré. Est-ce là ce peuple romain si célèbre dans l'Histoire! Que produit le climat sur les mœurs! C'est la forme du gouvernement qui fait tout.

Adieu, ma chère amie; embrassez Constance de ma part, et dites-lui que par le premier courrier, je répondrai sûrement à sa jolie petite lettre.

---

aux portes des appartemens un homme habillé de noir, avec une longue cravatte blanche, c'est une espèce de suisse qu'on appelle à Rome un *Decan*. Les cardinaux et les grands seigneurs ont aussi, pour faire les honneurs de leurs maisons, un homme qu'ils appellent *gentilhomme*, et qui l'est en effet ordinairement. Le cardinal Mazarin a été gentilhomme à Rome.

LETTRE XXIII.

La Vicomtesse à la Baronne.

Je vais voyager aussi, je pars lundi pour les eaux de Spa: mon médecin vouloit m'envoyer à Plombières, je lui ai représenté que je m'y ennuierois à la mort, que je desirerois aller à Spa, et non-seulement il y consent, mais il me l'ordonne, et j'obéis. J'emmène avec moi madame de Valcé, dont la santé est véritablement dérangée depuis sa fausse couche; sans cette raison, je n'aurois sûrement pas cédé au desir extrême qu'elle a de faire ce voyage, car ses procédés ont enfin absolument détruit le sentiment aveugle que j'avois pour elle. Je trouverai à Spa beaucoup de gens de ma connoissance, entr'autres le chevalier d'Herbain, qui est parti hier avec Porphire qu'il y mène, et dont il ne peut plus se séparer; madame de Blezac et sa belle-fille, la petite comtesse Anatolle, M. d'Ostalis, et madame de Germeuil revenue à Paris depuis trois mois, et qui ne va, dit-elle, à Spa que par *sentiment* pour madame de Valcé, et pour la suivre, car cette ancienne amitié s'est renouée avec une extrême vivacité. Au reste, jamais la *divine amitié* n'a été plus à la mode que dans ce

moment; les femmes se chérissent toutes, elles ne peuvent plus se quitter; à souper, elles fuyent, elles évitent les hommes, et se placent ensemble à côté les unes des autres, elles sont inséparables; si quelqu'importun se glisse indiscrètement parmi elles, toute la troupe entière le maudit, se désole, et marque son chagrin par les mines les plus expressives. . . . Cependant, malgré tout cela, les méchans soutiennent qu'elles s'envient et se déchirent tout comme de notre temps, et qu'au fond, les hommes ne sont pas plus essentiellement maltraités qu'ils ne l'étoient il y a dix-huit ans. A propos, mon cœur, savez-vous que la belle, la sérieuse, l'insipide madame de N. . . . a pris un amant? Vous serez sans doute surprise de m'entendre accuser aussi positivement une Personne qui jouissoit d'une bonne réputation; je n'ai jamais pu souffrir qu'une femme se permît d'attaquer ainsi l'honneur d'une autre femme, même lorsqu'elle parle à son amie intime; mais je puis dire sans scrupule que madame de N. . . . a un amant, puisqu'elle en fait gloire, et le dit elle-même à qui veut l'entendre: cette franchise lui fait un honneur infini, et l'a rendue très-intéressante; tout le monde loue sa *candeur*; on répète qu'elle est *d'une vérité*, *d'une bonne-foi* qui doit tout faire excuser; et enfin, cet amant lui procure des éloges et des amis sans nombre.

Voilà une indulgence qui met fort à l'aise,

et qui sûrement établira dans la société une franchise universelle; on avouera naïvement ses fautes, ses foiblesses, et j'espère qu'avant peu l'horreur du mensonge deviendra telle, que les poltrons et les gens sans probité ne chercheront à cacher ni leur lâcheté ni leur friponneries; j'ose même dire que tout nous promet cette heureuse révolution dans les mœurs. J'ai entendu l'autre jour un homme que vous connoissez beaucoup, se vanter avec orgueil d'avoir *caponné* au billard deux autres hommes; il n'a pas dit: *j'ai volé;* mais comme *caponner* est à peu-près le synonyme de *friponner,* il y a tout lieu de croire que les hommes égaleront bientôt les femmes en sincérité.

Adieu, mon cœur, ma santé est déjà meilleure; le seul projet d'aller à Spa me ranime; jugez du bien que me feront les eaux.

LETTRE XXIV.

Rèponse de la Baronne.

De Rome;

Ainsi donc à présent on convient simplement qu'on a un amant, et cette effronterie passe pour de la *franchise*, de la *bonne-foi!* Autrefois la décence faisoit tolérer une foiblesse, et maintenant l'impudence fait excuser le vice!... "Pourquoi dites-vous (dit "Jean-Jacques Rousseau) que la pudeur rend "les femmes fausses; celles qui la perdent "le plus, sont elles au reste plus vraies que "les autres? Tant s'en faut, elles sont plus "fausses mille fois; on n'arrive à ce point "de dépravation qu'a force de vices qu'on "garde tous, et qui ne règnent qu'à la fa-"veur de l'intrigue et du mensonge.

"Je sais (dit encore Rosseau) que les "femmes qui ont ouvertement pris leur parti "sur un certain point, prétendent bien se "faire valoir de cette franchise, et jurent qu'a "cela près, il n'y a rien d'estimable qu'on "ne trouve en elles; mais je sais bien "aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela "qu'à des sots. Le plus grand frein de leur "sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne? "et de quel honneur feront-elles cas, après "avoir renoncé à celui qui leur est propre?

"Ayant mis une fois leurs passions à l'aise,
"elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister".

Qui pourroit n'être pas frappé de la solidité de raisonnement de ce beau passage d'Emile!

Adèle devient chaque jour plus raisonnable; Hermine contribue infiniment plus que moi à la former. L'autre jour Adèle, pour la première fois depuis qu'Hermine est ici n'a pas bien dessiné, et, tout le temps de l'accadémie, a paru distraite et inappliquée. Quand la leçon fut finie, je lui ai dit tout bas: Vous vous relâchez, et vous venez donner à votre enfant un pernicieux exemple. A ces mots, elle leva les yeux au ciel, et tomba dans la rêverie; un instant après, elle vint à moi et me dit bien haut: Maman, voici l'heure de ma récréation, je vous supplie de me permettre de l'employer à dessiner. — Pourquoi donc? vous avez dessiné vos deux heures.... — Oui, ma chère maman, mais j'ai eu le malheur de manquer d'application aujourd'hui, je vous en demande mille pardons, et je veux réparer ma faute..... Entendez-vous, Hermine, interrompis-je, quel charmant exemple vous donne votre petite maman? Adèle est trop jeune encore pour ne pas faire des fautes quelquefois; mais vous voyez comme elle les répare, et sûrement bientôt elle n'en fera plus du tout.

Pendant ce discours, la joie pétilloit dans les yeux d'Adèle, et au moment même elle

fut chercher son porte-feuille, et dessina une heure entière avec une application parfaite. Jugez, ma chère amie, si je m'applaudis d'avoir trouvé un moyen si simple et si doux de la perfectionner: d'ailleurs, je goûte encore le plaisir de faire une bonne action, en tirant de la misère une pauvre petite orpheline dont, sans moi, la destinée eût été si malheureuse. Comme elle a été choisie parmi cent autres, elle est reellement charmante de caractère et de figure; sa première éducation a été très-bonne, elle n'étoit même pas née pour l'état où je l'ai trouvée. Différens événemens ruinèrent sa famille, et la mort de sa mère, qui ne subsistoit que d'une petite pension viagère, mit le comble à son infortune. J'ai préféré une enfant italienne, afin qu'elle entretînt Adèle dans l'habitude de parler italien. La seule personne dans la maison qui n'aime pas Hermine à la folie, est miss Bridget, parce qu'elle a le plus grand mépris pour la langue italienne, et ne conçoit pas qu'on puisse desirer de la parler, quand on a la gloire de savoir l'anglais; aussi n'en dit-elle pas un seul mot; ce qui lui rend le voyage d'Italie peu agréable; elle se fâche constamment contre toutes les servantes, uniquement à cause de leur *baragouin ridicule*: enfin, son aversion naturelle pour Dainville a redoublé depuis que nous parlons tous italien; mais il faut bien lui passer tous ces

petits travers, en faveurs de ses excellentes qualités et de la manière parfaite dont elle me seconde.

Adieu, ma chère amie; j'attends avec impatience de vos nouvelles de Spa; je suis sûre que vous y retrouverez la santé, et que vous serez charmée de la vie qu'on y méne.

LETTRE XXV.

Le Baron au Vicomte.

De Naples.

Une espèce de maladie épidémique nous a chassés de Rome un peu plutôt que nous ne comptions en partir, et je passerai ici deux mois, août et septembre.

Vous me demandez des détails sur les femmes; je suis étonné que vous n'ayez pas reçu déjà une lettre que je vous écrivois de Rome, et dans laquelle je ne vous parlois que des dames romaines. On dit que les mœurs sont encore plus corrompues à Naples, cependant j'allai hier à un bal, et j'en suis revenu édifié de la constance des dames napolitaines; elles choisissent un danseur pour toute l'année, et, durant ce temps, ne dansent jamais avec un autre; il est vrai

qu'on prétend qu'elles réservent toute leur fidélité pour cette espèce d'engagement. Il y, a, entr'autres, ici une femme dont on conte des avantures qui paroîtroient incroyables, si ces détails n'étoient certifiés par des gens très-dignes de foi: elle étoit hier au bal, elle a parlé plusieurs fois à mon fils, et j'ai remarqué que Théodore ne lui répondoit pas avec un politesse bien exacte. Aujourd'hui je le lui ai reproché; mais, a-t-il répondu, madame de D.... est si méprisable!... — Et parcè qu'elle est méprisable, faut-il que vous ayez l'air d'avoir reçu une mauvaise éducation? D'ailleurs, en traitant madame de D.... avec autant de légéreté, vous avez manqué d'égards pour les femmes auxquelles vous devez un véritable respect.... — Comment?.... — Sans doute, puisque madame de D.... est reçue dans la société, vous ne pouvez être impoli avec elle, sans l'être aussi pour toutes les femmes qui se trouvent dans la même assemblée. Souvenez-vous toujours qu'un homme honnête et délicat doit l'apparence du respect à toutes les femmes, et qu'il n'aura jamais l'air noble et distingué, s'il prend avec la moins estimable des manières familières: qu'il ne recherche point celle qu'il croit digne de mépris, mais qu'il la traite toujours en public avec égards et déférence, et cette conduit lui vaudra l'estime et l'intérêt de toutes celles dont il doit

ap-

apprécier et desirer le suffrage: enfin, croyez que le plus mauvais air qu'un jeune homme puisse avoir, est de paroître mépriser les femmes. Par exemple, que pensez-vous de ce jeune Français que nous avons vu à Rome, et qui nous a suivis à Naples? — Le marquis d'Hernai?... — Oui; vous paroît-il aimable? — Mais je ne voudrois pas lui ressembler. — Cependant il a de l'esprit de l'instruction, et il se conduit bien.... — Mais il est ridicule.... — Infiniment, cela est vrai, parce qu'il a toujours avec les femmes un ton léger ou méprisant; il pense que la familiarité donne l'air de l'aisance, et que le dédain montre la supériorité; il s'abuse, et prouve seulement qu'il est un fat mal élevé. — Et il a de l'esprit! cela est bien surprenant..... — Une mauvaise éducation gâte l'esprit ainsi qu'elle corrompt le cœur. ... — Il a du bon sens, sa conversation même est solide; les artistes à Rome nous ont dit qu'il se connoissoit en tableaux, en statues, que du moins il en raisonnoit très-bien; il paroît savoir l'Histoire, pourquoi donc sa société est-elle si peu agréable?.... — C'est qu'il est plein de suffisance, et qu'il gâte tout ce qu'il dit de plus sensé par un ton tranchant, un air capable, qu'on ne pourroit tolérer dans personne, et qui rendent sur-tout un jeune homme de vingt ans complétement absurde, impertinent et ridicule.

Vous voyez, mon cher Vicomte, combien je m'attache à donner à Théodore un véritable dégoût pour la pédanterie. Comme vous dites fort bien, plus une éducation est soignée, plus cette attention est nécessaire, et soyez sûr que Théodore, à vingt ans, sera aussi modeste, aussi simple qu'instruit. En général, tous nos jeunes gens, aujourd'hui, sont d'une ignorance honteuse, ou d'une pédanterie insupportable; *beaux-esprits* et *philosophes*, ou ne sachant rien, et livrés aux plus affreux désordres; c'est la faute des parens, qui ne leur donnent point de principes ou qui leur inspirent une folle prétention à l'esprit. J'ai vu un père, estimable d'ailleurs, répandre des copies d'une lettre que son fils, âgé de dix-huit ans, lui écrivoit de sa garnison sur un ouvrage de morale qui venoit de paroître. Le pauvre jeune homme sut cela, et, comme de raison, la tête lui tourna. De même, on envoie à seize ans son fils dans les pays étrangers, on lui dit: *Allez vous instruire, allez étudier les hommes.* Il part, il revient, il dit: *Je suis instruit, je connois les hommes.* On le croit dans sa famille, il débite avec orgueil et confiance tous les lieux communs qu'il a pu apprendre de son gouverneur; il assure *que les Anglais sont profonds, les Italiens ignorans et superstitieux, les Espagnoles dans la barbarie; il vante la liberté anglaise, et déclame contre l'inquisition*; ses parens l'écoutent avec étonnement, on

l'admire, on le cite, on le prône, et l'on en fait pour la vie un sot aussi ridicule qu'ennuyeux. Ne réfléchira t-on jamais davantage sur l'éducation, et faut-il qu'en dépit du plus heureux naturel, elle nous donne éternellement des vices ou des travers!

LETTRE XXVI.

La même au même.

De Naples.

THEODORE vient d'avoir aujoud'hui un petit succès très-flatteur: nous dînions lui et moi chez l'ambassadeur de France, où se rassemble tous les jours la meilleure compagnie de Naples; il y avoit sept ou huit personnes, entr'autres, trois ou quatre véritablement distinguées par leurs connoissances et leur esprit; de ce nombre étoient deux Anglais. J'avois à parler à l'ambassadeur, qui, en sortant de table, m'a mené dans son cabinet, et j'ai laissé Théodore dans le salon, environ trois quarts-d'heure. En rentrant, nous avons trouvé la conversation fort animée, on parloit de littérature, et

les Anglais soutenoient, contre le marquis d'Hernay, qui prétend savoir l'anglais, et contre deux Italiens qui le savent réellement que le Paradis perdu est le plus beau poëme qui existe dans aucune langue vivante: ils nous contèrent que, pour appuyer leur opinion, ils avoient voulu citer plusieurs passages, entr'autres, quelques vers des livres premier et quatrième, mais qu'ils n'avoient pu se les rappeler qu'imparfaitement, et ils demandèrent à l'ambassadeur s'il avoit Milton. Non, répondit-il, mais j'ai vu jadis M. d'Almane savoir Milton par cœur, et peut-être pourra-t-il encore vous satisfaire. Ma mémoire, repris je, est fort diminuée, Théodore me suppléera. A ces mots, l'étonnement fut général, tous les yeux se fixèrent sur Théodore, qui, jusqu'alors, avoit écouté en silence la conversation, parce que personne ne l'avoit interrogé. Quoi! s'écria-t-on, monsieur votre fils sait l'anglais! Depuis sa plus tendre enfance, répondis-je; et comme les vers que vous citiez sont très-remarquables, je suis sûr qu'ils sont tous présens à sa mémoire. Essayez de les dire, Théodore. Alors Théodore, en rougissant, débita de suite environ deux cents vers sans faire une faute, et prononçant véritablement comme un Anglais même. On donna les plus grands éloges à sa mémoire, et sur-tout à sa modestie; et quand nous fûmes seuls, je l'embrassai tendrement: Vous venez,

lui dis-je, de me procurer un très-grand plaisir; je ne puis être flatté de vous avoir entendu dire des vers de Milton, on vous les a fait apprendre; quand vous seriez un sot, vous les sauriez de même; mais vous êtes réservé, modeste, voilà ce qui doit me causer une véritable satisfaction. Conservez ces précieuses qualités, elles ajoutent aux succès et désarment l'envie: le mérite dont on s'enorgueillit nous est toujours contesté, tandis qu'on ne manque jamais de vanter celui qu'on nous découvre; ainsi, par amour-propre même, nous devrions triompher du vain desir d'étaler nos talens et notre instruction, bien sûrs que mille occasions ne peuvent manquer de les faire connoître, sans que nous nous en mêlions. Théodore a trouvé ce raisonnement très-juste, et n'a point cherché à me dissimuler combien il étoit flatté de l'éloge que je venois de donner à sa conduite. La modestie est peut-être la seule vertu qu'on puisse sans inconvénient louer avec excès dans un jeune homme, toute autre louange peut l'enorgueillir et lui donner de l'affectation. Combien de personnes qui sont imprudentes, brusques ou pédantes et apprêtées, uniquement parce qu'on a vanté sans mesure leur franchise, leur naturel ou leur savoir et leur politesse!.... Mais la modestie n'est pas une qualité qu'on soit jamais tenté de pousser trop loin; d'ailleurs, le pourroit-on, puisqu'elle est si belle, que

même, portée à l'excès, elle ne sauroit dégénérer en vice? Ainsi, faites la donc aimer à votre élève, tâchez de le rendre véritablement modeste, vous ne pouvez craindre qu'il le devienne trop.

Je me suis décidé, mon cher Vicomte, à prolonger de six mois mon séjour en Italie; je ne retournerai point en France cet automne, je passerai l'hiver à Rome, j'en partirai sur la fin de février, je séjournerai un mois à Florence, autant à-peu-près à Turin, et je serai en Languedoc dans le courant d'avril; j'y resterai sept ou huit mois; si vous le pouvez, venez m'y voir et remplir enfin cet ancien engagement, sinon j'irai vous chercher à Paris, car après deux ans d'absence, je ne pourrai résister au desir de vous revoir et de vous présenter Théodore, grandi, formé, aimable autant qu'on peut l'être aussi jeune;... ce fils si cher!... et qui, je l'espère, sera le vôtre; un jour.

LETTRE XXVII.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Spa.

Le charmant, le délicieux séjour que Spa! oh! je serai malade tous les ans pour y revenir!... On y trouve tout, du monde, du jeu, des fêtes, de la dissipation, de la solitude, de la liberté. Que n'y êtes-vous! rien n'y manqueroit. Cependant j'ai fait une *amie nouvelle;* car, comment revenir des eaux sans cela? C'est une amie que j'ai rencontrée pendant quinze ans, sans me douter jamais qu'il fût possible de l'aimer. C'est enfin madame de L****; je lui passe toutes ses prétentions qui, au reste, ne se trouvent point en rivalité avec les miennes; elle se plaît à déconcerter les personnes timides ou qui débutent dans le monde; elle est charmée d'avoir un gros son de voix qui, véritablement, est fait pour en imposer aux plus intrépides; elle a pris, par goût, des manières brusques et un air boudeur et refrogné; elle est comblée de joie lorsqu'elle peut penser qu'elle embarrasse et qu'on la craint; moi, j'aimerois mieux plaire que de produire tous ces grands effets, ainsi je ne lui dispute aucun de ses avantages, et nous

nous accorderons fort bien ensemble; au vrai, malgré des travers si singuliers, elle a des qualités très-attachantes, une ame noble et sensible, une extrême franchise et beaucoup d'esprit; elle repousse lorsqu'on ne la voit qu'en passant, mais elle *retient* quand on la connoît.

Nous avons encore ici une autre Française, madame de Rainville, que je ne connoissois point du tout; celle-là n'attire ni ne retient, elle n'est jamais naturelle un moment: elle étoit faite pour être insipide, commune et froide; mais elle a sûrement entendu dire *que les personnes ennuyées sont toujours ennuyeuses*, et, frappée de cette maxime, elle veut paroître éternellement amusée; en conséquence elle aime tout *avec passion*, la musique, la danse, les spectacles, la promenade, la conversation; toutes ces choses la transportent; elle se pique d'être gourmande, de n'avoir pas un goût modéré, d'avoir du *feu*, de *l'enthousiasme*, et de disputer avec chaleur et véhémence; elle parle toujours, n'écoute point, ne sent rien, se met vainement à la torture pour persuader qu'elle a *de l'énergie*, de l'activité, et ne parvient qu'à se rendre importune, ridicule et véritablement insupportable: elle me refroidit, me glace, et me fait presque prendre en aversion les choses que j'aime le mieux. L'autre jour, nous avons été dîner à la cascade de Coo; madame de Rainville fut dans un tel ravisse-

ment, elle loua avec tant d'emphase l'eau, la verdure, le paysage, et même le soleil qui nous broûloit, tout cela étoit accompagné du gestes si *expressifs*, si *animés*, qu'elle m'a donné un dégoût, qui ne me passera peut-être jamais, pour les rivières, les cascades et les dîners sur la pelouse.

M. d'Ostalis est arrivé à Spa la semaine dernière; il dîne presque tous les jours chez moi, et je passe aussi ma vie avec madame de Blezac, la petite comtesse Anatolle, le chevalier d'Herbain et madame de L****, ma nouvelle amie; je vais souvent au Waux-hall, j'y mène danser Constance; nous allons nous promener sur la montagne d'*Annette et Lubin* (*); nous nous affligeons un peu qu'Annette soit si laide, et que Lubin vende de la bière, ce qui nuit beaucoup aux idées pastorales et champêtres; je rentre dans ma maison à neuf heures, ma petite société s'y rassemble, et nous causons jusqu'à minuit, car je n'ai pas la simplicité de me coucher à dix heures, de me lever avec le jour pour aller boire des eaux que je peux prendre dans mon lit: on dit qu'elles sont meilleures

(*) Cette montagne a pris son nom d'un paysan et d'une paysanne mariés il y a quinze ou seize ans, par un Français qui les nomma Annette et Lubin, et leur fit bâtir une jolie petite ferme sur le haut d'une des montagnes qui environnent Spa.

à la fontaine, mais il n'y a de bon pour moi que ce qui ne me contrarie pas.

Je suis moins mécontente de madame de Valcé depuis que je suis ici, c'est-à-dire, de son extérieur et de ses manières; pour ses sentimens...., je n'y dois plus compter.... Mais cependant elle n'a que vingt-deux ans, elle est encore bien jeune!... Ah! le cœur d'une mère est toujours prêt à pardonner!

Adieu, ma chère amie; vous serez également heureuse par Adèle et par Théodore, vous le méritez!... J'envie votre félicité; mais croyez qu'en même temps elle me console de mes peines. Oui, je jouis de votre bonheur autant que je m'enorgueillis de vos vertus et de votre amitié.

LETTRE XXVIII.

Le Vicomte au Baron.

Vous allez être satisfait, mon cher Baron; je suis enfin brouillé *sans retour* avec madame de Gerville: elle m'a joué dans une affaire où elle paroissoit vouloir me servir, et m'a sacrifié de la manière la plus noire et la moins adroite. Me voici un peu isolé. car, depuis sept ans, sur-tout, je n'avois exactement d'autre société que la sienne. Je vous entens d'ici: *Rentrez dans votre famille, rapprochez-vous de votre femme.* Je sais que madame de Limours est très-aimable; mais je suis retenu par l'embarras *de faire connoissance avec elle*: au vrai, nous sommes devenus absolument étrangers l'un à l'autre; enfin j'essaierai, je vous le promets.

Tout le monde est revenu de Spa. On prétend que M. d'Ostalis en rapporte un goût très-vif pour la jeune comtesse Anatolle; on ne dit point encore que cette dernière y réponde. Elle est bien jeune pour se décider si promptement, elle n'a que dix-sept ans; mais on assure qu'une partie de sa société approuveroit fort cet arrangement, et se charge de la disposer à un choix qui, au reste, seroit le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre. Elle aime son mari, mais

elle en est traitée de manière à ne pas conserver longtemps les sentimens qu'elle a pour lui. Le comte Anatolle dédaigne toutes les Françaises, il n'aime que les étrangères, et il faut absolument, pour lui plaire, être Russe, Anglaise ou Polonaise. Mon charmant petit Théodore n'aura, grace au ciel, aucun de ces travers; combien j'ai d'impatience de le revoir! il touche à sa quinzième année.... A cet âge, j'étois déjà amoureux, à perdre la tête, d'une des femmes de ma mère, mademoiselle Adrienne, que j'élevai depuis au grade de chanteuse dans les chœurs de l'Opéra. A quinze ans j'avois déjà escaladé dix fois les murs du jardin de mon père, pour aller voir une petite paysanne que j'aimois presqu'autant que mademoiselle Adrienne. J'avois pourtant un gouverneur très-sévère, mais heureusement il étoit sourd et distrait; je m'échappois sans qu'il pût m'entendre, et je le trompois sans qu'il y prît garde. Au reste, quelques précautions qu'il eût employées, je suis bien sûr que j'aurois trouvé les moyens de me soustraire à sa vigilance. Comment faites-vous donc avec Théodore, cet enfant si éveillé, si vif, si spirituel? Comment a-t-il impunément quinze ans? Comment enfin vous y prenez-vous pour vous rendre maître de son imagination, et pour le surveiller toujours sans lui devenir importun?

LETTRE XXIX.

Le Baron au Vicomte.

De Rome.

Premierement, madame d'Almane n'a point de jolies femmes-de-chambre, et je ne suis ni sourd, ni distrait. On n'est véritablement amoureux, ni à quatorze ans et demi, ni à quinze, ni même à seize. Vous l'étiez, dites-vous, à cet âge; mais vous aimiez également mademoiselle Adrienne et votre petite paysanne; ainsi vous n'aviez de penchant ni pour l'une ni pour l'autre. Comme l'amour doit presque tout son pouvoir à l'imagination, l'idée que nous nous formons de cette passion, l'opinion que nous en avons, décident de l'empire qu'elle prendra sur nous, et de l'influence qu'elle aura sur notre destinée. Si nous croyons que l'amour n'est qu'un égarement passager, une sorte d'enivrement, qui, même en tournant la tête, peut laisser le cœur froid, nous serons séduits par la seule beauté, nous n'aurons que des fantaisies.

Telle étoit l'opinion que vous aviez de l'amour; votre imagination s'enflamma avant que votre cœur pût aimer: cette première expérience vous persuada que trouver une

femme plus jolie qu'une autre, c'est être amoureux; il en est résulté que vous vous êtes livré successivement à mille fantaisies passagères, que vous avez formé beaucoup d'intrigues et jamais un attachement véritable. Je veux, au contraire, que mon élève soit persuadé que cette passion peut faire le charme, la félicité de la vie, quand l'objet qui l'inspire réunit à-la-fois les graces, les talens, l'esprit et les vertus; qu'il croye qu'alors elle doit durer toujours, ou que du moins, si le temps l'affoiblit, elle laisse dans le fond du cœur une amitié si tendre, des souvenirs si doux, qu'on ne peut ni regretter l'amour, ni desirer de l'éprouver encore. Avec cette opinion, non-seulement mon élève n'aimera pas deux objets à-la-fois, mais il n'aimera pas deux fois dans sa vie; il sera difficile et délicat sur le choix, et s'attachera pour ne jamais changer.

Puisque l'amour est pour nous une illusion nécessaire durant notre jeunesse, l'instituteur doit donc chercher à faire servir ce sentiment au bonheur et à la gloire de son élève. Une fantaisie peut être assez vive pour nous égarer, nous avilir, nous perdre; une passion peut nous porter aux grandes choses: l'une fera faire des extravagances, des sacrifices de premier mouvement; l'autre peut seule engager aux actions qui demandent de la persévérance. Celle qui dit à son amant: *soyez deux ans sans parler*, et qui

fut obéie, cette femme pouvoit se flatter d'inspirer une passion, et non une fantaisie. Et, en effet, que ne doit-on pas attendre d'un sentiment dont nous ne sommes susceptibles que dans la force de l'âge; d'un sentiment produit par une imagination exaltée, et que l'estime et l'amitié doivent rendre aussi doux, aussi solide que violent? Je sais bien qu'on peut aimer passionnément un objet méprisable; mais ce malheur n'arrive qu'aux gens foibles, bornés ou méprisables eux-mêmes, ou qui enfin s'abusent sur leur choix.

Il est dont important qu'un jeune homme *ne commence pas* par une fantaisie qui lui raviroit à-la-fois et ses principes et sa délicatesse. C'est une passion vertueuse qui doit l'arracher à son indifférence; mais avant l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il n'en seroit pas susceptible. Comment donc le préserver jusqu'à cette époque, des égaremens où le cœur n'a point de part? Soyez vigilant, attentif, conservez-lui son innocence, occupez-le sans relâche, ne le laissez jamais un seul instant oisif ou désœuvré, et croyez que son imagination ne l'éclairera sur rien de ce que vous voulez lui cacher. Mais, me direz-vous, est-il possible qu'un jeune homme puisse conserver de l'innocence jusqu'a dix-sept ou dix-huit ans? Je n'ignore pas qu'en effet ce n'est plus la mode aujourd'hui; mais elle existoit jadis,

et nous voyons encore les enfans des princes, mieux surveillés que les nôtres, sortir des mains de leurs gouverneurs sans connoître l'amour ni ce qui peut y ressembler.

Vous me demandez comment je puis être aussi vigilant sans me rendre importun à mon fils; c'est qu'il n'est pas plus surveillé maintenant qu'il ne l'étoit à six ans, du moins en apparence. Il a toujours couché dans un cabinet à côté de ma chambre, et dans ma chambre même lorsque nous voyageons, même en séjournant long-temps dans le même lieu; cette habitude n'est point une sujétion pour lui, au contraire, j'ai su la lui rendre agréable. Il est naturellement communicatif, il aime à causer, il n'a de confiance sans réserve que pour moi; mais il a tant d'occupations, depuis deux ans sur-tout, que nous avons rarement dans la journée la possibilité de nous entretenir un peu de suite: j'ai donc pris le parti de lui promettre que tous les soirs nous aurions ensemble une petite conversation quand nous serions dans nos lits. Théodore, ayant toujours mille choses à me dire, attend ce moment avec impatience, d'autant mieux que souvent, dans la journée, je lui annonce que j'ai quelques petits secrets à lui dire, et je ne manque jamais d'ajouter: *ce détail est trop long, je n'ai pas le temps de vous en instruire à présent, mais vous le saurez ce soir.* Enfin, quand le soir arrive, Théodore est enchanté d'aller

d'aller se coucher; tout en se déshabillant, il s'approche de mon oreille et me questionne; je refuse de l'entendre, *la prudence* ne me permettant pas de parler devant mon valet-de-chambre, de choses aussi importantes: Théodore, d'un air grave et capable, me fait signe qu'il approuve ma discrétion; mais il me presse de me coucher, et quand nous sommes dans nos lits, éclairés seulement par une lampe de nuit qui ne donne qu'une foible clarté, semblable à cette espèce de jour qu'on appelle *entre chien et loup*, c'est alors que les confidences commencent; c'est alors qu'emportés par le plaisir de nous entretenir sans contrainte, nous parlons souvent tous les deux à-la-fois, ou bien nous nous interrogeons mutellement avec un intérêt et une curiosité réciproques. Ces conversations sont d'autant plus agréables, que nous n'avons jamais la crainte d'être troublés ou interrompus; d'ailleurs, j'ai le soin de paroître toujours, à cette heure, plus gai, plus facile, plus affectueux que dans aucun autre moment de la journée. Si Théodore a quelque aveu à me faire, il choisit cet instant de préférence: enfin, ces entretiens nocturnes ont pour lui tant de charmes, qu'il m'a témoigné plus d'une fois le vif chagrin qu'il éprouvoit en pensant qu'à notre retour en France, il ne coucheroit plus dans ma chambre; hier encore il m'en

parla. Je regretterai beaucoup aussi, lui dis-je, nos conversations d'après souper; mais il faudra bien trouver le moyen de nous parler dans la journée.... — Dans la journée; ah! papa, quelle différence!... — Tu ne me trouves pas de si bonne humeur dans le jour, n'est-ce pas?... — Oh! papa, j'en conviens, vous êtes toujours bien aimable; mais le soir!... et puis je crois aussi que vous m'aimez mieux à cette heure: par exemple jamais vous ne me tutoyez quand nous sommes levés.... — Mais sûrement; quand tu te conduis bien, je t'aime mieux à la fin de la journée qu'au commencement ou au milieu, puisque je te dois douze heures entières de satisfaction... — Mon cher papa, laissez-moi coucher dans votre chambre à B*** et à Paris.... — Vous me faites-là une petite proposition tout-à-fait discrète; c'est-à-dire, qu'il faut vous promettre de me coucher tous les soirs à votre heure.... — Bon, vous avez bien fait d'autres choses pour moi! D'ailleurs, papa, je vais avoir quinze ans; en partant d'Italie, nous allons en Languedoc, nous y passerons six mois; à la campagne, ainsi qu'en voyage, vous vous êtes toujours couché en même temps que moi.... — Fort bien, mais à Paris? — Oh! quand j'arriverai à Paris, j'aurai quinze ans et demi passés, vous me permettrez bien de me coucher un peu plus tard.... — Oui, à dix heures et demie... — Onze heures?

— Et la conversation nocturne qui dure toujours au moins une heure, et vos maîtres le matin?... — Ah! cela est vrai; vous serez obligé de vous coucher à dix heures et demie.... — Comment donc, je serai obligé! ... — Oui, mon cher papa, vous ne me refuserez pas une grace qui fait mon bonheur. ... — Songe donc qu'il est inoui de se coucher à dix heures à Paris, il faudra donc renoncer à toute société.... — Vous serez charmé d'en avoir un prétexte, vous n'aimez pas le monde.... — Je ne le regrette pas quand je te le sacrifie, mais je l'aime quand je m'y trouve.... Il est vrai que j'y rentrerai pour t'y mener, et ce temps n'est pas fort éloigné.... — Quand j'aurai dix-sept ans? Par exemple, alors vous n'aurez pas de raisons pour m'empêcher de coucher dans votre chambre? — Oh! cela, je l'avoue!... — Eh bien, papa, vous qui êtes si généreux, voulez-vous disputer pour dix-huit mois, sur lesquelles il n'y en a que six de grace, puisque nous passerons le reste à la campagne et au régiment où je vais entrer? — Allons, allons, raisonneur, taisez-vous et dormez; je vous promets de réfléchir à cela.

Vous jugez bien, mon cher Vicomte, que ce n'est pas sans raison que je me fais autant prier d'une chose que je desire: si Théodore pouvoit soupçonner que je ne souhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller sur sa conduite, il seroit bientôt é-

clairé sur mes motifs secrets, il ne regarderoit plus ma chambre que comme une prison, et je ne serois plus à ses yeux qu'un geolier, qu'un tyran. C'est ainsi que les mêmes précautions, prises inconsidérément ou avec prudence, deviennent véritablement utiles ou ne peuvent produire que de pernicieux effets.

Je ne m'abuse pas; je sais bien qu'un jour Théodore sentira tout-à-coup que l'engagement de coucher dans ma chambre peut devenir gênant; je m'appercevrai facilement de cette révolution dans ses idées, par sa distraction et son refroidissement; j'aurai prévu ce moment, et j'aurai alors des moyens tous prêts et infaillibles pour retenir Théodore aussi fortement que jamais; je vous les ferai connoître quand nous serons à cette époque.

Je savois déjà votre rupture avec madame de Gerville, et vous devez avoir reçu une lettre où je vous mandois que la trahison de madame de Gerville ne m'étonnoit pas; car depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu une seule personne intrigante, sur l'amitié de laquelle on dût raisonnablement compter.

LETTRE XXX.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chère tante; M. d'Ostalis *ne s'éloignera point de moi*, la fantaisie qui l'occupoit ne *deviendra point une passion;*... j'ai suivi vos conseils, et j'ai retrouvé tout mon bonheur. Je vous mandois dans ma lettre, datée de Versailles, que je n'avois que des soupçons, mais bientôt je ne doutai plus des sentimens de M. d'Ostalis; il semble que son attachement pour moi, si solide et si soutenu, ait ennuyé tous ceux qui nous connoissoient, car son changement a paru causer une joie universelle; j'ai vu cette joie maligne percer même à travers des témoignages d'intérêt, que plusieurs personnes ont voulu me donner dans cette occasion; on vouloit paroître me plaindre, on feignoit de s'attendrir sur mon sort, et l'on n'avoit, au vrai, d'autre motif que celui de m'instruire d'un événement dont on croyoit peut-être que mon amour-propre seroit encore plus blessé que mon cœur; mais les envieux et les méchans ont été trompés dans leur attente; j'ai eu l'air de ne pas comprendre les avis indirects, et de ne pas croire les avertissemens positifs. Les uns se sont moqués de ma crédulité; d'autres ont

pensé que je l'affectois par égards pour M. d'Ostalis: en général, cette conduite a été fort approuvée; cependant je n'étois pas sans chagrin et sans inquiétude, je voyois M. d'Ostalis véritablement amoureux, et de la plus charmante personne qui ait paru dans le monde depuis dix ans; il est vrai que je ne remarquois rien dans la comtesse Anatolle qui dût encourager la passion qu'elle inspiroit; mais elle n'a que dix-sept ans, elle est fort aigrie contre son mari, elle est naturellement très-sensible, et toute la société de sa belle-mère *protégeoit* visiblement M. d'Ostalis. Madame de Blezac, aussi bornée que peu clairvoyante, et remplie de la plus ridicule vanité, ne croit pas possible qu'une personne qui a l'honneur d'etre sa belle-fille, puisse jamais prendre un amant, et pensoit de très bonne foi que M. d'Ostalis n'alloit chez elle tous les jours que pour avoir l'avantage de faire sa partie de piquet: charmée de son assiduité et de sa complaisance, elle faisoit à chaque instant son éloge, de manière que la comtesse Anatolle entendoit éternellement louer un homme dont sans doute elle connoissoit les sentimens, et qui d'ailleurs peut paroître aimable sans que personne soit occupé du soin de le faire valoir.

Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne rien changer à ma conduite; je montrai á M. d'Ostalis la même égalité, la même douceur, le même desir de lui plaire et de

l'attirer; seulement j'allai beaucoup moins chez madame de Blezac, et je cessai absolument de parler de la comtesse Anatolle. Comme sa belle-mère me la confioit souvent avant le voyage de Spa, et qu'elle venoit déjeûner chez moi deux ou trois fois par semaine, il étoit impossible que je cessasse de la recevoir, mais je n'en recherchai plus occasions; et je les éloignai même autant que je le pouvois, sans avoir l'air de l'affectation. Du reste, quand je me trouvois avec elle, je la traitois toujours avec la même amitié, démonstration qui ne me coûtoit rien, car j'ai naturellement beaucoup de penchant pour elle. M. d'Ostalis comprit bien que j'avois lu dans son cœur; son embarras avec moi redoubla, il vit enfin que j'étois également déterminée à ne point me plaindre et à ne point le questionner; il commença à sentir vivement ses torts: sa passion combattoit son repentir, et, pour un moment, étouffa sa générosité naturelle; il crut peut-être que je m'enorgueillissoit en secret de ma modération, il voulut chercher à en diminuer le mérite, il eut l'air de penser que ma douceur n'étoit que l'effet de l'indifférence; alors je lui témoignai de la sensibilité. Ce n'étoit ni ce qu'il attendoit, ni ce qu'il desiroit; en le mettant davantage dans son tort, j'augmentois son dépit; les combats qui se passoient dans son ame étoient trop violens pour ne pas causer une

extrême altération dans son caractère. Il devint absolument différent de lui-même, il vit couler mes larmes sans en être attendri, il me laissa entrevoir qu'il me soupçonnoit d'artifice, de fausseté; je demandai enfin une explication, et il me refusa. O combien j'ai senti vivement, dans cette situation cruelle, le malheur d'être éloignée, privée de vous! J'ai des amis sur lesquels je puis compter, mais ce n'est que dans le sein de ma mère, de ma bienfaitrice, que je puis déposer de semblables chagrins! Avec quelle autre sur la terre me seroit-il permis d'avouer l'égarement et les tort d'un objet qui m'est si cher! mes sentimens sont si bien connus à cet égard, que les personnes qui ont le plus d'amitié pour moi, madame de Limours, mesdames de S...., le chevalier d'Herbain, n'ont jamais osé me dire un un seul mot de la conduite de M. d'Ostalis, bien certains que, sur ce point, ils ne pourroient obtenir ma confiance.

Telle étoit ma position, ma chère tante, lorsque je reçus votre lettre qui me ranima et m'offrit tous les conseils dont j'avois besoin. Je compris qu'il étoit également dangereux d'affecter de l'indifférence, de montrer trop de sensibilité, ou de céder au dépit et à l'humeur. Je pris le parti d'écrire à M. dOstalis un billet dont voici la copie:

"Vous me fuyez, vous paroissez embarrassé "avec moi, et pourquoi? Quels reproches

"craignez-vous d'une personne qui vous doit "dix ans de bonheur, et qui, pendant tout "cet espace, n'a cessé d'être parfaitement "heureuse que depuis trois mois? Il faudroit "que je fussse bien ingrate pour me croire "généreuse en ce moment!... Ah! je n'ai "ni le droit ni l'envie de me plaindre avec "amertume; c'est une amie qui veut vous "parler, vous ouvrir son cœur..... Ne "me refusez pas cette explication; je "vous promets de ne vous point question-"ner, je ne vous demande que de m'en-"tendre."

Ce billet, en dissipant un peu l'embarras de M. d'Ostalis, lui rendit une partie de sa générosité, il me fit une réponse pleine de tendresse, sans cependant me promettre l'entretien que je sollicitois. Le soir même, nous soupâmes ensemble chez l'ambassadeur d'Espagne; la comtesse Anatolle y étoit, et je remarquai que M. d'Ostalis n'osa se placer à table à côté d'elle. Je m'en allai avant minuit, et je laissai M. d'Ostalis, car depuis son retour de Spa, nous n'allions plus ensemble dans la même voiture. M. de P*** me donna la main jusqu'au bas de l'escalier, et sortit en même temps que moi. En tournant dans la rue Traversière, une des grandes roues de ma voiture se brise, et la voiture verse; la secousse fut si violente, que mes deux glaces furent cassées en mille morceaux, et un des éclats me fit une écorchure

assez considérable au front. M. de P***, qui m'avoit suivie jusqu'alors (car il loge dans mon quartier), s'arrêta au moment même, descendit précipatamment, et, avec l'aide de ses gens et des miens, il parvint à me tirer de mon carrosse, il m'offrit le sien pour me conduire chez moi, je le refusai, et comme je n'étois qu'à deux pas de la maison de madame de S***, j'y fus à pied, et je me débarrassai ainsi de monsieur de P***. Madame de S*** n'étoit pas rentrée, et ne trouvant chez elle ni chevaux, ni voiture, j'écrivis à M. d'Ostalis pour le prier de m'envoyer la sienne; et pour ne pas l'inquiéter, ou lui donner lieu de croire que je desirois qu'il vînt lui-même, je lui mandai simplement que j'en avois été quitte pour un peu de peur, et j'envoyai mon billet par un des gens de madame de S***, qui ne m'avoit point vue, et qui ne savoit aucun détail. Au bout d'un quart-d'heure, j'entendis une voiture entrer dans la cour, et, un instant après, la porte du cabinet où j'étois s'ouvrit précipitamment, et je vis paroître monsieur d'Ostalis; je me levai, mais ayant a peine la force de me soutenir sur mes jambes, je retombai dans mon fauteuil. Figurez-vous, ma chère tante, l'étonnement, l'effroi de M. d'Ostalis, en me voyant couverte de sang, pâle, échevelée, et une large blessure au front; il s'élance vers moi, me serre dans ses bras en fondant

en larmes; il me fait cent questions à-la-fois, n'écoute point mes réponses, tire les cordons de toutes les sonnettes, assemble toute la maison; et envoie chercher un chirurgien et un médicin. Au milieu de tout ce mouvement, madame de S*** rentre avec un chirurgien qu'elle m'amenoit, car un de ses gens ayant été l'avertir de mon accident, elle avoit été au même moment me chercher le secours dont je pouvois avoir besoin; le chirurgien me trouva de la fièvre, et décida que la saignée étoit indispensable, mais qu'il falloit la differer de quelques heures; madame de S*** me conjura vainement de rester chez elle, je la quitai à deux heures après minuit.

Quand nous fûmes en voiture, M. d'Ostalis et moi, tout à-coup il se mit à genoux devant moi, et saisissant une de mes mains: Ah! s'écria-t-il, cette explication que vous me demandiez, que n'êtes-vous en état de la desirer encore!... — Eh quoi! interrompis-je, quand vous m'aimez toujours avec la même tendresse, quand vous venez de me le prouver d'une manière si touchante, pensez vous ne m'avoir pas déjà rendu tout mon bonheur? — Cependant, reprit-il d'une voix basse, que je suis coupable, si j'ai pu vous affliger un moment! Ah! du moins, croyez que je sens mes torts, et que je brûle du desir de les réparer!.... Il prononça ces paroles avec une expression qui me pé-

nétra, je ne pouvois lui répondre!... Je penchai mon visage sur le sien, et je l'embrassai; il me serra la main, et la baisant avec transport: Vous pleurez, s'écria-t-il, ces larmes si douces et si pures m'annoncent un pardon sans lequel je ne pourrois vivre, et qui doit m'inspirer autant de reconnoissance que de joie? Comme il disoit ces mots, la voiture s'arrêta; quoique je fusse brisée et d'une foiblesse extrême, je ne voulois pas me plaindre, dans la crainte d'inquiéter M. d'Ostalis; mais il s'apperçut que je souffrois beaucoup, et me prenant dans ses bras, il me porta dans ma chambre. Je fus saignée le lendemain à six heures du matin. Mon accès de fièvre n'eut aucune suite, je me sentis la tête absolument dégagée, et je n'eus plus d'autre mal qu'une courbature qui me força de garder mon lit vingt-quatre heures.

Le soir même, j'eus enfin une longue explication avec M. d'Ostalis.... Je sais bien, lui dis-je, que l'amour n'est pas un sentiment durable; ce n'est point d'une passion aussi fragile que, dans aucun temps, j'ai fait dépendre la félicité de ma vie; il m'étoit doux sans doute d'occuper votre cœur uniquement, mais je n'ai compté que sur votre confiance et sur votre amitié; je me suis flattée que je serois à jamais votre seule et véritable amie; et violà le bonheur que j'ai craint de perdre. En effet, si vous étiez par-

venu à séduire une jeune personne innocente et sensible, si elle vous eût sacrifié son repos et sa réputation, vous auriez voulu la rendre heureuse. Son ame est naturellement honnête; eh! quel cœur délicat peut se contenter de l'amour! Elle vous eût demandé de la confiance, de l'estime même; elle vous eût dit: "Vous m'avez perdue, vous m'a-
"vez arrachée à la vertu que j'aimois et que
"je regrette, vous avez donné à tout ce qui
"m'entoure, à tout ce qui me connoît, le
"droit affreux de me mépriser; si vous ne
"devenez pas mon ami, que deviendrai-je
"quand vous cesserez d'être mon amant"? Qu'auriez-vous pu répondre? continuai-je; vous eussiez promis tout ce qu'elle exigeoit: elle est aimable, elle a de l'esprit, elle auroit bientôt obtenu ces sentimens dont je suis si jalouse, et que ma tendresse me rend digne de posséder sans partage! Eh bien! s'écria M. d'Ostalis, soyez donc tranquille, vous ne me verrez jamais fair un attachement qui puisse vous alarmer!... Ce sacrifice que vous me demandez, il est déjà fait, et ne me coûte rien. Oui, je m'abusois en croyant vous préférer un autre objet; je ne connoissois pas mon cœur... Ah! quand c'est vous qu'on aime, l'inconstance n'est qu'une illusion!

Vous savez, ma chère tante, si l'on peut compter sur la sincérité et sur la parole de de M. d'Ostalis; ainsi, vous jugez bien que

toutes mes inquiétudes sont entièrement dissipées. Huit jours se sont écoulés depuis cette conversation; je n'ai pas voulu écrire plutôt, afin de pouvoir vous rassurer entièrement sur ma santé: ma blessure au front est presque guérie, et ne laissera aucune marque, et je me porte mieux que jamais. Je ne vous avois écrit, depuis ma longue lettre de Versailles, que d'une manière très-vague, parce qu'à la distance où nous sommes l'une de l'autre, je ne voulois pas vous affliger par de tristes détails; en vous faisant partager mes peines, au moins faut-il que je sois près de vous pour vous en consoler. Maintenans que je suis heureuse, je ne jouis qu'imparfaitement de mon bonheur, parce que vous l'ignorez, et cependant ce bonheur est votre ouvrage; je le dois à l'éducation que j'ai reçue de vous, à l'époux que vous m'avez choisi, aux conseils que vous m'avez donnés. O ma chère et tendre bienfaitrice! dans tous les momens de ma vie, vous êtes présente à mon souvenir, chaque instant de satisfaction que je goûte est un de vos bienfaits, et cette idée me rend ma félicité plus précieuse encore. ... Mes larmes coulent, vous en verrez la trace sur ce papier, et peut-être y mêlerez-vous les vôtres.... Adieu, ma chère tante; mon cœur est trop plein..... Je ne puis écrire davantage.... Adieu; j'attends votre réponse avec une impatience inexprimable.

LETTRE XXXI.

La même à la même.

JAMAIS M. d'Ostalis ne s'est conduit avec moi d'une manière plus charmante : il ne me quitte plus, nous sortons ensemble, nous n'avons plus qu'une même voiture ; enfin, nous sommes exactement comme nous étions avant le voyage de Spa, à l'exception que M. d'Ostalis me témoigne encore plus d'égards et d'affection, s'il est possible. J'ai oublié de vous conter une petite scène qui se passa entre nous le lendemain de mon accident, et qui parut lui faire quelqu'impression. Madame de S*** et le chevalier d'Herbain étoient chez moi ; la première conta que M. de P***, qui avoit aidé à relever ma voiture, et qui m'avoit offert la sienne, étoit dans son lit avec la fièvre. Cela est tout simple, dit le chevalier d'Herbain, il est malade de l'inquiétude que lui cause l'état de madame d'Ostalis, parce qu'il est amoureux d'elle. Ah ! reprit madame de S***, j'en suis charmée, madame d'Ostalis ne pourra plus se vanter que jamais personne n'a été occupé d'elle un moment. Alors je voulus soutenir que M. de P*** ne pensoit point à moi, mais le che-

valier d'Herbain m'interrompant: Il est inutile de vous en défendre, me dit-il, M. de P*** vous aime, ce n'est pas votre faute, mais rien n'est plus vrai. Il se leva en riant, et tirant M. d'Ostalis dans une embrâsure de fenêtre, ils parlèrent tout bas un moment, et sortirent ensemble. Un demi-quart-d'heure après, ils rentrèrent, ils paroissoient attendris l'un et l'autre; le chevalier d'Herbain s'approcha de mon lit, et me baisa la main avec un air de satisfaction qui me fit comprendre que M. d'Ostalis venoit de lui faire part de ce qui s'étoit passé entre nous, et je ne pouvois deviner le sujet qui avoit donné lieu à cette explication. Lorsque nous fûmes seuls, M. d'Ostalis et moi, il tira un papier de sa poche: Le chevalier d'Herbain, me dit-il, qui n'étoit pas fâché de me faire une petite leçon, m'a donné cette lettre qu'il a reçue ce matin de madame de Limours. Ce billet, que M. d'Ostalis me pria de lire, contenoit ce qui suit:

"Je n'ai vu madame d'Ostalis qu'un mo-"ment ce matin, je comptois aller dîner a-vec elle, mais je ne pourrai sortir que ce "soir à six heures. Savez-vous que M. de "P*** est malade; il a dit à quelqu'un de "ma connoissance qui le quitte dans l'in-"stant, que la scène d'hier *lui avoit fait un* "*mal affreux, qu'il avoit craint véritablement* "*pour la vie de madame d'Ostalis*, &c. Il n'a "cependant

"cependant avoué aucun *sentiment particulier*, "mais la personne qui m'a fait ce récit pré- "tend qu'il est amoureux. Amoureux de ma- "dame d'Ostalis, me suis-je écriée! Il est "donc bien extravagant!.... — Oh! madame "d'Ostalis à présent tournera bien d'autres "têtes, elle a perdu ce qui en impose le "plus aux amans.... — Quoi donc? — La "tendresse d'un mari.

"Ce mot m'a frappé, faites en l'usage "qu'il vous plaira. Quelle femme osera se "flatter de conserver la *tendresse de son mari*, "s'il est vrai que madame d'Ostalis n'ait pu "y parvenir"!

Il ma paru que le mot qui frappoit tant madame de Limours, produisoit aussi quelqu'impression sur M. d'Ostalis.

Enfin, ma chère tante, l'hiver s'avance, et pour cette fois, je suis bien sûre d'avoir le bonheur de vous revoir dans quatre ou cinq mois, puisque vous m'avez donné votre parole que vous ne prolongeriez plus votre séjour en Italie. M. d'Aimeri et le chevalier de Valmont vous attendent avec une vive impatience; le Chevalier se conduit toujours parfaitement; vous le trouverez formé, parlant un peu davantage, mais avec cette même modestie que vous aimiez tant; il est moins timide et paroît toujours aussi réservé; madame de Valcé n'est plus occupée de lui, sa coquetterie s'est tournée

vers un nouvel objet, *une connoissance faite aux eaux*, un Anglais qui passe ici tout l'hiver, une grande figure bien blonde, bien fade, et qui me semble réunir beaucoup de suffrages, quoiqu'il ait des manières impolies et brusques, qui, je crois, réussiroient fort mal dans un Français. Enfin, madame de Valcé apprend l'anglais, et l'on prétend qu'elle a déjà dit: *j love you;* cela est possible, car elle n'attache pas une grande valeur à cette phrase. Au reste, sa figure est bien changée, elle est d'une maigreur excessive, son teint se couperose, elle n'est presque plus jolie, elle n'a cependant que vingt-un ans! Madame de S*** en à vingt-neuf, elle est toujours aussi fraîche, aussi belle qu'elle l'étoit à dix-huit; c'est que sa vie est innocente, et son ame pure et tranquille; je vois que rien ne conserve mieux la beauté qu'une bonne conduite. Adieu, ma chère tante; j'espère que maintenant chaque pas que vous faites, vous rapproche de nous, et que votre première lettre sera datée de Florence.

LETTRE XXXII.

La Baronne à la Vicomtesse.

Nous partons demain pour Florence, ma chère amie; il m'est impossible de regretter l'Italie quand je retourne en France; cependant je ne quitterai pas Rome sans attendrissement. Vous connoissez mon attachement pour M. le C. . . . de *** : je ne puis m'accoutumer à l'idée que vraisemblablement je ne le reverrai jamais. Il jouit ici de toute la considération que peuvent procurer un rang élevé, un esprit supérieur, une grande expérience, une parfaite connoissance des affaires et des hommes, et la probité la plus délicate et la mieux reconnue. Il possède également les qualités auxquelles nous devons notre estime et les vertus qui gagnent les cœurs. Il sait joindre à la représentation d'une homme en place les manières naturelles et faciles, et le ton simple d'un particulier. Il n'a ni *morgue* ni pedanterie (la vraie dignité vient de l'ame, et ne doit rien à l'affectation); sa physionomie, sa conversation, son maintien, peignent son caractère; on le connoît presque en le regardant; enfin, on trouve en lui l'assemblage heureux et si rare de la prudence et de la franchise, de la noblesse et de la bonhomie

Je laisse encore à Rome deux personnes (le comte et la comtesse de Belmire) dont je conserverai toujours le souvenir. Adèle aime véritablement la Comtesse, elle pleure depuis hier; miss Bridget la gronde d'une sensibilité qu'elle ne peut concevoir, car elle brûle de retourner en France; et nous, malgré nos regrets, nous faisons nos paquets de bon cœur, et nous tressaillons de joie en pensant que nous serons à B*** dans trois mois au plus tard. Vous m'avez promis, ma chère amie, de vous y trouver, de m'y *recevoir*, et d'y passer deux mois; mais vous ne me parlez point de madame de Valcé. S'il vous est agréable de la mener avec vous, je me flatte que vous êtes bien sûre de tout le plaisir que j'aurai à la recevoir. Je compte aussi sur M. de Limours; M. et madame d'Ostalis y viendront sûrement, et le chevalier d'Herbain me mande qu'il n'avoit pas besoin *de ma permission* pour venir me voir après deux ans d'absence. Qu'il me sera doux de réunir ainsi chez moi toutes les personnes que j'aime, et après en avoir été séparée si long-temps!

Eh bien! ma chère amie, j'ai fait encore un ouvrage d'éducation! .... Ne vous fâchez pas, c'est le dernier. En vérité, ce n'est pas pour mon plaisir que je passe les nuits à écrire toujours sur le même sujet (*);

(*) Et environ dix-huit ou dix-neuf volumes.

une tête vive et une imagination de femme ne se fixent pas ainsi sans quelque peine! Mais j'avois un besoin indispensable de ces ouvrages, ils n'existoient pas, je les ai faits. Pour revenir à celui que je vous annonce, il est nécessaire qu'avant de vous en détailler le plan, je vous fasse connoître les réflexions qui m'en ont fait sentir l'utilité.

Je me représentois ma fille se mariant à dix-neuf ans, et sortant de mes mains parfaitement bien élevée; je la voyois avec d'excellens principes, des idées justes, un esprit cultivé, un cœur pur, un caractère formé, et plus d'expérience qu'on n'en a communément à vingt-cinq ans; j'étois certaine qu'elle chériroit la vertu, qu'elle auroit de l'empire sur elle-même; je ne redoutois pour elle ni les mauvais exemples ni le pouvoir des passions; cependant je ne prévoyois pas sans crainte qu'elle entendroit souvent, dans le monde, soutenir des opinions dangereuses d'une manière subtile et quelquefois séduisante, même par des gens sans esprit, mais remplis de tous les pernicieux principes qu'ils ont appris par cœur dans les méprisables ouvrages qui, depuis vingt ans sur-tout, ont perverti tant d'esprits médiocres; je voyois Adèle étonnée, n'imaginant pas qu'on pût répondre à des argumens aussi forts, et forcée d'admirer des raisonnemens dont son ame et sa conscience lui attestoient la fausseté, et que son esprit

cependant cherchoit en vain à réfuter. Sûre qu'elle ne seroit jamais tentée de lire les livres infâmes dans lesquels la religion et les mœurs sont ouvertement outragées, comment espérer qu'elle n'auroit pas le desir de connoître quelques ouvrages malheureusement célèbres, et qui, renferment les mêmes principes, sont d'autant plus dangereux, qu'on peut les lires sans rougir? J'osois croire que l'amour de la vertu seroit assez profondément gravé dans le cœur d'Adèle pour la guider toujours, même sans le secours de là raison; mais je m'affligeois en pensant qu'elle éprouveroit peut-être le chagrin de douter quelquefois des vérités les plus douces et les plus consolantes!... Comment prévenir ces dangers? Lui ferai-je lire à quatorze ou quinze ans ces mêmes livres dont je viens de parler, afin de lui démontrer la fausseté et la vaine subtilité des raisonnemens qu'ils contiennent? Mais cette réfutation est trop importante, et demande trop de réflexions pour que je puisse la faire aussi bien qu'il me seroit possible, en lisant rapidement avec elle; et d'ailleurs, cette lecture seroit bien longue et nous prendroit un temps bien précieux.... Après avoir pensé long-temps à cette difficulté, je vis que je pouvois la résoudre en m'imposant un travail délicat et pénible, mais qui ne demandoit que de la patience, de la méditation et de la raison. Je lus tous les ouvrages

que je jugeois dangereux, faisant sur chacun deux extraits; l'un des mauvais principes, et l'autre des contradictions qui, dans le même auteur, détruisoient ces principes: ce travail fait, je commençai mon ouvrage, qui n'est qu'une espèce de *roman* en lettres, dont voici le plan: Un jeune homme né avec de l'esprit et un bon naturel, mais avec des passions très-vives, quitte sa province, entre dans le régiment des Gardes, et vient se fixer à Paris; il forme des liaisons dangereuses, et lit avec enthousiasme des livres qui achèvent d'ébranler ses principes; cependant il a laissé dans sa province une sœur plus âgée que lui de sept ou huit ans, et qu'il aime depuis son enfance; il lui écrit avec exactitude, et lui rend un compte détaillé de ses aventures, de ses pensées et de ses lectures. Sa sœur lui répond, lui donne des conseils, et combat d'une manière toujours simple et solide ses opinions et ses erreurs. J'ai placé dans les lettres du jeune homme tous mes extraits de principes faux et dangereux; ces passages sont marqués par des guillemets, une note indique le titre, le volume et la page de l'ouvrage d'où je les ai pris; j'ai mis aussi en notes, dans ces lettres du jeune homme, *les contradictions* et *les inconséquences* tirées du même auteur cité. Après chaque lettre du jeune homme, on trouve la réponse de sa sœur, et jamais cet ordre n'est changé. Quoique j'aie tâché

de jeter quelqu'intérêt dans l'ouvrage, cette régularité de réponses respectives lui donne de la monotonie, et lui ôte du naturel, mais aussi ne l'ai-je pas fait pour être lu. Il contient quatre vingts lettres, quarante du frère, et quarante de la sœur.

Il y a quinze jours que j'ai fait copier sur une feuille volante la première de toutes, qui est du jeune homme; et me trouvant seule avec Adèle: Vous avez quatorze ans et demi, lui dis-je, il est temps de songer à former votre esprit; vous faites assez bien des extraits, je suis très-contente des derniers six mois de votre journal; à présent il faut tâcher d'apprendre à écrire avec précision, élégance, et sur-tout à raisonner solidement; voulant vous rendre cette étude agréable et même amusante, j'ai composé un roman dont vous ferez la moitié.... — Oh! que cela m'amusera!... — Tous les huit jours je vous donnerai une lettre, vous la lirez avec une profonde attention, et vous y ferez une réponse; nous allons commencer aujourd'hui. Supposez que vous êtes une femme mariée depuis dix ans; que vous habitez la province; que vous avez un frère à Paris qui vous écrit régulièrement; que ce frère se laisse entraîner par de pernicieux exemples, et corrompre par de mauvaises lectures.... — Ce frère-là n'est pas Théodore.... — Non, car il a été mal élevé, et il a le malheur de débuter seul et sans guide

dans le monde; c'est à vous à le ramener... — A-t-il de la confiance en moi?... — La plus grande.... — Oh bien! je le remettrai dans la bonne route!... — Tenez, voici sa première lettre.... — Ah! donnez, maman! ... — Auparavant, écoutez-moi. Cette lettre est d'un homme dont l'esprit est déjà gâté, et dont le cœur commence à se corrompre. Je vous préviens qu'elle ne contient, ainsi que toutes celles que vous recevrez, que de mauvais principes et de fausses opinions; en la lisant, répétez-vous bien que vous ne devez vous attacher qu'à combattre toutes les idées qui s'y trouvent; cherchez avec soin toutes les raisons qu'on peut opposer aux siennes, il en est de victorieuses; si vous ne renversez pas son systême, ce sera votre faute. Les passages marqués avec des guillemets sont tirés de différens auteurs, comme les notes vous l'expliqueront, et vous verrez dans d'autres notes ces auteurs se contredire eux-mêmes de la manière la plus absurde. . . . — Maman, puis-je *combattre* aussi les auteurs?... — Assurément, et même avec succès, car ils repoussoient la vérité, et vous la cherchez, et vous la trouverez au fond de votre cœur. — Maman, je vais lire cette lettre que vous me donnez, et j'y répondrai cette après-midi?... — Non, je veux que vous y réfléchissiez davantage; vous ne me rendrez la réponse que dans huit jours.

Au bout du temps prescrit, Adèle me rendit ma lettre, et m'apporta sa réponse dont je lui fis remarquer tous les défauts. Vos raisons, lui dis-je, n'ont point assez de force; il n'y a ni ordre ni suite dans vos idées, votre style manque d'élégance, et quelquefois de correction et de clarté; à présent je vais vous montrer comment vous auriez dû répondre. Alors je lui lus deux fois la seconde lettre de mon ouvrage, elle en parut enchantée, et trouva qu'en effet la sienne ne valoit rien. Je lui donnerai ainsi successivement toutes les lettres du jeune homme, et quand elle m'apportera ses réponses, je ne manquerai jamais de lui lire celles que j'ai faites. Cette étude durera un an, et la conduira à quinze ans et demi; à seize ans et demi, elle la recommencera, et comme alors elle écrira plus facilement, elle fera ses quarante réponses en six mois. De cette manière, je formerai à-la-fois son style, son esprit et sa raison; je l'armerai contre toutes les impressions dangereuses qu'on voudra lui donner par la suite; je la mettrai en état de raisonner sensément sur toutes sortes de sujets; je lui donnerai ce que les femmes possèdent si rarement, *une excellente logique*, et en même temps je connoîtrai positivement si son esprit est médiocre ou supérieur; et sûrement, quel qu'il soit, cette méthode lui donne de la profondeur et de la solidité. M. d'Almane, de son côté, fait écrire Théo-

dore de la même manière sur mon ouvrage; sa première lettre avoit beaucoup de ressemblance avec celle d'Adèle, cependant elle étoit meilleure, et la petite supériorité d'âge s'y faisoit sentir.

Adèle s'attache chaque jour davantage à son élève; rien n'est plus drôle et en même temps plus interéressant que de la voir toujours accompagné de *sa fille*, la reprenant, la grondant quelquefois avec une petite mine grave et sévère, ou la caressant et jouant avec elle, en affectant un certain air de complaisance et de supériorité qui me fait rire et en même temps m'attendrit. Pauvre petite! comme elle aimera ses enfans: son cœur s'ouvre déjà à ce sentiment si doux et si pur.... O! puisse-t-elle goûter un jour tout le bonheur qu'elle me procure!

Elle commence à jouir d'avance des plaisirs d'une bonne mère; à mesure qu'elle les connoît, elle devient moins sensible à ceux qui la touchoient auparavant; elle donne avec plus de satisfaction *la moitié de son superflu* aux pauvres, parce qu'elle le donne toujours à des mères de famille; elle s'informe, avec un tendre intérêt, *des pauvres femmes qui ont des petites filles de cinq ou six ans;* et l'autre jour, rencontrant dans la rue une petite fille qui demandoit l'aumône, elle fut émue jusqu'au fond de l'ame, parce que cette enfant avoit quelque ressemblance avec Hermine. Adèle la fit habiller, et, à sa

prière, j'ai payé son apprentissage chez une lingère. Adèle consacre l'autre moitié de son superflu, non à ses fantaisies, mais à celles d'Hermine; et au lieu d'acheter pour elle des chiffons, elle achète des poupées et des joujoux pour son enfant.

Adieu, ma chère amie; je pense avec un plaisir inexprimable que je vous reverrai bientôt, et que je vous retrouverai plus heureuse, puisque madame de Valcé se conduit mieux, et que M. de Limours, brouillé sans retour avec madame de Gerville, s'est enfin rapproché de vous. Votre bonheur fait partie du mien, et, quel que soit mon sort, je ne puis me louer de la destinée quand vous n'êtes pas tranquille et satisfaite.

LETTRE XXXIII.

M. d'Aimeri au Baron.

Vous avez bien raison, Monsieur, *il est plus facile de renoncer à ce qui nous plaît, que d'en user modérément.* J'ai permis à mon petit fils de jouer quelquefois aux jeux de hazard, pourvu que ce fût avec sagesse; il m'avoit bien assuré que, n'aimant point le jeu, il seroit toujours, sans aucun effort, maître de lui à cet égard, et, dans une seule séance, il a perdu avant-hier deux mille louis! Mardi dernier, nous devions aller souper ensemble chez l'ambassadeur de***, il y avoit une fête; une violente migraine m'empêcha d'y aller; mais voyant que Charles regrettoit beaucoup la fête, et, je l'avoue, le croyant infiniment plus raissonnable qu'il ne l'est, je lui permis d'aller seul souper chez l'Ambassadeur. Le lendemain, à mon réveil, je reçus ce billet:

"L'honneur me force à vous déclarer moi-"même une faute inexcusable à mes propres "yeux. Je vous ai caché que je devois à M. "de***, depuis huit jours, cent louis per-"dus au trente et quarante en différentes "fois; l'espoir de me racquitter, m'a fait "jouer encore contre lui la nuit passée; je

"n'ai pas gagné un seul coup, l'excès de "mon malheur m'a fait perdre la tête: je "jouois toujours, et j'avouerai même que si "M. de *** n'avoit pas quitté la partie, mon "extravagance n'auroit point eu de bornes; "enfin, j'ai perdu deux mille louis!... Je "me jette à vos pieds pour vous conjurer "d'acquitter ma dette; d'ailleurs, je recevrai "avec autant de soumission que de respect "toutes les punitions qu'il vous plaira m'im-"poser. Si j'osois encore vous demander "une grace, ce seroit de m'envoyer pour "quatre ou cinq ans à mon régiment.... Je "quitterai sans peine le monde et Paris, et "je le quitterois avec joie, s'il m'étoit per-"mis de me flatter que mon père daignât "encore me pardonner, me guider et me "suivre".

Après avoir lu ce billet, je fis appeler mon petit-fils; il vint, il étoit pâle et tremblant, et s'approchant de mon lit, il se tint debout à mon chevet, sans oser ni parler ni lever les yeux: Charles, lui dis-je, de quelle inquiétude ne devez-vous pas être agité? car vous connoissez la fortune bornée de M. de Valmont.... il possède en tout quinze mille livres de rentes, et moi je n'en ai que vingt-cinq; vous pourriez même, d'après toutes les dépenses que j'ai faites pour votre éducation, me supposer des dettes, mais rassurez-vous; loin d'en avoir, des économies de douze ans m'ont procuré la somme de vingt-quatre

mille francs, c'est la moitié de votre dette; j'emprunterai le reste à mon notaire, et demain vous aurez deux mille louis. O ciel! s'écria Charles, j'ai donc follement dissipé en quelques heures le double de la somme qu'il vous fallut douze ans pour amasser! ... — Cette somme étoit à vous, je comptois l'augmenter, et je la destinois aux frais de votre mariage.... — Mon mariage!.... Ah! je ne me marierai jamais!... Toutes mes espérances de bonheur sont détruites!... Et ces vingt-quatre mille francs que vous allez emprunter, vont vous coûter toute l'aisance de votre vie!. .. — Non, j'ai pour huit ou dix mille francs de bijoux, je les vendrai, et je me déferai aussi de mon petit cabinet de tableaux, qui vaut bien six cents louis; ainsi....— Ah! Dieu! vos tableaux, le seul goût que vous ayez!.... Ah! mon père, que vous me rendez coupable!....— Vous l'êtes en effet! Vous ne me coûtez que des sacrifices, mais vous pouviez perdre l'honneur, et par conséquent me coûter la vie. Si M. de*** n'eût pas pas quitté la partie, s'il vous eût gagné une somme que jeusse été dans l'impossibilité de payer.... — Ah! quelle affreuse supposition!... Mais, il est vrai, j'avois perdu la tête!... — Et c'est ce qui arrive toujours quand on joue un jeu au-dessus de ses facultes; ainsi, l'on perd en dupe, et l'on ne gagne pas d'une manière légitime, puisqu'en général le joueur qui

gagne, a sur celui qui perd l'extrême avantage de se posséder, et d'avoir parfaitement sa tête (*). Par exemple, croyez-vous que les quarante-huit mille francs que M. de*** recevra demain, soit un argent bien acquis? Non sûrement, car si vous eussiez conservé votre sang-froid, vous ne les auriez point perdus.... — Cette seule réflexion suffit pour faire abhorrer les jeux de hasard... — On en peut faire beaucoup d'autres sur ce sujet, mais je vous les épargnerai; je suis certain que vous sentez toute l'étendue de votre faute, je la pardonne, et ne vous en parlerai jamais.... — O ciel! quel excès d'indulgence! — Cependant, Charles, cette indulgence doit vous effrayer; songez qu'elle vous rendroit entièrement inexcusable si vous retombiez jamais dans un égarement de ce genre.... — Ah! mon père, ne le craignez pas, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée de ne jouer de ma vie aux jeux

(*) Réflexion utile, sur-tout pour les jeunes princes. Il et généralement reconnu, que dans une société de joueur, le plus riche a sur les autres un avantage énorme à la longue, parce qu'il conserve mieux son sang froid, et qu'en risquant plus d'argent, il ne risque pas de se mettre à l'aumone. Un prince peut ruiner un particulier dans une séance, il peut l'obliger à vendre, pour le payer, la seule terre qu'il possède; et ce particulier, avec le *plus grand bonheur*, ne peut ruiner le prince....

jeux de hasard. — Je la reçois et j'y dois compter, car vous seriez le plus ingrat et le plus méprisable des hommes si vous y manquiez. Après cette explication, Charles m'exprima sa reconnoissance de la manière la plus touchante, ensuite il me laissa voir toutes les inquiétudes qu'il éprouvoit que cette perte au jeu ne nuisît à sa réputation, et ne fît tort au projet si cher que nous avons formé; je ne l'ai rassuré que jusqu'à un certain point, en lui disant qu'Adèle ne se marieroit sûrement pas avant deux ou trois ans; qu'ainsi, dans cet espace, il pourroit prouver qu'il étoit entièrement exempt du vice dont cette aventure alloit le faire accuser pendant quelque temps.

En effet, ou je le connois bien mal, ou cette folie sera la dernière de ce genre qu'il fera jamais; il a de l'honneur, de la délicatesse, de l'esprit, il sait s'occuper, ainsi je suis persuadé que la leçon d'avant hier l'a corrigé pour la vie, et d'autant plus sûrement, qu'il n'a au fond nulle passion pour le jeu. Puissiez-vous, Monsieur, d'après ce récit, avoir la même opinion! Du moins, songez que mon petit-fils n'a que vingt ans, et que plusieurs années s'écouleront encore avant que madame d'Almane s'occupe sérieusement du soin de choisir un époux à la charmante Adèle; ainsi ne précipitez point votre jugement, et ne m'arrachez pas entière-

ment une espérance qui fait tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XXXIV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Florence.

Assurement, Monsieur, mon opinion se rapporte à la vôtre, n'en doutez pas; je crois, comme vous, que le chevalier de Valmont ne jouera jamais aux jeux de hazard: la meilleure leçon qu'il ait reçue n'est pas d'avoir perdu deux mille louis, mais de vous enlever, en un moment, le fruit d'une économie de douze ans, et d'une économie dont il étoit l'objet; de vous voir vendre, pour payer sa folie, et vos bijoux et vos tableaux: voilà ce qui doit corriger, pour la vie, un jeune homme sensible et généreux. D'ailleurs, je pense absolument, comme vous, que le chevalier de Valmont n'est pas fait pour avoir la passion du jeu; si vous ne l'aviez pas élevé de manière à l'en préserver, en vain aujourd'hui vous essayeriez de l'en garantir. Un jeune homme élevé comme ils le sont presque tous en général, n'ayant ni ordre,

ni principes, ni mœurs, et depuis l'enfance accoutumé à penser que les richesses peuvent procurer de la considération, parce qu'il a vu ses parens faire des dettes pour étaler du faste, et des bassesses pour avoir de l'argent; ce jeune homme à dix-huit ans sera rempli de la vanité la plus puérile: quelle que soit sa fortune, il voudra avoir des bijoux, des habits magnifiques, de superbes chevaux, les voitures les plus élégantes, *une petite maison* bien recherchée, &c. Ne pouvant suffire à toutes ces dépenses, il cherchera dans le jeu les ressources dont il a besoin. Peu lui importe que la réputation de joueur nuisse à son établissement, à son avancement: ce n'est pas un mariage convenable qu'il veut faire, ce ne sont pas des places, des honneurs qu'il desire; il est décidé à ne point se marier, ou à ne se marier que pour de l'argent; et si jamais il montroit de l'ambition, il ne deviendroit courtisan que par l'espoir de s'enrichir. Malheureux pére d'un tel fils; n'accusez que vous-même de ses déréglemens et de sa cupidité! Si vous l'avez élevé, c'est votre faute; si vous dédaignâtes de présider à son éducation, c'est votre faute encore. Pourquoi chargeâtes-vous un étranger de votre emploi le plus sacré, le plus important, pour travailler à la fortune de ce même fils? Vous deviez plutôt vous occuper de son bonheur: il vaudroit mieux qu'il fût vertueux et modéré,

que riche, vicieux et dissipateur. Qu'avez-vous gagné en obtenant quelques graces lucratives, un gouvernement, des pensions, quand votre fils vous déshonore et vous force à vendre vos terres?...

Mais écartons cet horrible tableau, et pour en perdre le souvenir, tournons nos regards sur nous-mêmes, parlons de nos enfans; parlons de Théodore et du chevalier de Valmont. Soyez tranquille sur l'avenir; vous avez donné à votre fils des principes de religion, le goût des bienséances et des mœurs, le mépris du faste, et la noble ambition de se distinguer par les qualités réunies de l'esprit et du cœur. Avant même de penser à ma fille, il a prouvé qu'il étoit incapable de se laisser tenter par un intérêt sordide, en refusant d'épouser une personne très-riche, mais dont la naissance n'étoit pas assortie à la sienne. Il va revoir Adèle.... l'amour achèvera ce que vos soins et votre exemple ont commencé. Telles sont mes espérances, puissent-elles se réaliser pour notre bonheur commun!

Permettez moi, Monsieur de vous recommander une chose que je regarde comme très-importante, c'est d'exiger du chevalier de Valmont qu'il se rende le comte le plus exact de sa dépense; s'il n'a point d'ordre, il fera des dettes; et l'embarras de les payer pourroit, par la suite, lui faire naître la tentation de jouer encore. Sous prétexte de vous

débarrasser d'un soin importun, engagez-le à se charger aussi d'une partie de votre dépense journalière. C'est ce que je pratique avec Théodore depuis six mois; c'est lui qui arrête et qui paye toutes les semaines les mèmoires de mon valet-de-chambre; et si j'ai besoin d'un habit, c'est lui qui me l'achète.

Adieu, Monsieur; si la petite folie du Chevalier cause le moindre embarras dans vos affaires, j'ai chez M. Girard; rue Saint-Nicaise, quinze mille francs dont je vous supplie de disposer; j'écris en conséquence à M. Girard par ce même courrier.

Vous ne me parlez point de ma nouvelle maison, je me flatte cependant que vous avez été la voir. Le vicomte de Limours, qui s'est chargé de me la faire bâtir en mon absense, sur des plans que j'ai laissés, me mande qu'elle est commode et gaie, et que les appartemens de mes enfans, de mon *gendre* et de ma *belle-fille* sont très-agreables. Je vous prie d'y mener le chevalier de Valmont, et de ne pas négliger de lui faire voir le logement destiné à mon *gendre.* Adieu, Monsieur; ayez la bonté de m'adresser votre réponse à Turin.

LETTRE XXXV.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Turin.

Je partirai d'ici le 25, ma chère fille, et j'espère que lorsque vous receverez cette lettre, vous serez prête à vous mettre en route pour aller m'attendre à B***. La Vicomtesse me mande que les affaires de M. de Limours la retiendront à Paris jusques vers la fin de mai; ainsi, nous nous retrouverons seules à B***, au moins pendant six semaines; et malgré ma vive amitié pour la Vicomtesse, je n'en puis être fâchée, car après une absence aussi longue, j'ai tant de questions à vous faire, tant de choses à vous dire!...

J'approuve fort le desir que témoigne M. d'Ostalis d'entrer dans les négociations; il a de la prudence, de l'instruction, il parle avec facilité plusieurs langues; il a d'ailleurs une figure ouverte, agréable et noble, et ce dernier avantage, quoique frivole, n'est cependant pas inutile dans un homme en place, et sur tout un ambassadeur, qui doit *attirer*, *gagner*, *concilier;* ce qu'on ne peut faire que bien difficilement avec un extérieur ignoble, repussant, et des manières empesées et gauches.

je crois, ma chère fille que vous serez contente du présent que vous rapporte Adèle; c'est une charmant porte-feuille de dessins, une jolie collection d'ariettes italiennes, et un assortiment de soufres (*), où vous trouverez les empreintes de tous les plus beaux antiques dont les cabinets d'Italie soient ornés. Adèle possède une collection semblable, et s'est amusé à la ranger suivant un ordre chronologique, de manière qu'elle s'est formé, en douze tiroirs, plusieurs suites très-complètes de Mythologie et d'Histoire grecque et romaine. Cet assortiment complet, mais rangé sans ordre, coûte douze ou quinze louis. Il me semble qu'on devroit faire ce présent à toutes les jeunes personnes qui dessinent, en exigeant qu'elles classassent tous ses soufres, ainsi qu'a fait Adèle; en s'amusant, elles acqueroient un goût de dessin également pur, élégant et correct; elles prendroient une idée juste de costume antique, et elles retraceroient à leur mémoire tous les traits les plus intéressans de la Mythologie et de l'Histoire ancienne.

Non, ma chère fille, je ne suis enchantée ni des opéras italiens, ni des salles de spectacles, que j'imaginois infiniment plus belles; elles sont spacieuses, mais leur forme manque

---

(*) Une composition faite pour prendre exactement les empreintes des pierres gravées.

d'élégance: à l'égard des décorations, il me semble qu'en général la perspective est mieux entendu dans les nôtres. Les Italiens font un grand usage des *transparens*; ce genre de décorations est éblouissant, mais il ne représente rien de vrai, rien qui soit dans la nature, et ne peut convenir qu'à des sujets de féeries. J'ai vu des théâtres assez grands pour pouvoir contenir une troupe nombreuse de guerriers montés sur de véritables chevaux; mais ces pauvres chevaux marchoient avec tant de peine sur des planches, ils jouoient si mal leurs rôles, les cavaliers les conduisoient si gauchement, et ces héros paroissoient avoir une telle peur de tomber, que j'ai trouvé ce spectacle beaucoup plus ridicule qu'étonnant. J'ai entendu plusieurs opéras dont la musique m'a paru excellente, quoiqu'en général la scène soit négligée et monotone. Les acteurs jouent mal, sans cependant jouer ridiculement; *les Princesses* sont mises comme les *nobles Génoises*; elles ont d'énormes paniers qui leur donnent beaucoup de disgraces. L'amant ou la maîtresse, dans la scène la plus passionnée, ne manquent jamais, au moment du *point d'orgue*, de se tourner brusquement le dos, apparemment pour n'avoir point de distraction, et le public fait recommencer les morceaux qui lui plaisent, ce qui détruit toute illusion.

Je crois qu'on peut assurer que le goût du chant est porté à son plus haut degré

de perfection en Italie; toutes les voix de femmes paroissent charmantes, parce qu'elles sont toujours naturelles; on les exerce à la légéreté, et non à forcer le son, ou à le donner de la gorge, défaut de presque toutes les chanteuses françaises. Les Italiennes, au contraire, ne dénaturent jamais leur voix, et elles l'adoucissent dans les hauts, ce qui produit des sons d'une justesse et d'une pureté ravissantes. J'ai vu en Italie plusieurs ballets pantomimes dans le genre noble, parfaitement composés et bien exécutés, entr'autres celui d'Orphée, qui m'a fait le plus grand plaisir; mais les ballets bouffons sont d'une platitude et d'une indécence que nous ne trouverions pas tolérables aux spectacles de la foire. Pour leur musique concertante, je vous assure qu'elle n'est pas, dans son exécution, supérieure à la nôtre, et que nous sommes plus délicats sur *l'ensemble* et *l'à plomb* que les Italiens même.

Adieu, ma chère fille; quand je vous verrai, je vous dirai quels sont les compositeurs italiens que j'aime le mieux, car un jugement de cette importance ne peut se confier à la poste.

Adieu, mon enfant: dans six semaines je vous embrasserai; vous verrez Adèle; je vous entendrai dire: *Qu'elle est grandie! qu'elle est jolie! qu'elle est aimable*!.... Dans six semaines je serai en France, à B*** avec vous!.... mais en attendant, ce vilain Mont-Cénis

nous sépare, et je suis à Turin! et j'y dois rester encore un siècle, un grand mois!... O quel bonheur de se retrouver dans sa patrie après deux ans d'absence! voilà le plus grand plaisir que les voyages puissent procurer.

LETTRE XXXVI.

La même à la même.

J'AI lu avec un plaisir extrême, mon enfant, les détails que vous me faites sur vos filles; j'ai seulement blâmé une chose qui me paroît mériter une explication un peu approfondie. Vous donnez à vos filles de l'argent pour leurs *menusplaisirs;* vos filles n'ont que dix ans, elles sont trop jeunes pour faire constamment de bonnes actions.

Duclos a dit (*): "Tout ce que les loix "exigent, ce que les mœurs recommandent, "que la conscience inspire, se trouve ren"fermé dans cet axiome si connu et si peu "développé: *Ne faites point à autrui ce que* "*vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'ob-

---

(*) Considérations sur les mœurs.

"servation exacte et précise de cette maxime "fait la probité. *Faites à autrui ce que vous "voudriez qui vous fût fait*, voilà la vertu. "Sa nature, son caractère distinctif consiste "dans *un effort sur soi-même en faveur des "autres.* C'est par cet effort généreux qu'on "fait un sacrifice de son bien-être à celui "d'autrui".

On peut donner de la probité à un enfant, parce que la probité est fondée sur une justice qui se trouve dans tous les cœurs, et dont l'esprit le plus borné pourra concevoir les principes; mais on ne rendra point un enfant *vertueux*, parce qu'il n'est pas fait pour atteindre la perfection, ou même pour en approcher. Si vous voulez qu'un enfant, à dix ans, soit un savant, un bel-esprit, qu'il sache le grec, qu'il disserte sur les beautés de l'Iliade, et qu'il sente les graces, le charme de La Fontaine, et la sublimité de Corneille, il ne sera jamais qu'un pédant et qu'un sot.

De même, si vous exigez de lui une bienfaisance soutenue, si vous prétendez qu'il soit un *sage*, un *héros*, un *saint*, toutes les bonnes actions que vous lui ferez faire ne lui paroîtront que pénibles; il oubliera le but et l'objet, il ne se rappeliera que le sacrifice, et il trouvera la vertu trop austère et trop exigeante pour pouvoir l'aimer jamais.

Un autre inconvénient de cette pernicieuse méthode, est de donner à un enfant des

idées fausses qui lui feront confondre le *devoir* et la *perfection*, la *probité*, et la *vertu*; de manière qu'il n'aura de sa vie des principes solides et inébranlables; il se reprochera comme des crimes des actions innocentes; deviendra superstitieux, intolérant; il sera tourmenté par les plus vains scrupules; ou bien (ce qui est beaucoup plus probable), rebuté de tant de pratiques qu'il regarde comme indispensables, il les abandonnera toutes, et tombera dans les plus grands égaremens.

Bornez vous donc à donner à vos filles une exacte probité; formez, assurez bien leurs principes; n'exigez d'elles que ce que les loix et le sentiment naturel de la conscience nous prescrivent *comme des devoirs indispensables:* celui qui se pénétreroit véritablement de l'esprit de l'Evangile, seroit sans doute le plus humain et le plus parfait des hommes; mais cette prétention, qui n'est point dans la nature, n'est pas faite pour l'enfance, et ne peut être inspirée que par la religion et par la lecture réfléchie de l'Evangile.

Il est cependant nécessaire que les enfans aient une idée de la vertu, et qu'ils soient accoutumés de bonne heure à l'admirer: offrez-leur-en l'image auguste et sacrée; qu'ils en trouvent l'empreinte et le modèle dans vos actions et dans votre conduite; prouvez-leur à-la-fois, et qu'elle existe, et qu'elle rend

heureux, et soyez sûre qu'ils la chériront un jour. Insensiblement le desir d'obtenir la considération dont vous jouissez, les éloges qu'on vous donne, les portera à vous imiter; bientôt la pitié se développant dans leurs ames, leur fera comprendre une partie des charmes attachés à la bienfaisance: un enfant sensible (comme Adèle par exemple) peut même éprouver ce mouvement bien long-temps avant l'âge de dix ans, et par la suite, la religion fera le reste.

Adèle, a six ou sept ans, trouvoit un plaisir inexprimable à donner pour obliger, ou pour soulager la misère de quelque infortuné; n'ayant point d'argent, elle donnoit avec une extrême satisfaction (lorsqu'on le lui permettoit) ou une de ses robes à une petite fille qu'elle voyoit presque nue, ou un de ses joujoux à son frère; mais ses différentes actions n'étoient ni prescrites, ni même conseillées. Si elles n'eussent pas été volontaires, Adèle les auroit faites à regret; d'ailleurs, ces dons ne pouvoient s'appeler des sacrifices; elle avoit peu de mérite à donner une vieille robe ou un joujou dont elle étoit lasse, car jamais elle n'offroit le plus nouveau; ainsi, elle étoit ce qu'on peut être de mieux dans l'enfance, *obligeante*, mais elle n'étoit pas *bienfaisante*. A dix ans, elle commençoit à être profondément touchée des grands exemples de vertu; cependant je crois que si je lui eusse donné alors de l'ar-

gent pour ses menus-plaisirs, tout l'argent eût été employé en chiffons: aussi n'en a-t-elle eu qu'à douze ans et dimi; et à cette époque, je ne lui ai point dit: Je veux que vous soyez *charitable*, mais j'ai produit des scènes, des événemens qui lui ont fait sentir qu'elle l'étoit: c'est son cœur et sa raison qui l'ont rendue bienfaisante. Ensuite elle m'a demandé, à cet égard, des conseils, et j'ai fortifié sa vertu naissante par des raisonnemens, par mon approbation et des preuves d'estime.

Attendez donc avec patience le développement du cœur et de l'esprit de vos élèves, et songez qu'en vous pressant, loin de perfectionner l'un ou l'autre, vous ne feriez que gâter l'ouvrage de la nature. Le jardiner, avec beaucoup de soins et d'art, parvient bien à faire mûrir quelques fruits avant la saison qui les donne, mais ces fruits ne valent jamais rien.

Adieu, ma chère fille; nous partons, graces au ciel, dans six jours; nous sommes dans des transports de joie qui ressemblent à de la folie. Adieu, ma chère enfant, je vous écrirai encore samedi; embrassez pour moi Diane et Séraphine.

LETTRE XXXVII.

Le comte de Roseville au Baron.

DANS ma dernière lettre, que vous avez dû recevoir à Naples, mon cher Baron, je vous mandois que le mariage de Stoline étoit arrêté avec un riche négociant, et que mon jeune Prince, entièrement guéri d'une fantaisie qui m'a causé tant d'inquiétudes, avoit appris cette nouvelle avec une très-légére emotion; mais tout a bien changé depuis, et vous allez juger si j'ai du ressentir de vives alarmes!

Il y a environ quatre mois que le comte de Stralzi est revenu des provinces qu'il a parcourues par ordre du Prince; nous avons confronté ses Mémoires avec ceux du baron de Sulback, et nous avons trouvé que les deux voyageurs se contredisoient presque sur tous les points. Le Prince, estimant véritablement le baron de Sulback, penchoit beaucoup à le croire de préférence: Je pense, lui dis-je, comme vous: j'ai la meilleure opinion du caractère et de l'esprit de M. de Sulback, mais je ne l'ai point vu à l'épreuve; ainsi, je puis me tromper: d'ailleurs, il est possible qu'avec de bonnes intentions, il ait mal jugé; c'est une chose qui mérite d'être

approfondie, d'autant mieux qu'il est absolument nécessaire que vous connoissiez au vrai l'état des provinces que vous gouvernerez peut-être un jour. — Comment donc faire pour m'éclaircir?.... — Aller vérifier vous-même le rapport qu'on vous a fait.... — Je serois charmé de voyager.... et je vois qu'en effet un Prince doit tout examiner par lui-même, s'il veut connoître la vérité.... — Oui sans doute, mais souvenez-vous aussi qu'il ne doit prendre une telle peine que pour les choses réellement importantes; il est impossible qu'il puisse tout éclaircir par lui-même; les petits détails ne sont pas faits pour lui, il ne pourroit y entrer sans se rétrécir l'esprit, et sans perdre de vue les grands objets dignes de l'occuper..... — Il me semble qu'il faut sur-tout qu'un Prince connoisse parfaitement ses ministres, et que s'il n'a pu trouver les occasion d'éprouver leur probité, leur intelligence, il ne les choisisse du moins que sur une réputation sans tache et solidement établie. — Assurément, et dans ce cas, il doit non-seulement consulter la voix publique, mais faire encore des recherches particulières; il faut qu'il sache, ainsi que le recommande l'abbé Duguet: "Comment ils se sont con-"duits jusques-là, de quoi ils se sont mêlés, "quelles liaissons ils ont eues, comment ils "ont gouverné leur propre bien; quelle au-

"torité

"torité ils ont dans leur famille, quelles "vues ils ont suivies dans l'établissement de "leurs enfans, quelle délicatesse ils ont fait "paroître sur des biens mal acquis ou dou-"teux, pour ne les point mêler avec les "leurs par des alliances; avec quelle régu-"larité ils ont payé des dettes dont ils étoient "chargés, mais qu'ils n'avoient point con-"tractées; avec quelle équité ils ont terminé "des procès qu'ils n'avoient pu éviter, &c." Mais, reprit le Prince, comment s'y prendre pour être informé avec exactitude de tous ces détails? — Il faut charger secrètement plusieurs personnes de prendre ces informations, et confronter ensuite les témoignages; d'ailleurs, on peut facilement acquérir des éclaircissemens qui ne roulent que sur des faits, il suffit de questionner et de ne croire ni les amis ni les ennemis des gens qu'on veut connoître, ni ceux qui pourroient avoir des prétentions à ces mêmes emplois. — C'est alors qu'un ami peut être bien utile au Prince qui desire et qui cherche la vérité!.... — Vous mériterez d'être aimé pour vous-même, vous le serez, j'ai l'orgueil de le croire, et je suis sûr aussi que vos amis seront assez estimables pour mériter d'être consultés par un grand Prince; cependant gardez-vous d'accorder jamais une confiance aveugle; desirez, recherchez les conseils de

l'amitié, mais pesez-les, et ne les suivez qu'après une profonde réflexion; songez que le plus vertueux et le plus éclairé des hommes peut se tromper: ainsi, ne formez point de résolutions sans consulter, ne recevez point d'avis sans les examiner mûrement; et quel que puisse être le mérite de votre ami, ne vous laissez jamais décider par lui seul dans le choix des personnes que vous voudrez employer; il est possible qu'il soit prévenu, mal disposé; il est homme, enfin.... il peut être injuste un moment.

Quelque temps après cette conversation, le chevalier de Murville m'apprit que Mirandel, ce jeune négociant qui devoit épouser Stoline, venoit de retirer sa parole sans vouloir expliquer les raisons d'un procédé qui nous parut très-extraordinaire, d'après la passion que ce jeune homme avoit montrée pour Stoline. J'engageai le chevalier de Murville à se charger encore de chercher un autre mari; il me répondit qu'il avoit déjà pensé à un homme absent alors de***, mais qui reviendroit sûrement avant deux mois. Le surlendemain, le Chevalier m'écrivit que Mirandel se promenoit toujours aux environs du lac*** et de l'habitation de Stoline, et qu'il croyoit qu'on pourroit renouer cette affaire; je l'autorisai à faire quelques tentatives qui n'eurent aucun succès, et nous

renonçâmes entièrement à ce projet de mariage.

Le 6 du mois dernier, le Prince vit le comte de Stralzi un moment le matin, et lui proposa de le suivre à la chasse; le Comte s'en excusa sous je ne sais quel prétexte, et sortit avec un air de préoccupation qui me frappa. A l'instant où nous allons partir, on vint dire au Prince qu'un vieil officier, auquel il avoit donné rendez-vous, arrivoit et attendoit ses ordres. Oh! dit le Prince, il vient trop tard, l'heure que j'avois indiquée est passée, dites que je pars pour la chasse. Ce pauvre homme, repris je, se flattoit que vous écouteriez aujourd'hui le récit de ses infortunes, il va s'en aller désespéré.... — Mais c'est sa faute, pourquoi manque-t-il l'heure que je lui ai fait donner?.... — Il n'est pas là pour vous expliquer les raisons de ce retard, peut être en a-t-il de bonnes. Eh bien! dit le Prince avec un peu d'humeur, qu'on le fasse entrer. Un moment après, nous vîmes paroître un vieillard vénérable avec un visage pâle, et abattu, et un bras en écharpe. Monsieur, lui dit le Prince, M. de Sulback ne vous avoit donc pas prié de ma part de vous trouver ici à dix heures?.... — Pardonnez-moi, Monseigneur, répondit l'officier d'un ton interdit et tremblant. Cependant, reprit

le Prince, il est près de midi. Ces paroles, prononcées d'un ton impérieux et de reproche, intimidèrent tellement ce malheureux vieillard qui n'avoit jamais paru à la Cour, et qui voyoit pour la première fois le fils de son souverain, qu'il ne put répondre. Il balbutia quelques mots entrecoupés, et baissa les yeux. Je vis qu'il étoit hors d'état de parler de son affaire, et voulant lui donner le temps de se remettre de son trouble, je m'approchai de lui: Vous demeurez peut être loin du palais? lui dis-je.... — Oh! ce n'est pas cela, j'ai été retardé.... par un *petit accident*... — Quel accident, demanda le Prince d'un ton plus humain?... — Un accident..... qui ne mérite pas..... C'est.... que.... je me suis cassé le bras ce matin. O ciel! s'écria le Prince, ce matin! et vous êtes venu.... et vous restez debout, pouvant à peine vous soutenir sur vos jambes!.... En achevant ces paroles, le Prince tire précipitamment un fauteuil, et prenant affectueusement le vieillard par la main, l'invite à s'asseoir. Qui, moi! dit l'Officier, se peut-il que Monseigneur fasse attention.... Reposez-vous, interrompit le Prince, en le faisant asseoir et lui tenant toujours la main..... — Ah! Monseigneur, quelle bonté!.... quelle bonté!.... L'officier n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole..... Eh quoi donc! reprit le Prince, vous étonnez-vous de me trouver de

l'humanité? — Ah! Monseigneur, vous me dédommagez dans ce moment de quarante an de malheurs!.... Ici le Prince essuya ses yeux remplis de larmes, et après un instant de silence: Il est impossible, dit-il, que vous puissiez m'expliquer votre affaire aujourd'hui, vous êtes trop souffrant, je suis même au désespoir que vous soyez venu... — Monseigneur, je venois vous implorer pour mon fils!.... — Donnez-moi votre Mémoire, et comtez sur mon activité et mon plus tendre intérêt.... Alors le vieillard, trop pénétré pour pouvoir répondre, tira son Mémoire de sa poche, le présenta au Prince, et se leva pour sortir. Le Prince, voyant qu'il trembloit et marchoit avec peine, le soutint sous le bras, et le conduisit ainsi jusqu'à la porte, quoique le vieillard, aussi confus que touché de la bonté du Prince, n'acceptat pas sans quelque résistance le secours qu'il lui offrit, et qu'il se débattît doucement en pleurant de joie, et en témoignant sa surprise et sa reconnoissance par des exclamations redoublées. Quand il fut parti: Et bien! dis-je, Monseigneur, pensez-vous qu'il fût *excusable* de ne pas se trouver à l'heure précise que vous aviez indiquée? Vous repentez vous maintenant d'avoir différé votre chasse?.... — Ah! Dieu, ce malheureux qui venoit, malgré la souffrance qu'il éprouve.... si j'avois refusé de

l'entendre, quel eût été son désespoir!.... — Ne balancez donc jamais à sacrifier vos plaisirs à l'humanité, ou, pour mieux dire, qu'aucun *plaisir* ne vous attache assez pour que le sacrifice vous en parût véritablement pénible. Vous ne devez rien aimer avec passion que la vertu et la gloire. — Combien je me repens aussi d'avoir reçu d'abord ce pauvre vieillard avec une sécheresse qui a paru lui faire tant de peine!.... — En effet, vous l'avez cruellement intimidé! Cet homme qui, pendant quarante ans, a servi l'Etat avec valeur, cet homme couvert d'honorables blessures, et qui vit toujours de sangfroid les ennemis et le danger, ce brave et vénérable vieillard trembloit devant vous, devant un enfant de seize ans!.... Dites-moi, Monseigneur, vous enorgueillissez-vous d'inspirer un semblable mouvement?.... — Au contraire, j'en suis humilié, et sur-tout affligé. Je vois que cet homme me croyoit insensible, dur, impérieux, puisqu'il se troubloit et se déconcertoit si facilement..... — Il vous supposoit l'orgueil insensé qui caractérise les tyrans.... il n'imaginoit pas qu'un bras cassé pût vous faire excuser son retard; il n'osoit même en parler, et n'appeloit ce malheur qu'un *petit accident*..... Il pensoit que vous ne considériez les hommes d'un état obscur que comme des êtres d'une espèce inférieure à la vôtre, il connoissoit

toute l'absurdité d'une semblable opinion, mais il avoit besoin de vous, il trembloit! .... Beaucoup de Princes sont assez bornés pour s'applaudir en secret d'inspirer cette espèce de crainte servile; ils ne savent pas qu'elle est toujours accompagnée de mépris et d'aversion; la hauteur, le dédain, le caprice et l'humeur, unis à la force, peuvent se rendre redoutables, et faire des esclaves qui se vengeront de leur abaissement par la haine, mais la vertu seule imprime le respect et peut obtenir des hommages sincères. Souvenez-vous, Monseigneur, de votre plus beau titre, de votre première dignité; n'oubliez point que vous êtes homme, et que vous ne pourriez avilir un autre homme sans vous dégrader vous même. Le Prince convint de la vérité de ce raisonnement; ensuite il parla encore du vieillard, et il ajouta: Que son affaire réussisse ou non, ce pauvre homme ne sera pas venu inutilement chez moi avec son bras cassé, car il touchera demain matin le premier quartier d'une pension que je lui assurerai pour toute sa vie; ensuite je lui demanderai pourquoi il avoit de moi une opinion si étrange, car enfin je n'ai rien fait qui dût me donner la réputation d'être absurde.... Cela est vrai, repris-je; mais cet homme n'est jamais venu à la Cour que pour y solliciter des commis, souvent insolens, et des ministres quelquefois remplis de morgue et d'humeur. Peut-être rebuté,

maltraité des uns et des autres, il en aura conclu que le pouvoir et l'autorité rendoient dur, injuste et méprisant, et que les maîtres de tous ces gens-là devoient être encore bien plus intraitables et beaucoup moins humains. — Il est triste pourtant qu'un Prince perde l'amour d'une partie de ses sujets, parce que ses ministres ont de l'humeur, de la rudesse et de la pédanterie!... — Heureusement, répondis-je, que ce mal n'est pas sans remède....

Dans cet instant on vint demander au Prince si son intention étoit toujours d'aller à la chasse; quoiqu'il fût tard, il parut le desirer, et j'y consentis en l'assurant que nous y resterions même jusqu'à la nuit, s'il en avoit envie. Le Prince profita de la permission; car, à la nuit tombante, nous étions encore à six lieues de ***. Je proposai alors au Prince d'aller regagner ses voitures, et au moment où nous entrions dans un petit bois fort touffu, le cheval d'un des écuyers du Prince s'emporta et s'abattit. Le Prince et moi nous mîmes pied à terre, nous trouvâmes le jeune homme engagé sous son cheval; on vint nous aider à le relever, et nous vîmes qu'il étoit couvert de sang et grièvement blessé, sur-tout à la tête. Le Prince étoit d'autant plus affecté, qu'il a pour ce jeune homme des bontés particulières. On envoya un piqueur chercher les voitures; mais le blessé ne pouvant se ré-

soudre à faire six lieues dans l'ètat où il étoit, se ressouvint que le comte de Stralzi possédoit un château dont nous ne devions pas être éloignés, et il supplia le Prince de l'y faire conduire. Un des piqueurs dit qu'il savoit le chemin de ce château, qui n'étoit pas à un quart de lieue du bois où nous ètions, et il ajouta que le château n'étant qu'à deux lieues de la petite ville***, le blessé ne manqueroit ni de médecin, ni de chirurgien. Le Prince, par un mouvement de compassion que j'approuvai, voulut escorter le blessé jusqu'au château, afin de le recommander lui-même aux gens du comte de Stralzi. Nous y arrivâmes à six heures, et la nuit étoit fort obscure. Quelques gens du Comte nous dirent que leur maître étoit chez lui; ce qui nous surprit, car il avoit assuré le matin que des affaires importantes le retiendroient à *** le jour entier. Cependant tout le château est en rumeur, plusieurs domestiques courent chercher leur maître, d'autres paroissent embarrassés de nos questions, et nous répondent d'une manière équivoque. Notre nombreuse troupe remplissoit les appartemens, nous avions déjà établi le malade dans une chambre commode, et nous le quittions pour aller regagner les voitures, ne sachant point encore si le comte de Stralzi étoit absent, ou s'il se cachoit dans son château, lorsqu'en

traversant un grand salon, nous le vîmes enfin paroître. Il s'avança avec un air si déconcerté, on voyoit sur sa physionomie, quelque chose de si sombre, et une émotion si extraordinaire, que le Prince et moi, également surpris et frappés, nous nous regardâmes avec une espèce d'effroi. Le Comte bégaya quelques excuses que je n'entendis point: le Prince, les yeux attachés sur lui, le regardoit fixement sans l'écouter, et lui dit enfin en souriant: Si je reviens jamais vous voir, je tâcherai de mieux choisir mon moment. Le Comte rougit, et voulut en vain dissimuler l'excès de son embarras; le Prince chargea de discours, et lui recommanda son écuyer; ensuite il fit quelques pas pour sortir. Dans cet instant, un cri perçant se fait entendre, nous tressaillons tous; le Prince s'arrête; le Comte frémit et s'avance éperdu vers la porte qui s'ouvre impétueusement.... Un ange, une figure céleste, angélique, Stoline enfin paroît, s'élance dans la chambre, et courant se prècipiter aux genous du Prince, en élevant vers lui ses deux bras fortement tendus: O Monseigneur, s'écrie-t-elle, vous qui jadis tirâtes ma famille du sein de la misère et de la mort, daignez me conserver le plus précieux de tous les biens!.... sauvez-moi l'honneur!.... — Ah! rassurez-vous, interrompit le Prince; croyez que l'innocence

et la beauté n'auront point en vain imploré mon secours.... En disant ces mots il saisit avec transport les deux bras de Stoline, il la relève, et la prenant par la main, comme s'il croignoit qu'elle ne voulût s'éloigner ou qu'on osât la lui ravir, il se retourne avec fureur, il cherche des yeux le comte de Stralzi; mais il le cherche en vain, j'avois moi-même favorisé sa fuite.... Je fis signe à toute la suite qui nous entouroit, de me laisser seul avec le Prince; et quand nous fûmes sans témoins: Eh bien! Monseigneur, lui dis je, à quel parti vous arrêtez-vous?.... Mais, reprit-il, vous le devinez sûrement; je veux conduire Stoline où elle desirera que je la mène. Il prononça ces mots avec un ton qu'il n'avoit jamais pris avec moi. Je vis qu'un pouvoir supérieur au mien m'arrachoit dans cet instant toute mon autorité, et que le Prince affectoit même cet air d'indépendance, afin de m'ôter l'envie de m'opposer à ses desseins. J'étois sûr qu'il se révolteroit contre la force, et qu'il abuseroit de la douceur et de l'indulgence; je pris donc le parti de paroître ignorer absolument tout ce qui se passoit dans son ame, et avec un air de simplicité et de bonhommie qui le confondit: Certainement, dis-je; il est digne de vous, Monseigneur, de conduire Stoline dans un lieu honorable et sûr; mais auparavant, sachons d'elle son

histoire. A ces paroles, la jeune fille rougit et répandit quelques larmes; elle nous conta, "que le comte de Stralzi' en revenant un jour du jardin du chevalier de "Murville, l'avoit rencontrée avec sa mère, "se promenant dans la campagne; qu'il "lui avoit écrit plusieurs lettres, qu'elle n'a-"voit lu que la prémière, ayant renvoyé "toutes les autres sans les ouvrir; qu'enfin "il avoit cessé totalement cette vaine pour-"suite. Ce matin, continua-t-elle, j'étois, "comme à mon ordinaire, levée avec le "jour: à peine sortois-je de mon lit, lors-"qu'une vieille servante entre dans ma chambre, "et me dit qu'une dé nos voisines, que j'aime "particulièrement, venoit de m'envoyer prier "d'aller sur-le-champ chez elle: je sortis "avec la servante, ce qui m'arrivoit quelque-"fois, ma mère ayant la plus grande con-"fiance en cette malheureuse; nous traver-"sâmes un immense verger, et nous nous trou-"vâmes dans une allée d'ormes, au bout de "laquelle j'apperçus une voiture arrêtée, ce "qui m'étonna, car cet endroit est fort dé-"sert; je voulus prendre un autre chemin, "mais la servante me dit que cette voiture "appartenoit au Prince, qui se promenoit "sur les bords du lac...." (Ici Stoline s'arrêta en rougissant à l'excès; il y eut un moment de silence.) Eh bien! repit le Prince avec une voix tremblante, vous crûtes

donc que cette voiture étoit à moi? — Oui, Monseigneur, et.... je ne changeai point de chemin..... — Ah! Stoline!.... si j'eusse été là!.... je vous aurois préservé de l'indigne outrage.... Enfin, interrompis-je, c'étoit le comte de Stralzi?..... — "Non, Mon-"sieur, c'étoient ses lâches émissaires; ils "me saisirent et me mirent dans la voiture "avec l'infâme servante, qui m'enveloppa "la tête dans un mouchoir, de manière que "je ne pouvois ni voir, ni faire entendre "mes cris. On m'a amenée dans ce châ-"teau, on m'a enfermée dans une chambre, "et une heure à-peu-près avant l'arrivée du "Prince, j'ai vu tout-à-coup paroître le comte "de Stralzi. Après avoir vainement mis en "usage pour me séduire, les promesses, les "protestations, les prières, il alloit employer "la violence, lorsqu'il a entendu un grand "bruit de chevaux et de voitures: au même "moment on est venu frapper à la porte, "et l'avertir de l'arrivée du Prince.... Il s'est "apperçu sans doute de la joie que cette "nouvelle me causoit, sa fureur en a re-"doublé; après beaucoup d'irrésolutions, il "m'a quittée, et m'a enfermée dans la chambre "où j'étois. A peine a-t-il été parti que je "me suis approchée de la fenêtre, je l'ai "ouverte, et l'ai franchie sans balancer; je "suis tombée sur l'herbe, et me suis trou-"vée dans un petit jardin; la porte en étoit

"ouverte, je suis sortie, et suis entrée dans "la cour du château; j'ai rencontré quelques "piqueurs du Prince, je les ai priés de me "conduire, et ils m'ont guidée jusqu'aux "portes de cet appartement". Quand la dangereuse Stoline eut fini ce récit: O ciel! m'écriai-je, à quels horribles excès les passions peuvent conduir!.... Quel bonheur pour vous, Monseigneur, de pouvoir soustraire l'innocence aux attentas du vice!... Mais il est sept heures, ne perdons plus de temps, Stoline sans doute brûle du desir de se retrouver dans les bras de sa mère et de son père.... A ces mots, la jeune fille, en pleurant, joignit les mains, et supplia le Prince de la faire conduire le soir même chez ses parens. Je vous y conduirai moi-même, reprit vivement le Prince. Je conçois, interrompis-je, que vous soyez tenté de rendre vous-même à ces honnêtes gens une fille qui doit leur être si chère; mais cette histoire va faire du bruit.... on saura que Stoline a été enlevée. Le public n'est que trop porté à dénaturer les faits et les actions les plus simples; si l'on sait que vous avez vous-même reconduit Stoline chez son père, croyez que plus d'une personne, par sottise ou par malignité, confondra le libérateur avec le ravisseur; ainsi, je vous conseille d'envoyer Stoline sous la garde du jeune Sulback. Mon air de simplicité, de

confiance et de bonhommie, en désarmant le Prince, lui avoit absolument ôté toute envie de me braver, de manière qu'il m'écouta avec douceur. Il me représenta cependant que la maison d'Alexis Stezen n'étoit qu'à trois lieues du château, et qu'en conduisant Stoline, nous ne retarderions notre arrivée à** que d'une heure tout au plus. Je remarquai que cette circonstance ne faisoit rien à mon observation, et le Prince se rendit. Enfin, nous donnâmes une voiture à Stoline, avec M. de Sulback pour l'escorter, et nous partîmes, et n'arrivâmes à** qu'à neuf heures et demie du soir. Je prévins le Prince que j'allois, au moment meme, rendre un compte exact au Prince son père de notre aventure. Je revins au bout d'une demi-heure. Eh bien! me dit le Prince, que pense mon père de la conduite du comte de Stralzi? Il étoit instruit de tout, répondis-je: ce malheureux jeune homme, en s'évadant du château est venu sur-le-champ tout avouer à son oncle. Ce dernier a éte se jeter aux pieds du Prince votre père, pour implorer sa clémence.... — Et qu'a répondu mon père? — Qu'il vous donnoit le droit, Monseigneur, de décider de la punition du coupable..... — A moi!.... — Oui, Monseigneur, parce qu'étant mieux que personne informé de toutes les circonstances de cette action, vous étiez en état de prononcer à ce sujets un

jugement équitable. Vous imaginez bien, Monseigneur, continuai-je, que le Prince votre père veut éprouver, dans cette occasion, votre raison et votre justice, et que si vous prononciez un jugement trop sevère. .... — Cependant le comte de Stralzi mérite une punition.... — Oui sans doute, mais souvenez-vous d'une maxime que vous avez tant admirée quand vous l'avez lue:

"Il y a (*) une bassesse dans la haine, "que la grandeur d'ame ne peut souffrir. "Le Prince doit punir quelquefois, quand "il y est forcé, mais il punit, comme les loix, "sans aigreur, sans malignité, sans se livrer "au plaisir de la vengeance; il n'a d'autres "intérêts que ceux du public, et il ne laisse "point entrer dans son cœur d'aversion se-"crète qui en trouble la tranquillité, et qui "en altère la bonté et la candeur".

Enfin, Monseigneur, continuai-je, réfléchissez-y, et dans deux jours vous rendrez une réponse. Ce terme expiré: J'ai pensé, dit le Prince, que la jeunesse du comte de Stralzi devoit porter à l'indulgence; il me semble qu'il faut, non le perdre, mais chercher

---

(*) Institution d'un Prince, par l'abbé Duguet,

chercher à le corriger: ainsi, mon avis seroit de l'exiler seulement de la Cour pendant un an, et je desirerois que mon père eût la bonté de le voir, de lui prononcer lui-même cet arrêt, en ajoutant que s'il réforme véritablement ses mœurs, le souvenir de sa faute ne l'empêchera pas de parvenir à aucun des honneurs dont sa naissance le rend susceptible, si sa conduite n'y met pas d'obstacle. Croyez-vous, ajouta le Prince en rougissant, qu'il entre dans ce jugement de l'*aigreur* ou quelque *esprit de vengeance?* Non, répondis-je, on pourroit même dire que vous poussez trop loin la douceur et l'indulgence; mais le motif vous fait honneur, et prouve une délicatesse qui sûrement engagera le Prince votre père à ratifier ce jugement.... Je pouvois avec d'autant plus de raison louer le Prince sur sa modération, qu'il m'avoit avoué, dès le lendemain de son aventure, qu'il étoit passionnément amoureux; à seize ans et demi, ce sentiment devenoit inquiétant. J'hèsitois sur le parti que j'avois à prendre, lorsque j'appris que Mirandel, ce jeune négociant qui avoit dû épouser Stoline, renouveloit sa demande; il convenoit que le comte de Stralzi l'avoit détourné de ce dessein, en lui rendant suspectes les bontés du Prince pour la famille d'Alexis Stezen: l'aventure de l'enlévement, en dissuadant Mirandel, lui avoit

rendu toute sa passion; je voulus en profiter ponr presser le mariage, mais Stoline elle-même y mit obstacle; malgré les prières de son père, elle refusa positivement de pardonner à l'amant que l'amour et le repentir lui ramenoient. Je ne savois que penser d'une semblable résistance, quand le Prince, un matin, entrant dans mon cabinet, m'expliqua lui-même ce que je soupçonnois confusément; il tenoit une lettre ouverte, il avoit l'air ému, et la colère et l'indignation étoient peintes sur son visage. Je vous ai promis, me dit-il, de ne vous rien cacher; je viens de recevoir une lettre, la voici, lisez-la. Je pris le papier, c'étoit une lettre de Stoline, qui n'étoit que trop touchante; elle y conjuroit le Prince, *son protecteur*, *son libérateur*, *son seul appui sur la terre*, de la défendre *des persécutions* d'un homme aussi tyrannique que léger, qui, après l'avoir *refusée*, *calomniée*, vouloit enfin l'épouser, malgré *la juste aversion* qu'elle avoit pour lui... Eh bien! Monseigneur, dis-je après avoir lu cette lettre, je vois que c'est Stoline qu'on doit accuser de légéreté, car elle avoit consenti de fort bonne grace, il y a quelques mois, au mariage qu'elle refuse aujourd'hui.... — Quoi qu'il en soit, interrompit le Prince, je ne souffrirai point qu'on lui fasse de violence.... — Eh! qui croyez-vous capable d'user de violence?.... — Mais.... ses pa-

rens. — *Oui,* Stoline veut vous le persuader mais elle vous trompe.... — Elle!..... me tromper!..... — La croirez-vous de préférence à moi?.... — Mais quel intérêt pourroit l'engager?.... — Elle a vu l'impression qu'elle produisoit sur vous; cette découverte lui a tourné la tête, et lui fait dédaigner l'amant qu'elle aimoit jadis.... — Quelle folie!.... vous croyez..... — Je ne vous apprends rien de nouveau. Sa lettre vous fait entendre assez clairement qu'elle ne peut aimer *que son libérateur*, *son seul appui sur la terre*..... Ah! Monseigneur, vous avez condamné le comte de Stralzi à l'exil, parce qu'il avoit voulu corrompre l'innocence!.... Quelle peine vous imposerez-vous à vous-même!... — Comment?.... — Cette jeune fille, vous l'avez séduite en lui laissant voir le sentiment qui vous égare! Vous lui avez ravi et sa raison et sa vertu... Elle ose vous écrire à l'insu de ces parens!.... Que dis-je, afin d'avoir un prétexte pour vous implorer, elle emploie le mensonge le plus criminel; elle calomnie son père, elle le représente sans scrupule comme un tyran, afin de s'offrir à vous sous la forme intéressante d'une victime!.... Cette ame, autrefois si pure, est maintenant remplie d'artifices, et voilà votre ouvrage! — Mais êtes-vous bien sûr qu'on ne veuille pas en effet la contraindre à épouser cet homme?.. — Vous pouvez bien

facilement vous en convaincre vous-même: envoyez chez Mirandel, il loge près du palais, on vous dira qu'il est parti cette nuit pour la France, sa patrie. De plus, Alexis Stezen n'a nul intérêt à forcer dans cette occasion l'inclination de sa fille; avec la dot que lui donne le Prince votre père, il est bien sûr de la marier honorablement. A ces mots, le Prince interdit baissa les yeux en soupirant.... Vous sentez, repris-je, les conséquences de votre égarement; mais ce n'est point assez de connoître ses fautes, il faut les réparer.... Que dois-je donc faire? interrompit-il avec inquiétude..... — Vous guérir d'une folie avilissante.... Ah! j'en puis gémir, mais en guérir!... — Est-ce vous qui parlez? vous, le fils d'un grand Prince; vous, fait pour commander aux hommes, vous ne sauriez triompher du plus fragile de tous les sentimens!... D'ailleurs, pouvez-vous même avoir ce qu'on apelle *une passion* pour une personne que vous n'avez vue que deux ou trois fois dans votre vie? .... — C'en est assez pour l'aimer.... Et depuis l'enfance, son idée m'occupe.... — Eh bien! quel est votre espoir? voulez-vous achever de la séduire, de la perdre?.... — Cette pensée me fait horreur!... Cherchez donc à vous distraire.... — Je ne le puis. ... — Je vais vous en offrir un moyen; nous devions voyager dans quelques mois, par-

tons sans différer. A ces mots, le Prince rêva un moment; ensuite, me tendant la main: J'y consens, me dit-il; la seule consolation que je puisse goûter, c'est de vous prouver que, malgré ma foiblesse, je ne suis pas indigne de votre estime.... Ah! m'écriai-je, vous me charmez sans me surprendre! Tout sentiment qui combattra votre devoir ne pourra m'inquiéter, je suis bien sûr que vous saurez toujours le vaincre; mais, poursuivis-je, il faut que vous répondiez à Stoline pour l'assurer de votre protection, et lui promettre que jamais, pour quelque établissement que ce puisse être, on ne fera de violence à son cœur. Le Prince, enchanté de la permission que je lui donnois, me serra la main, et se mit à écrire au moment même. J'étois bien-aise qu'il répondît sur-le-champ, parce que, dans la disposition où je le voyois, j'étois certain que sa lettre seroit telle que je pouvois la desirer; en effet, il me pria de la lire, et je la trouvai aussi simple que j'aurois pu la dicter. Le lendemain, le départ du Prince fut annoncé publiquement; nous partons dans deux jours; nous allons dans ces mêmes provinces que M. de Sulback et le comte de Stralzi ont parcourues par ordre du Prince; nous vérifierons nous-mêmes tous les faits contenus dans les Mémoires; nous voyagerons *incognito*, et avec très-peu de suite: le Prince compte re-

venir à** dans trois mois; mais notre absence sera beaucoup plus longue. Dans ma première lettre je vous expliquerai le reste de mon projet.

Vous voyez, mon cher Baron, que si j'écris moins souvent que vous, du moins je m'en dédommage par la longueur de mes lettres. Vous et ma sœur êtes mes seules correspondances; mais il n'y a que vous au monde à qui je puisse confier de semblables détails: pour ma sœur, je ne lui parle presque que du chevalier de Murville, qu'elle aime bien davantage encore depuis que je lui ai mandé qu'il se mouroit de *consomption*. J'ai un peu exagéré, pour faire ma cour à la Vicomtesse, cependant le pauvre Chevalier est réellement dans un état de langueur qui n'est pas, je crois, sans danger.

Adieu, mon cher Baron; adressez toujours vos lettres à**, sous l'enveloppe de M. le comte de Ziller, qui me les fera parvenir.

LETTRE XXXVIII.

M. d'Aimeri au Baron.

Vous n'avez pas d'idée, Monsieur, de la joie qu'a éprouvée mon petit-fils, lorsque je lui ai montré votre lettre, datée du château de B. . . . *Adèle est donc en France!* s'est-il écrié. Ce mouvement a été d'autant plus vif, qu'avant-hier à souper chez l'intendant, nous avons vu un homme, M. D. . . . qui revenoit de Turin, et qui n'a parlé que de madame d'Almane et de la charmante Adèle; Charles l'a beaucoup questionné, et sait que *mademoiselle d'Almane est la plus jolie personne qui existe, la plus aimable, la plus naturelle; qu'elle a la candeur et la naïveté de l'enfance, et toutes les graces de la jeunesse; qu'elle chante l'italien et joue de la harpe comme un ange; qu'elle dessine supérieurement; qu'elle élève une petite orpheline, et qu'elle est la meilleure comme la plus jeune et la plus charmante des mères.* M. D. . . . a cité mille traits de la tendresse mutuelle d'Adèle et d'Hermine; cette singulière adoption a intéressé les gens mêmes qui ne vous connoissent pas; Charles en étoit attendri jusqu'aux larmes; il sait par cœur toutes les petites histoires que

nous a contées M. D...., et il ne me parle plus d'autre chose. O comme une imagination de vingt ans s'enflamme facilement!.... Il desire avec ardeur que le temps de son service soit écoulé, afin de voler en Languedoc ; mais, malgré toute son impatience, il est impossible que nous puissions partir d'ici avant le 25 juillet.

Adieu, Monsieur; j'espère qu'ayant à présent moins d'occupations, vous m'écrirez un peu plus souvent ; et je pense avec un grand plaisir que je ne recevrai plus de lettre de vous à quinze jours de date.

LETTRE XXXIX.

Le Baron au Vicomte.

De B***.

Le château de B*** est aujourd'hui fort brillant, mon cher Vicomte; nous célébrons de bon cœur l'événement qui intéresse toute la France, et quoiqu'à deux cents lieues de Versailles, j'ai illuminé mes quatre tours et mon portail. Mes paysans boivent, mangent et dansent dans mes jardins, et j'ai ainsi que vous, le plaisir d'entendre crier: *Vive le roi!* cri touchant, qu'un Français n'entendit jamais sans émotion, sur-tout à la distance où je suis de la cour; car au fond d'une province éloignée, ces acclamations ne peuvent venir que du cœur; elles expriment alors véritablement le bonheur et la reconnoissance.

Vous ne verrez point le détail de ma fête *dans la gazette*, c'est un citoyen qui la donne, et non un courtisan: on traite aujourd'hui de préjugés les sentimens les plus vertueux, les sentimens qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus éclatantes; l'insensibilité et la licence sous les beaux noms

de la *raison* et de la *philosophie*, rompent avec audace des liens sacrés, et mettent leur gloire a mépriser toutes les bienséances. On parle sur le gouvernement avec une légéreté que trop souvent la présence des domestiques ou des enfans ne peut réprimer. Pour moi, livré à l'éducation des miens, je ne puis aller que bien rarement à Versailles; mais je veux que Théodore aime son roi; puisqu'il est fait pour le servir et pour en recevoir des graces; je veux qu'il aime sa patrie, puisque son devoir est de la défendre, et de verser son sang pour elle. Dans ceci, comme dans tout le reste, j'appuie le précepte par l'exemple, et je me conduis de manière à prouver à Théodore que je m'intéresse également au bonheur et à la gloire de la France et du souverain qui nous gouverne. Enfin, à chaque événement heureux pour la patrie, je ne manque jamais de montrer ma satisfaction, en donnant une pepetite fête dans l'intérieur de ma maison, qui, en amusant mes enfans, leur fait prendre une véritable part au bonheur public (*).

(*) Cette dernière idée n'est pas de moi, et j'en fais volontiers hommage à son auteur, qui m'est inconnu. Il y a environ deux ans que j'ai lu dans le Journal de Paris plusieurs lettres fort agréables, signées *Bonnare, père* (nom imaginaire); dans une de ces jolies lettres, j'ai trouvé cette idée d'un

Je suis bien fâché, mon cher Vicomte, que vous ne puissiez venir nous voir que dans six semaines; par cet arrangement, je ne passerai que quinze jours avec vous, puisque mon fils, entrant au service, m'obligera à vous quitter dans les premiers jours de juin, au plus tard. Nous irons à Strasbourg, et nous n'en reviendrons qu'au mois de janvier; car je veux que Théodore commence un cours de droit qu'il continuera l'été d'ensuite.

Je vous envoie une lettre pour Porphire, je l'engage à venir avec vous en Langedoc; j'ai un bien vif desir de le revoir, et d'entendre la lecture d'un certain ouvrage dont madame d'Ostalis fait tant d'éloges. Adieu, mon cher Vicomte; mandez-moi positivement s'il faut renoncer à l'espérance de vous voir avant le 20 de mai.

---

bon citoyen, et j'en ai été assez frappée pour m'en ressouvenir au bout d'un an, et pour en faire honneur au baron d'Almane.

LETTRE XL.

La Baronne à la Vicomtesse.

Arrivez donc, ma chère amie; nous vous préparons des spectacles, des fêtes, des *surprises* charmantes.... un petit théâtre de chambre, où l'on ne voit les acteurs qu'à travers une gaze, imitation en grand du tableau magique de Zémire et Azor; des pantomimes exécutées par nos enfans, Diane, Séraphine, Adèle, Hermine;... D'autres scènes où vous verrez paroître Théodore, M. d'Almane et Dainville; un orchestre composé de deux harpes, madame d'Ostalis et moi.... et puis des bals, et puis des courses à pied, de bergers et de *nymphes*, et puis des concerts, des trio, des quatuor..... Enfin, toutes nos répétitions sont faites, et nous aspirons après le jour heureux où doivent commencer les représentation. J'ai eu à ce sujet l'occasion de faire à ma fille une leçon très-importante. Nous avons fait avant-hier une répétition devant M. et madame de Valmont, et quelques autres personnes. Séraphine a mal joué, sa mère l'a grondée, et l'a tellement déconcertée, que la pauvre enfant, au milieu d'une scène très-gaie, s'est mise à fondre en

larmes, et madame d'Ostalis l'a renvoyée honteusement dans sa chambre: nous sommes tous rentrés dans le salon. Adèle, au désespoir de cet événement, a dit à madame de Valmont, qu'il n'étoit pas étonnant que Séraphine eût mal joué, et qu'elle eût montré tant de susceptibilité, parce qu'elle étoit fort malade, qu'elle avoit un mal de tête affreux, et même un peu de fièvre. J'ai entendu cela, j'ai demandé tout haut à Adèle si Séraphine en effet lui avoit dit qu'elle fût souffrante. *Oui, maman*, a répondu Adèle, mais d'un ton foible et en rougissant. Je n'ai fait semblant de rien, je suis sortie, et je suis rentrée au bout d'une demi-quart-d'heure. Un moment après, madame d'Ostalis arrive d'un air très-ému, elle me dit tout bas qu'elle veut me parler, et fait signe à ma fille qu'elle peut nous suivre. Nous allons dans un petit cabinet, et madame d'Ostalis nous dit: Je suis furieuse; Séraphine vient de me faire un mensonge, et de le soutenir de la manière la plus assurée. — Comment donc? — Oui, ma tante, elle m'a nié positivement qu'elle eût dit à Adèle qu'elle avoit mal à la tête. ... Eh quoi! interrompit Adèle, vous lui avez dit? ... Oui, reprit madame d'Ostalis; ma tante m'a appris que vous assuriez qu'elle étoit malade, que vous le teniez de sa bouche, et voilà ce qu'elle nie; mais vous jugez bien

que je n'hésite pas à vous croire, et je l'ai traitée.... O ciel! s'écria Adèle, la pauvre petite a raison: dans l'intention de l'excuser, j'ai cru pouvoir me permettre un mensonge innocent, et je n'ai fait qu'une tracasserie... Allez donc, dis-je à madame d'Ostalis, lui faire réparation, et, pour la dédommager, lui pardonner tout-à-fait, et lui permettre de souper avec nous. Quand nous fûmes seules: Comment, dis-je, Adèle, vous aviez fait cette histoire, et non-seulement à madame de Valmont, mais à moi?... — Il est vrai, maman: vous savez si je hais le mensonge, mais j'ai pensé que lorsqu'il ne faisoit tort à personne, et qu'il pouvoit excuser quelqu'un qui nous intéresse, il étoit permis de l'employer. — En effet, on pense communément qu'il est permis de l'employer dans cette circonstance, quand il s'agit d'excuser un tort véritable, une faute grave, ou pour cacher le secret qui nous est confié; voilà les seuls cas où le mensonge puisse être toléré: la faute qu'a faite Séraphine ne pouvoit donner mauvaise opinion de son cœur ni de son caractère; elle n'étoit donc pas *grave*; votre mensonge étoit donc absolument inexcusable. Toutes les fois que l'on fait un mensonge (même innocent) sans un grand intérêt, on se rend méprisable, et en même temps l'on commet une imprudence; car en multipliant ainsi ces petits mensonges officieux, on perd

le droit d'être crue en défendant ses amis. Par exemple, tout le monde ici saura ce soir que Séraphine n'avoit point mal à la tête; une autre fois quand vous voudrez l'excuser de quelques petits torts, en disant même la vérité, votre témoignage à cet égard sera toujours suspect; et si vous n'étiez pas aussi jeune et aussi bien connue ici, on pourroit croire, d'après ce trait, que vous êtes naturellement menteuse, puisque vous avez menti pour une cause si frivole. Nous devons tout à nos amis, exepté d'exposer notre réputation pour eux; l'honneur est un bien que nous ne pouvons jamais sacrifier à quelqu'intérêt que ce puisse être. Si vous mentez pour rendre un léger service à votre amie, celui qui découvre le mensonge aura le droit de vous juger menteuse; voilà donc un mensonge que l'honneur vous interdit positivement. Si vous déguisez, si vous niez la vérité dans une chose qui intéresse le bonheur de votre amie, ce mensonge, s'il est découvert, ne flétrira point votre réputation; il a son excuse dans une sorte de nécessité, celui-là seul peut être toléré.... — *Toléré!* maman; eh! quoi, n'est-il pas alors permis, légitime? — Non, nul mensonge n'est permis. Les motifs peuvent bien préserver du déshonneur, mais non pas du blâme..... Quoi! je serois blâmable de mentir pour rendre un important service à mon amie, ou pour

garder son secret? — Je vous le répète, le monde dans ce cas, c'est-à-dire, la multitude, vous excuseroit, et même vous approuveroit; mais le petit nombre des gens strictement vertueux trouveroit que vous manquez à l'exacte probité. — Et c'est précisément le suffrage de ce petit nombre qu'il est flatteur d'obtenir!.... — Dites-moi, Adèle, quand nous voulons prendre un parti, que devons-nous consulter? Est-ce notre cœur et notre goût, ou bien notre devoir et notre conscience? — Si l'on ne consultoit que son cœur et son goût, on seroit souvent injuste. — Eh bien! quand on ne peut obliger que par un mensonge, le devoir et la conscience nous défendent certainement de rendre un tel service. Croyez-vous, Adèle, qu'un homme vicieux n'ait pas eu quelque peine à surmonter les remords, et à étouffer le cri de sa conscience? — Non, sûrement, il n'a pu parvenir que par degrés à cet affreux état. — Sans doute, il a commencé par des fautes légères; il n'a pas eu des principes constans et invariables; il ne s'est pas dit: *Rien ne me fera faire ce qui est vicieux en soi.* Il a consulté uniquement *son goût et son cœur.* Son cœur l'a trompé, et lui a fait croire que *les motifs* peuvent changer la nature des choses, jusqu'à rendre louable ce qui est criminel. Alors il s'est persuadé qu'on pouvoit légitimement mentir et tromper pour

servir

servir ses amis; un premier pas en entraîne souvent bien d'autres; quand on croit qu'il est beau de tromper pour obliger un ami, on feroit encore de plus grands sacrifices pour des enfans: pour des objets plus chers, les idées se brouillent, on n'a plus ni frein ni guide, et dans cette situation, si l'on manque d'expérience, de mauvais conseils et des circonstances bizarres et délicates suffisent pour entraîner dans les plus affreux égaremens. — Je sens cela. Cependant, maman, il est bien cruel de se voir forcée de trahir le secret de son amie. — Mais c'est une supposition chimérique; avec de la prudence on peut, sans jamais mentir, ne jamais découvrir les secrets qui nous sont confiés. Il ne faut pour cela que ne point se vanter que l'on est dépositaire d'un secret, et savoir refuser nettement et sèchement de répondre aux questionneurs. — Mais je ne pourrai pas défendre mes amis?... — Votre amie n'aura jamais de torts déshonorans, ou bien elle cesseroit de vous être *chère.* Ainsi, quand vous l'entendrez condamner justement, il faudra vous taire.... — Que cela est pénible! — Mais aussi quand elle sera accusée injustement, songez au poids qu'aura votre défense! d'un seul mot vous pourrez la justifier; votre caractère étant bien connu, il vous suffira de dire: *Je suis sûre que cela n'est*

pas vrai.... j'y étois, je l'ai entendu. Votre seul témoignage la garantira des atteintes funestes de la calomnie, et tous les mensonges officieux les plus adroits, n'ont jamais préservé des traits de la médisance. — Ah! maman, voilà une réflexion bien frappante! ... Qu'il est beau de pouvoir avec *un seul mot justifier* l'innocence calomniée!... Ainsi donc, non-seulement par amour pour la vertu, mais pour notre intérêt, nous devrions toujours être parfaitement vrais?...— Il n'est point de vertu, point d'action vertueuse dont on ne puisse en dire autant. D'ailleurs, reprit Adèle, je vois que le plus innocent mensonge n'est jamais sans inconvénient; je voulois servir Séraphine, et je n'ai réussi qu'à la faire gronder, et à m'ôter pour long temps la possibilité de la défendre et de l'excuser.... Souvenez-vous donc, repris-je, qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes. Le contraire pourroit mener loin; ce n'est point assez de faire une *bonne action*, il faut encore qu'elle s'accorde avec la justice et la probité.... — Seroit-il possible qu'on pût s'écarter de la probité en faiant une bonne action? — Supposons que vous ayez deux voisins, l'un, pauvre, vertueux, et père d'une famille nombreuse; l'autre, immensément riche, vicieux et méchant, et n'ayant acquis sa fortune que par des vols et des friponneries reconnues. Votre pauvre

voisin vient vous apprendre que sa famille est prête à expirer de faim, et vous, n'ayant point d'argent, vous ne pouvez le secourir; il vous quitte désespéré: un moment après, le mur qui vous sépare du voisin méchant et riche s'écroule, tombe, et vous découvre une vaste chambre entièrement remplie d'or. Vous savez que le possesseur de cet argent en ignore le compte, que vous en pourriez prendre sans qu'il le sût, par conséquent sans exposer votre réputation; vous vous rappelez, vous croyez entendre encore les plaintes déchirantes du vertueux père de famille; vous pouvez sauver sa vie, ainsi que celle de sa femme et de ses enfans; cent louis feroient sa fortune, son bonheur; cet argent acquis par le crime passeroit des mains du vice dans celles de la vertu; le méchant non-seulement peut s'en passer, mais ne s'appercevra même pas qu'il lui manque, tandis que cette somme peut arracher à la mort une famille entière! .... O maman! s'écria douloureusement Adèle, ne me tentez pas davantage.... — Enfin, répondez; dans cette situation, que feriez-vous?... — Ah! cet infortuné père de famille!... — Vous voleriez! vous feriez un crime qui mérite la mort!... — Un crime! ô ciel! j'aimerois mieux mourir moi-même. ... — Cependant une si juste compassion ne pourroit-elle faire pardonner?... — La

compassion, quand l'honneur et la probité la combattent, n'est plus qu'une foiblesse dont il faut triompher. — Je le sens... En effet, rien ne peut faire excuser un vol.... Mais convenez du moins, maman, que cette situation seroit bien embarrassante... — Oui, pour une personne qui suivroit, aveuglément les mouvemens de son cœur, sans consulter la justice et la raison; mais pour Adèle, à *dix-huit ans*, cette situation ne seroit que douloureuse et non embarrassante. Quand vous aurez cet âge, vous comprendrez parfaitement qu'on ne peut être constamment vertueux qu'en agissant toujours d'après ses principes et un plan fixe et arrêté: *Ne faites jamais ce que la religion et les loix vous défendent.* Voilà le précepte sacré qui doit vous guider dans toutes vos actions, et que nul prétexte, nulle situation extraordinaire ne peuvent nous dispenser de suivre. S'il est une circonstance qui puisse rendre le vol excusable à vos yeux, vous en trouverez peut-être une autre qui vous fera paroître le meurtre légitime... — Le meurtre! grand Dieu!... — Oui, le meurtre, le parricide même!... L'histoire, vous le savez, fournit plus d'un exemple de ces horribles actions produites par les motifs qui font faire aussi les actions vertueuses, l'amour de la patrie et le desir de la servir. C'est ainsi que nos inclinations les plus louables, nos sentimens

les plus nobles, nos vertus même, peuvent nous égarer, si nous renonçons à nos principes; c'est ainsi que la pitié, l'humanité, vous inspiroient tout-à-l'heure la tentation de voler.... Un crime est toujours un crime, quelque utile qu'il puisse être, quelque bien qu'il produise; et dût-il assurer la félicité d'une nation entière, celui qui le commet se souille, se déshonore, et devient un scélérat. — Allons, maman, je ne perdrai jamais de vue ce précepte si facile à retenir: *Ne faites jamais ce que la religion et les loix vous défendent.* Je ne mentirai plus, pour quelque intérêt que ce puisse être, puisque la religion et la conscience défendent le mensonge; et je ne volerai jamais pour faire une bonne action. Mais, maman, continua Adèle, encore un mot sur le mensonge, car vous venez de me rendre véritablement scrupuleuse à cet égard. Il n'y a pas de jours où nous ne fassions mille petits mensonges; quand vous faites fermer votre porte, que vous restez chez vous, et que vous dites après aux personnes qui sont venues vous voir, que vous étiez sortie?... — Ce seroit une puérilité d'appeler cela un mensonge; tous ceux que la politesse fait faire ne sont que des complimens d'usage d'autant plus innocens, qu'ils ne trompent personne. — Oui, maman, quand vous les faites, car vous ne les affirmez point, et vous ne les appuyez

point par des détails; mais j'ai vu plusieurs personnes faire ces mêmes complimens d'un air si vrai, si touché, que j'y aurois été attrapée, si je n'avois découvert ensuite qu'elles avoient menti. — Ah! cela est différent; quand on dit toutes ces choses avec emphase et un ton de sentiment, cela s'appelle, non de la politesse, mais de la fausseté. — Et puis, maman, pour être polie; il n'est pas nécessaire, je crois, de dire toujours: *Je suis bien affligée....* — Oh! point du tout. Cependant autrefois on étoit encore plus exagéré, car on étoit *au désespoir* pour toutes les choses qui ne font *qu'affliger* aujourd'hui: au reste, dans ce genre, les expressions les plus simples sont toujours les meilleures; et, en général, il est difficile d'avoir un ton noble en se permettant toutes ces exagérations. — Je me souviens que vous m'avez interdit ces manières de parler: *Cela est incroyable, inoui, je suis outrée....* et puis: *Cela est ravissant.... charmant, charmant;* et puis encore: *Véritablement.... infiniment*, et bien d'autres encore dont j'ai fait une liste, afin de ne jamais m'en servir quand je serai dans le monde. — Je ne les ai pas proscrites entièrement, seulement je vous ai recommandé de ne les pas répéter sans cesse, et de ne les employer qu'à propos. Rien n'est plus froid et plus insipide que cette éternelle exagération: en prodigant ainsi les é-

pithètes fortes, on s'ôte la possibilité d'exprimer son étonnement, son attendrissement, sa joie, lorsqu'on éprouve réellement ces différens mouvemens; ainsi, l'on a les expressions de la passion quand l'enthousiasme est ridicule, et l'on paroît froid quand il faudroit avoir l'air de sentir vivement....

Adèle, après cette conversation, est allée dans sa chambre, pour écrire une partie des conseils que je venois de lui donner; c'est une habitude qu'elle a prise d'elle-même depuis quelque temps; elle fait une espèce de journal de tous nos entretiens, et elle y écrit avec assez de détail les idées et les principes dont elle a été le plus frappée. J'exige seulement qu'elle soumette ce petit ouvrage à ma censure, afin de m'assurer qu'elle m'a bien comprise, et pour la rectifier, si par hasard elle se trompoit. Mais l'ouvrage auquel elle travaille avec le plus de goût, c'est le roman en lettres dont je vous ai parlé; elle voit avec plaisir que déjà ses dernières réponses sont très-supérieures aux premières; elle jouit elle-même de ses progrès; elle sent ses idées naître et se développer; elle n'a nulle confusion dans la tête, et a l'esprit parfaitement juste, parce qu'elle n'a jamais rien appris, rien écouté dans la conversation, rien lu qui fût au-dessus de son intelligence; elle a toujours le plus grand desir d'arriver au moment où je lui permet-

trai de lire les chefs-d'œuvres des trois langues qu'elle sait (*); mais sa confiance en moi modère son impatience, car elle est bien sûre que je ne lui refuse ce plaisir qu'afin de la mettre en état de le mieux goûter; et nous sommes convenues que nous ne commencerions cette intéressante lecture que lorsqu'elle auroit écrit toutes les réponses de mes lettres, c'est-à-dire, dans neuf ou dix mois. Adieu, ma chère amie; venez par votre présence achever de rendre le château de B*** le plus délicieux séjour de l'univers, et mettre le comble au bonheur de votre heureuse amie.

(*) Le français, l'anglais et l'italien.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Imprimé chez Andrée Zetterberg.
A STOCKHOLM.
AN 1804.

TABLE

FIN DE LA TABLE.



